


157 a. 6
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.
Digitized by Google



TOLOZA

GESTE PROVENÇALE

DOLE. — TYPOGRAPHIE BLIND-FRANCK.

FÉLIX GRAS

TOLOZA

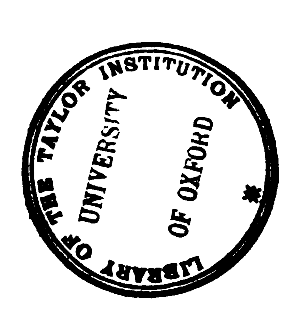
GESTE PROVENÇALE

Avec la Traduction française littérale.



PARIS
G. FISCHBACHER, ÉDITEUR
33, Rue de Seine, 33

1881


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD

TOLOZA

CANT PROUMIÉ

Vès-eici de qunto façoun Jan-Peiret intro dins lou castèu de Mount-Brun, e coume Alis-Flourido, la castelano, lou recounèis, e coume es manda pèr lou viscomte de Beziés pèr ana guerreja contro li Crousa.

A l'ouro d'iuèi, dins mis estrofo,
Di Terro dóu Soulèu e de si chivalié,
E dono, e troubadour, jauglar e chimbalié,
Iéu cantarai l'istòri. E dirai vertadié
Si joio emai si catastrofo...
Sublime revoulun! Grand cop d'esquinadour,
Tuert di blouquié, di destraleto,
Bris de lanço, bris de ferreto,
Clantisson dins mis auriheto!
Ié clantisson tambèn li bais di court d'amour...

TOLOZA

CHANT PREMIER

Voici de quelle façon Jean-Pierre entre dans le château de Mont-Brun, et comment Alix-Floride, la châtelaine, le reconnaît, et comment il est mandé par le vicomte de Béziers pour aller guerroyer contre les Croisés.

A l'heure d'aujourd'hui, dans mes strophes,
Des Terres du Soleil et de leurs chevaliers,
Et dames, et troubadours et jongleurs et cymbaliers,
Je chanterai l'histoire. Et je dirai, en toute vérité,
Leurs joies et aussi leurs désastres...
Sublime tourbillon ! Grands coups de dagues,
Heurts des boucliers, des haches ;
Bris de lances, bris d'épées,
Retentissent à mes oreilles !
Y retentissent aussi les baisers des cours d'amour...

Aro la terro es grasihado;
Sus lou ro, dins lou gres, vous brularias l'artèu.
Lou Mounde es las. Se viro e tapo lou Soulèu
Darrié lou Mount-Ventour, coutet pourtant lou cèu.
Lou bouié pauso l'aguiado.
Dóu castèu de Mount-Brun lou vitrage lusis.
Vaqui la dono Alis-Flourido
Que, de touto sa court seguido,
Vèn de la mountagno flourido.
An brama li goufoun dóu grand pont-levadis.

Lou chivau blanc de la coumtesso,
Avans que de passa, niflo la lourdo post,
Pièi la picant dóu pèd, noun aguènt senti l'ost,
Passo la castelano e la roso di bos
Que douno i cor grando tristesso.
En van, fiéu de baroun, vesti de sedo e d'or,
Vendrés vous batre sout l'arquiero
Pèr dono Alis fièro e gourriero,
Subre si tourre despariero,
Degun, jamai degun boutra soun aureflor.

Maintenant la terre est grillée ;
Sur le roc, dans le grès, vous vous brûleriez l'orteil.
Le Monde est las. Il tourne et cache le Soleil
Derrière le Mont-Ventour, nuque qui porte le ciel.
Le bouvier dépose l'aiguillade.
Du château de Mont-Brun le vitrage brille.
Voici la Dame Alix-Floride,
Qui, suivie de toute sa cour,
Revient de la montagne fleurie.
Ils ont grincé, les gonds du grand pont-levis.

Le cheval blanc de la comtesse,
Avant de passer, renifle la lourde poutre,
Puis la frappant du pied, n'ayant pas senti l'ost,
Il passe la châtelaine, rose des bois,
Qui donne aux cœurs grande tristesse.
En vain, fils de barons, vêtus de soie et d'or,
Vous viendrez vous battre sous l'archière
Pour dame Alis la noble et fière,
Sur ses tours inégales,
Personne, jamais personne ne plantera son oriflamme.

Quand la bello fuguè 'stremado,
S'ausiguè mai lou bram dóu grand pont-levadis.
Lou pountanié fidèu n'en sarrè lis avis,
Boutè mai la claveto e barrè tout d'avist,
Coume fasié d' acoustumado.
E trespirè plus rèn que lou vióuloun di pin.
De tèms-en-tèms, de la boundrèio,
Resclantissié l'aigro risèio,
Quand vesié passa la liéurèio
Dóu faucounié...Pamens, dins la coumbo, eilalin :

« Pichot! d'aut! alargo li fedo! »
Crido un varlet renous. Tant-lèu un pastrihoun,
Poulit, san, e floura coume un rouge agroufioun,
Sort de dessouto un cade, e dóu jas di Pavoun
Vai destanca vite la cledo.
A plen de porge alor l'avé belant se trai,
E mespresant l'erbo trop drudo,
Escalo vers li cimo mudo,
Ounte crèis uno erbo menudo,
Goustouso e perfumado... e lou bon la que fai!

Quand la belle fut rentrée,
On entendit de nouveau le grincement du grand pont-levis :
Le pontonnier fidèle en serra bien les vis,
Mit encore la clavette et ferma tout avec précaution,
Comme il le faisait à l'accoutumée.
Et plus rien ne transpira que le violon des pins.
Par intervalles, des faucons
Retentissait le rire strident,
Quand ils voyaient passer la livrée
Du fauconnier..... Cependant, dans la combe là-bas :

« Petit ! va, donne le large aux brebis, »
Crie un valet hargneux. Aussitôt un jeune pâtre,
Charmant, sain, et fleuri comme une cerise rouge,
Sort de dessous un genévrier, et de la bergerie des Paons
Va débâcler vite la porte.
A pleine porte alors le troupeau bêlant se précipite,
Et méprisant l'herbe trop drue,
Il grimpe vers les cimes muettes,
Où croît une herbe menue,
Savoureuse et parfumée... et le bon lait qu'elle fait !

E Jan-Peiret, lou pichot pastre,
Mens aut qu' un petelin, (n' a pancą si vounge an),
La flahuto au coustat, lou fouit de plai i man,
N'aguènt pèr vestimen qu'un aus d'agnèu de camp,
Gardo en cantant au lum dis astre.
Ai! quant de cop li loup niflon soun cors rousen!
Ai! quant de cop la bano duro
Dóu gros aret, dins la pasturo,
Vòu lou saca. Subre l'auturo
Quant de cop li vipèro an sibla vers soun sen!

Mai a sa chino encoulassado
Que lou gardo di loup bramant dóu garagai;
Di bano de l'aret jalous entre que pai,
A pèr s'agaranti soun poulit fouit de plai,
E li vipèro enmaliciado,
Coume lèu lis enmasco emé soun flahutoun!
E coume cour, e coume boundo
Sus lou vaste travès! Sa froundo
Coume embandis la pèiro roundo!
O lou brave pichot pèr garda li móutoun!

Et Jean-Pierret, le petit pâtre,
Moins haut qu'un térébinthe (il n'a pas encore ses onze ans),
Le fifre au côté, le fouet d'érable à la main,
N'ayant pour vêtement qu'une toison d'antenois,
Fait bonne garde en chantant à la clarté des étoiles.
Aïe ! combien de fois les loups reniflent sa chair rose !
Aïe ! combien de fois la corne dure
Du gros bélier, dans le pâturage,
Veut l'encorner ! Sur les cimes,
Combien de fois les vipères ont sifflé contre son sein !

Mais il a sa chienne portant collier
Qui le garde des loups hurlants des abîmes ;
Des cornes du bélier jaloux, aussitôt qu'il est aux pâturages,
Il a pour se garantir son joli fouet d'érable ;
Et les vipères envenimées,
Comme vite il les charme avec son fifre !..
Et comme il court, et comme il bondit
Sur l'immense versant ! Sa fronde,
Comme elle lance la pierre ronde !
Oh ! le charmant petit pour garder les moutons !

Pamens, quicon ié fustibulo
Bèn mai que soun avé, sa cabesso d'enfant.
Lou droulihoun a vist li troubadour galant
Davala di mountagno o remounta dóu plan,
Veni, davans li vestibulo,
O souto li merlet dóu castèu de Mount-Brun,
Canta li gràci de la dono
Alis-Flourido bello e bono,
Acò pèr un rai qu'elo dono.
E s'es di : « Tambèn tu poudriés counta pèr un,

S'emé ta pichoto flaveto
Ié veniés fignoula quauque cant d'aucelet.
La dono, pèr guierdoun, bessai, dóu pourtalet
Tambèn te poudrié traire un poulit mantelet
Rouge o blu pèr tis espaleto...
Aniue fai bèn lou tèms : ges d'auro, un bèu seren;
N'es ges vengu de cavaucaire,
Ni de jauglar, ni de troubaire...
Ié vau! fai noste musicaire,
Sarai soulet... Mai, se l'ome barda me pren?

Cependant quelque chose occupe,
Beaucoup plus que ses brebis, sa cervelle d'enfant.
Le petit drôle a vu les troubadours galants
Dévaler des montagnes ou remonter des plaines,
Venir, devant les vestibules,
Ou sous les créneaux du château de Mont-Brun,
Chanter les grâces de la Dame
Alix-Floride, belle et bonne,
Cela pour un regard qu'elle leur donne.
Et il s'est dit : « Aussi bien tu pourrais compter pour un,

« Si avec ton petit fifre
« Tu allais lui fignoler quelques chants d'oisillons.
« La Dame, pour étrennes, peut-être, de la posterle
« Pourrait te jeter un joli mantelet
« Rouge ou bleu pour tes épaules...
« Cette nuit il fait le temps. Point de vent, un beau serein,
« Il n'est point venu de chevaucheur,
« Ni de jongleur, ni de troubadour,
« J'y vais ! se dit notre musicien,
« J'y serai seulet.. Mais si l'homme bardé me prend ?

« Noun, risque rèn, lou farai courre. »
Alor sono sa chino, e la pren dins si bras,
E ié dis : « D'enterin que m'envau, gardaras.
Se lou couquin de loup s'aprocho, parlaras.
Vau eilalin souto li tourre
Dóu castèu de Mount-Brun menèbre e sournaru,
Canta li graci de la dono
Alis-Flourido, bello e bono,
E bèn urous s'elo me dono
En guierdoun, un poulit mantelet rouge o blu. »

Pièi a souna sa blanco fedo,
E ié passant la man sus soun coutet frisa :
« Blanqueto, ansin ié fai, dóu tèms que vau eiça,
Siegues braveto au-mens : fau pas trop t'aliuncha
Car i'a lou loup dins la pinedo.
Fai teta lis agnèu, gardo-lèi dins la vau.
Subre ma flaveto gavoto,
Vau faire clanti quàuqui noto
E torne quatecant, mignoto,
E, vai, i'aura pèr tu dous poulit grun de sau ! »

« Non, je ne risque rien, je le ferai courir... »
Alors il appelle sa chienne, et la prenant dans ses bras
Lui dit : « Pendant que je m'en vais tu feras bonne garde.
« Si le coquin de loup s'approche, tu parleras.
« Je vais là-bas sous les tours
« Du château de Mont-Brun sévère et sombre,
« Chanter les grâces de la Dame
« Alix-Floride, belle et bonne,
« Et bien heureux si elle me donne
« Pour étrenne, un joli mantelet rouge ou bleu. »

Puis il a appelé sa blanche brebis.
Et lui passant la main sur son cou frisé :
« Blanquette, lui dit-il, pendant que je m'en vais là-bas,
« Sois bravette au moins! il ne faut pas trop t'éloigner
« Car il y a le loup dans la pinède.
« Fais têter les agneaux, garde-les dans la vallée.
« Sur mon fifre *gavot*
« Je vais faire retentir quelques notes,
« Et je reviens à l'instant, mignonne;
« Et, va, il y aura pour toi deux jolis grains de sel! »

E quand a dis, éu se reviro.
Dessubre lou travès boundo coume un bimoun.
De-vers lou Castelas sus la cimo dóu mount,
Ounte lusis à l'èstro un pichot lumenoun,
Éu filo dre coume la viro.
Pamems s'aplanto quand pènso à l'ome barda
Que vai-e-vèn entre li dono,
Èume claus, dago au poung! « La Dono,
Se dis, autant qu'es bello, es bono.
An vai ! » E vers soun le mai se bouto à landa.

Arribo lèu sout li muraio.
S'aplanto un moumenet sus lou bord dóu talus.
Espincho li lucarno e li fenestroun lusc,
Bèn s'asseguro que l'ome barda i'es plus,
E sauto dins la contro-braio.
Lou vès-aqui sout l'èstro ounte i'a 'n lumenoun.
Tout soun cors tremolo, pecaire!
Noun auso acoumença. Saup gaire
Se dèu, coume fan li troubaire,
Tout d'un tèms anouncia si titre emé soun noum.

Et quand il a dit, il se tourne;
Sur le versant il bondit comme un chevreau.
Vers le château, sur la cime du mont,
Où brille à la fenêtre une petite lumière,
Il file droit comme la flèche.
Cependant il s'arrête quand il pense à l'homme bardé
Qui va et vient entre les machines de guerre,
Le heaume clos, la dague au poing! « La Dame,
« Se dit-il, autant qu'elle est belle elle est bonne.
» Allons, va! » Et vers son but il se remet à courir.

Il arrive bientôt sous les murailles.
Il s'arrête un moment sur le bord du talus;
Guette les lucarnes et les archières louches,
Il s'assure bien que l'homme bardé n'y est plus,
Et saute dans le contre-fossé.
Le voilà sous la fenêtre où brille une petite lumière.
Tout son corps lui tremble, *pecaïre!*
Il n'ose commencer, ne sait guère
S'il doit, comme les troubadours,
Tout d'abord décliner ses titres et son nom.

« Fau faire tout segound l'usage, »
Se dis. E dins sa man tenènt soun flavetoun,
Ausso la voues ansin : « Jan-Peiret es soun noum,
I'an aprés lou mestié de garda li móutoun,
E vèn vous rèndre sis óumage. . .
Bessai atrouvarés que noun es educa.
Bessai legissès voste libre
E vous destourbo. S'es trop libre,
Se courbara coume l'alibre
Davans l'esclafidou, disès-ié qu'a manca.

« Lou vesès, aquéu que vous parlo
Noun es bèu chivalié davalant d'un castèu.
Porto sus soun espalo un aus qu'es soun mantèu,
Counèis que soun avé, lis aubre e lis aucèu,
Aprivado bèn li bouscarlo...
Dessouto si balen, se madono lou vòu,
Ié jougara sus sa flaveto,
Qu'es facho em 'un tros de caneto,
Uno poulido cansouneto.
I 'a rèn qu'éu que la saup, emé li roussignòu... »

« Il faut faire tout selon l'usage, »
Se dit-il. Et dans sa main tenant son fifre,
Il élève la voix ainsi : « Jean-Pierret est son nom.
« On lui a appris le métier de garder les moutons.
« Il vient vous rendre ses hommages.
« Peut-être trouverez-vous qu'il est mal éduqué,
« Peut-être lisez-vous dans votre livre,
« Et il vous dérange. S'il est trop libre,
« Il se courbera comme l'aile de la roue
« Devant la chute d'eau, dites-lui qu'il a failli.

« Vous le voyez, celui qui vous parle
« N'est pas un beau chevalier dévalant d'un castel.
« Il porte sur son épaule une toison qui est son manteau,
« Il ne connaît que ses moutons, les arbres et les oiseaux,
« Il apprivoise bien les fauvettes...
« Sous ses balcons, si Ma Dame le veut,
« Il jouera sur son fifre,
« Qui est fabriqué avec un brin de roseau,
« Une jolie chansonnette.
« Il n'y a que lui qui la sait, avec les rossignols... »

E fli ! fli ! fli ! tant-lèu coumenço.
Ié fai lou coutelou, ié fai lou pimparin,
Ié fai la bouscarido e ié fai lou refrin
Que l'alauveto trai di naut toumple azurin
Sus li grand plano de semenço.
Se pauso un moumenet, pièi recoumenço mai :
E fli ! fli ! fli ! la cardelino,
La quinsounaio rousselino,
E touto meno d'aucelino
Subre soun flavetoun canton lou mes de Mai !

Coume es galoio la sinfòni !
Li merlet dóu castèu, lis aubre, li talus,
Demoron espanta. Li chot e li talus
S'encafournon, cresènt qu' es l' ouro dóu trelus....
Mai, ai ! uno àrpio de demòni,
Uno àrpio negro e duro agrafo Jan-Peiret !
Es l'ome barda que l'emporto,
Lou sarro sus sa brogno forto,
E dóu castèu franquis la porto.
Peiret se tors en van subre soun pitre fre..

Et fli ! fli ! fli ! aussitôt il commence.
Il fait l'alouette lu-lu, il fait la mésange,
Il fait la fauvette, il dit le refrain
Que la coquillade jette des hauts abîmes azurés
Sur les vastes plaines ensemencées.
Il se repose un moment, puis recommence encore :
Et fli ! fli ! fli ! le chardonneret,
La troupe rousseline des pinçons,
Et toute espèce d'oisillons,
Sur son fifre chantent le mois de Mai.

Comme elle est joyeuse la symphonie !
Les merlons du château, les arbres, les talus,
Demeurent ébahis. Les chouettes et les chauves-souris
Volent à leurs trous, croyant que c'est l'heure de l'aurore...
Mais, aïe ! une griffe de démon,
Une griffe noire et dure saisit Jean-Pierret !
C'est l'homme bardé qui l'emporte,
Le presse sur sa forte cuirasse,
Et du château franchit la porte.
Pierret se tord en vain sur son poitrail glacé.

Travèsso lou grand vestibulo,
Lou sourne courredou de maubre negre e lisc,
E pièi toujour courrènt escalo dins la vis
Ounte soun pèd de ferre e pounchu restountis
Coume uno daio que barrulo.
Lou pichot se rebifo e crido : « Siéu Peiret ! »
Mai l'ome barda lèu lou doumto,
E toujour mounto ! toujour mounto !
Tout à-n-un cop d'uno man proumto
Viro la clau d'argènt, la porto se duerb net,

E s'atrovon dins uno tourre
Ounte l'auro ié bramo à sèt boucau dubert ;
Ounte soun li trabuq 'mé si long bras en l'èr.
Pamens l'ome barda genço dins soun auberc,
Sa man tasto lou bàrri mourre,
La sarraio creniho e li vaqui rintra
Dins uno salo tapissado
D'alesto flamo e d'estrassado,
D'enso pounchudo e d'esmoutado.
Entré, di chivalié se mesclon li retra.

Il traverse le grand vestibule,
Le sombre corridor de marbre noir et lisse;
Et puis, toujours courant, il grimpe la vis
Où son pied de fer et pointu retentit
Comme une faulx qui dégringole.
L'enfant se rebiffe et crie : « Je suis Pierret! »
Mais l'homme bardé vite le dompte,
Et toujours il monte! toujours il monte!
Tout à coup d'une main rapide
Il tourne la clef d'argent, la porte s'ouvre net,

Et ils se trouvent dans une tour
Où le vent hurle par sept archières ouvertes,
Où sont les catapultes avec leurs longs bras levés.
Cependant l'homme bardé souffle dans son haubert;
Sa main tâte le mur sombre,
Une serrure gémit, et les voilà entrés
Dans une salle tapissée
De cottes de mailles brillantes, d'autres déchirées,
De dagues pointues, d'autres émoussées,
Entre lesquelles se mêlent les portraits des chevaliers.

Li lustre d'or soun sus la taulo
Esbléugissènt. Dessus la sedo di couissin
La bello dono Alis desrolo un pergamin
Ount 'de soun troubadour legis li cant divin,
Quand sorton aquésti paraulo
De l'èume pestela dóu guerrié : « Dono Alis,
Ma segnouresso e castelano,
Vous ai culi souto l'andano
Un fru nouvèu, uno avelano. »
E pauso Jan-Peiret sus li flour dóu tapis.

« Coume es brunet ! la fresco caro ! »
Crido la dono Alis venènt pèr l'espincha.
Lou toco emé la man : « Lou poulit péu frisa !
Digo-me lèu toun noum, e de quau sies, bèu chat. »
Lou paure Jan-Peiret s'aparo
Lis iue emé lou couide, es tout counfus, pensas.
Dins uno man tèn sa flaveto,
Dins l'autro tenènt sa barreto,
Pecaire, sa lengo un pau breto
Respond : « Siéu Jean-Peiret, demore alin au jas.

Les lustres d'or sont sur la table
Éblouissants. Sur la soie des coussins
La belle dame Alix déroule un parchemin
Où de son troubadour elle lit les divins poëmes,
Quand sortent ces paroles
Du heaume bien fermé du guerrier : « Dame Alix,
« Ma seigneuresse et châtelaine,
« Je vous ai cueilli sous l'allée
« Un fruit nouveau, une noisette. »
Et il dépose Jean-Pierret sur les fleurs du tapis.

« Comme il est brunet ! le frais visage ! »
S'écrie la Dame Alix s'approchant pour l'admirer.
Elle le touche avec la main. « Les beaux cheveux frisés !
« Dis-moi vite ton nom et de qui tu es bel enfant. »
Le pauvre Jean-Pierret s'abrite
Les yeux avec le coude, il reste tout confus, pensez donc !
Dans une main il tient son fifre,
Dans l'autre il tient sa barrette,
Pécaïre ! sa langue bégayant un peu
Répond : « Je suis Jean-Pierret, je demeure à la bergerie ;

De pastre à l'aubo m'atrouvèron
Que just veniéu de naisse, à l'abrit d'un vièi fau.
Bousquèron de pertout, sus lou mount, dins la vau,
Res pousquè i 'ensigna ma maire o moun oustau.
Alor dins lou jas m'aduguèron,
E tetère li cabro. Ansin i 'aura d'acò
Vounge an, vèngon lis óulivado..... »
En l'ausènt Alis vèn flourado,
Sout li fuvello es estoufado,
E tèn plus soun lagrem qu'esclafis tout-d'un-cop!

E sono vite si servanto
Qu'arribon esfraiado en vesènt sa doulour.
Alor se douminant elo aplanto si plour.
E gardant soucamen uno bello palour
Ansin dis : « Fiho, iéu m'encanto
Qu'aqueste enfantounet siegue dins moun castèu
Saluda coume déurrié l'èstre
Un chivalié segnour e mèstre.
Vole que porte à soun bras dèstre
L'escudet di Mount-Brun. Vole que soun mantèu

« Des pâtres à l'aurore me trouvèrent
« Quand juste je venais de naître à l'abri d'un vieux hêtre.
« Ils cherchèrent partout, sur le mont, dans la vallée,
« Personne ne put leur indiquer ma mère ni ma maison.
« Alors dans la bergerie ils m'apportèrent,
« Et je têtais les chèvres. Ainsi il y aura de cela
« Onze ans, viennent les olivaisons... »
En l'entendant Alix rougit,
Sous ses agrafes elle étouffe,
Et ne tient plus ses larmes qui jaillissent soudain !

Et elle appelle vite ses servantes
Qui arrivent effrayées en voyant sa douleur.
Alors, se dominant, elle arrête ses pleurs;
Et gardant seulement une belle pâleur
Elle dit ainsi : « Filles, il m'enchante
« Que ce jeune enfant soit, dans mon château,
« Salué comme devrait l'être
« Un chevalier seigneur et maître.
« Je veux qu'il porte à son bras dextre
« Les armes deMont-Brun. Je veux que son manteau

Siegue brouda di man di fado.
Aro, anas me cerca l'aigadiero d'argènt
E mi vas de perfum. Anas querre au sourgènt
D'aigo claro. Pamens vautre, à tóuti mi gènt
Dirés de jouga lis aubado,
Car vole que Mount-Brun fugue en fèsto nòu jour.
Vole que ma joio clantigue,
E que se digue e se redigue,
E coume uno aubo s'espandigue
Sus tóuti li castèu que courounon l'autour ! »

E fuguè fa ço qu'ourdounavo.......
Peiret lèu grandiguè ; lou mantèu brouda d'or
Ramplacè l'aus d'agnèu, chanjè pèr l'aureflor
Flaveto e fouit de pastre, e Jan-Peiret-lou-Fort
Fuguè 'n noum qu 'i tournés trounavo.
Tambèn, sout li balen, dins li court di castèu,
Quand li dono èron acampado
En court d'amour, lis estrenado,
Poutoun e flour, èron dounado,
E de-longo e de-longo ! à Jan-Peiret-lou-Bèu.

« Soit brodé des mains des fées.
« Maintenant, allez me chercher l'aiguière d'argent
« Et mes vases de parfum. Allez quérir à la source
« De l'eau claire. Cependant vous autres, à toutes mes gens
« Vous direz de jouer les aubades,
« Car je veux que Mont-Brun soit en fête neuf jours.
« Je veux que ma joie retentisse,
« Et qu'elle se dise et se redise,
« Et comme une aurore s'épanouisse
« Sur tous les châteaux qui couronnent les cimes ! »

Et fut fait ce qu'elle ordonnait...
Pierret grandit vite. Le manteau brodé d'or
Remplaçat la toison d'agneau ; il échangea pour l'oriflamme
Fifre et fouet d'érable ; et Jean-Pierret-le-Fort
Fut un nom qui aux tournois tonnait.
Aussi, sous les balcons, dans les cours des châteaux,
Quand les Dames étaient assemblées
En cour d'amour, les récompenses,
Baisers et fleurs, étaient donnés,
Et toujours, et toujours à Jean-Pierret-le-Beau.

Enjusqu'i terro sarrasino
Restountissien si cop de lanço e d'espadoun.
Faguè 'nvejo i baroun d'Espagno e d'Aragoun,
E li dono dóu nord, que sabien soun renoum,
Eron jalouso di latino.
Pamens, plesi d'amour n'èron pèr Jan-Peiret
Que causo vano e bachiquello,
E s'enuiavo sa roundello
Quand la penjavo à la fuvèlo...
Pièi, li claus di tournés aro ié soun estré,

Aro ié fau la trounadisso
Di coumbat fourmidable. Arribe lèu lou jour
Dóu grand tuerte di pople e de l'orre coumbour!...
Mai, vèn negre lou cèu dóu Nord, e dins l'errour
Clantis uno orro bramadisso.
Courron de mouine blanc dins tout lou naut païs :
« *Zóu! cridon, Crousado! Crousado!* »
E la visiero pestelado,
Uno menèbro cavaucado
De cènt milo ome rous au coumbat li seguis.

Jusques aux Terres Sarrazines
Retentissaient ses coups de lance et d'épée.
Il fut envié des barons d'Espagne et d'Aragon,
Et les Dames du Nord, qui savaient sa renommée,
Étaient jalouses des Latines.
Cependant, plaisirs d'amour n'étaient pour Jean-Pierret
Que chose vaine et bagatelle,
Et sa rondache s'ennuyait
Quand il la suspendait à l'agrafe...
Et les clos des tournois maintenant sont pour lui étroits,

Maintenant il lui faut le grand bruit
Des combats formidables. Arrive bientôt le jour
Du grand choc des peuples et du grand tumulte!...
Mais, le ciel du Nord devient noir, et dans la nuit
Éclate un horrible hurlement.
Des moines blancs courent dans tout le haut pays.
« Zoù! crient-ils, Croisade! Croisade! »
Et, la visière fermée,
Une sombre chevauchée
De cent mille hommes roux, au combat les suit.

2.

Coume uno nèblo empouisounado
L'escoumenjo recuerb tout lou sòu prouvençau.
Pamens degun tremolo, e segnour e vassau,
Di castèu subre-fort ferrouion li pourtau.
E pièi, vèngue la negro armado !
Jan-Peiret dins Mount-Brun, peréu sènso tremour,
A fa cala lis aubaresto.
Mai tre que la desfènso es presto,
Lou pountanié beissant l'aresto
Crido : « Gardo ! eilalin vèn tres cavaucadour ! »

Autant-lèu sus li quatre tourre
Resclantisson li biéu. Mai Jan-Peiret a dis :
« Abaissas, pountanié, lou grand pont-levadis. »
Pièi cubert de sa coto éu s'avanço eme avist,
E lèu aplanto ansin lou courre
Di tres cavaucadour : « Saludarés lou tai
De ma destrau bèn amoulado,
Se noun ai tres flècho-barrado
Pèr vous trauca, bèu cambarado.
Es Jan-Peiret-lou-Fort que parlo, se-vous-plai !»

Comme un brouillard empesté
L'excommunication recouvre tout le pays de Provence.
Cependant aucun ne tremble, et seigneurs et vassaux,
Verrouillent les portails des châteaux forts.
Et puis, vienne la noire armée !
Jean-Pierret dans Mont-Brun, lui aussi, sans crainte,
A fait monter les arbalètes.
Mais aussitôt que la défense est préparée,
Le pontonnier abaissant la pointe (de son arme),
Crie : « Garde ! De là-bas, viennent trois cavalcadours ! »

Aussitôt sur les quatre tours
Retentissent les olifants. Mais Jean-Pierret a dit :
« Pontonnier, abaissez le grand pont-levis. »
Puis, couvert de sa cotte de maille il s'avance avec prudence,
Et arrête ainsi dans leur course
Les trois Chevaucheurs : « Vous saluerez le tranchant
« De ma hache bien aiguisée,
« Sinon j'ai trois flèches-barbelées
« Pour vous percer, beaux camarades.
« C'est Jean-Pierret-le-Fort qui parle, s'il vous plaît !

— « Bèu chivalié, sènso arrouganço
Veses de davans tu tres escudié fidèu
D'un viscomte famous, de Rougié Trencavèu.
En signe d'amista pamens aussant tant-lèu
Lou rips lusènt de nòsti lanço. »
Ansin parlo un di tres cavaucadour arma.
Un autre apound : « La soubeirano
Dono Alis, bello castelano,
Qu'autant qu'es bello es abelano,
Voudra-ti nous ausi? venèn pèr ié parla. »

« Venèn, fai lou tresen, ie dire
Bèn umblamen, se vòu que Jan-Peiret-lou-Fort
Vèngue eilalin sout sa nauto roundello d'or,
Sousta lou Lengadoc contro l'iro dóu Nord. »
— « Me sufis, chivalié, me vire,
Intras, fai Jan-Peiret, Mount-Brun vous es dubert. »
E lis adus davans la Bello,
L'èume badant jusqu'i parpello,
L'espaso à l'anco e dins l'anello,
Lou riste de velout floutant subre l'auberc.

— « Beau chevalier, sans arrogance
« Tu vois ici trois écuyers fidèles
« D'un vicomte en renom, de Roger Trencavel.
« En signe d'amitié nous relevons aussitôt
« La pointe brillante de nos lances. »
Ainsi parle l'un des trois Chevaucheurs armés.
Un autre ajoute : « La souveraine
« Dame Alix, belle châtelaine,
« Qui autant qu'elle est belle est généreuse,
« Voudra-t-elle nous ouïr, nous venons pour lui parler ? »

« Nous venons, dit le troisième, lui demander
« Bien humblement, si elle permet que Jean-Pierret-le-Fort
« Vienne là-bas, sous sa haute rondache d'or,
« Abriter le Languedoc contre la haine du Nord. »
— « Cela me suffit, Chevaliers, je m'efface,
« Entrez, dit Jean-Pierret, Mont-Brun vous est ouvert. »
Et il les conduit devant la Belle,
Le heaume béant jusqu'aux sourcils,
L'épée à la hanche, retenue dans l'anneau,
Le manteau de velours flottant sur le haubert.

E tóuti tres entre la vèire
Se tènon de-clinoun en signe de respèt.
Alor lou mai jouinet fai : « Dono, à vòsti pèd
I'a tres cavaucadour. Noun vous fugon suspèt :
Soun, Blacas d'Aup, lou fiéu de Pèire,
Jòrdi de Mauleoun felen dóu Troubadour,
E Miravau que vous deviso.
Aquesto escorto vous aviso
Qu'un vòu de corb venènt de biso,
Menaço d'escarpi lou pople dóu Mie-jour.

Vaqui. Noste viscomte e mèstre,
Nous mando vous óufri si gràci tout-d'abord,
E pièi pèr la patrìo en grand dangié de mort,
Vous demanda l'ajud' de Jan-Peiret-lou-Fort.
Veirés, dono, s'acò pòu èstre.. »
Alis sènso mot dire a quita l'escabèu,
E drecho, sa cabeladuro
Toumbo en dos treno negro e duro
Jusqu'i diamant de sa caussuro.
Fièro, s'avanço alor, e tiro dóu clavèu,

Et tous les trois en la voyant
Se tiennent inclinés en signe de respect.
Alors le plus jeune a dit : « Dame, à vos pieds
« Il y a trois chevaliers. Qu'ils ne vous soient suspects :
« Ils sont : Blacas d'Aulps, le fils de Pierre,
« Georges de Mauléon, petit-fils du troubadour,
« Et Miraval qui vous parle.
« Cette ambassade vous avise
« Qu'un vol de corbeaux venant de bise,
« Menace d'écharper le peuple du Midi.

« Voilà. Notre Vicomte et Maître,
« Nous envoie pour vous offrir ses grâces tout d'abord,
« Et puis pour la Patrie en grand danger de perdition,
« Vous demander l'aide de Jean-Pierret-le-Fort.
« Vous jugerez, Dame, si cela peut être... »
Alix sans dire mot a quitté son escabelle.
Etant debout, sa chevelure
Tombe en deux tresses noires et drues
Jusqu'aux diamants de sa chaussure.
Fière, elle s'avance alors, et retire du clou,

Un èume d'or e qu'esbrihaudo ;
(Tau lusis dins lou cèu à l'aubo dóu matin
Lou front de la piboulo), e pièi lou porge ansin
A Jan-Peiret-lou-Fort : — « Queste èume, bèu lati
Se noun vos vèire Alis quand maudo,
Se despestelara que pèr prendre un poutoun
Quand i court d'amour faras flòri,
O pèr anouncia la vitòri
En sounant dins lou bièu d'evòri. »
E Jan-Peiret respond : « Lou jure sus moun noum ! »

Pièi Dono Alis ié despendoulo
Uno coto d'acié vengudo dóu Levant,
L'auberc à maio fino, e lou riste floutant,
L'apieto escrincelado e lou long espadran.
« Bàrri de ferre as ges d'ancoulo ? »
Ié fai ansin. Tant-lèu i'adus lou naut blouquié
Arca coume uno ratamalo,
E bèn tant naut que ié fai calo
Despièi li pèd jusqu'is espalo.
E se virant alor vers li tres chivalié :

Un heaume d'or éblouissant;
(Tel brille dans le ciel à l'aube du matin
Le front du peuplier) elle le présente ainsi
A Jean-Pierret : « Ce heaume, beau latin,
« Si tu ne veux voir Alix en peine,
« Ne s'ouvrira que pour prendre un baiser,
« Quand aux cours d'amour tu feras florès,
« Ou pour annoncer la victoire
« En sonnant dans ton buccin d'ivoire. »
Et Jean-Pierret répond : « Je le jure par mon nom! »

Puis, dame Alix lui décroche
Une cotte d'acier apportée de l'Orient,
Le haubert à mailles fines et le manteau flottant,
La hache damasquinée et la longue épée.
« Rempart de fer, tu es sans contre-fort! »
Lui dit-elle. Aussitôt elle lui apporte le haut bouclier,
Arqué comme une nacelle,
Et tellement haut qu'il le couvre
Depuis les pieds jusqu'aux épaules.
Et se retournant alors vers les trois chevaliers :

« Aro, segnour, poudès sens crento
Me leissa soulo eici pèr apara Mount-Brun.
Ma man n'a pas touca que de vas de perfum,
Elo lanço lou dard que trauco lou ferun,
E proun guerrié n'an la memento.
Pourtas à Trencavèu moun salut tout-d'abord,
Pièi dounas-ié l'asseguranço
Que Mount-Brun vai eme arrouganço
Parla 'i crousaire à cop de lanço,
Emai ie fugue plus soun Jan-Peiret-lou-Fort...

E tu, perqué t'en vas, moun amo,
Fau que lon digue vuèi, belèu s'escapara
De moun cors quand alin de l'autre bout dóu prat,
Dins li flour e la niue toun oumbro fugira.
Ai! Ai! perqué moun cor lou bramo,
Enfant, tè, de ta maire au-mens baiso la man!...»
E quand Peiret, l'amo engrunado,
L'aguè baisado e rebaisado,
E de si plour l'aguè trempado,
Terrible e mut mountè subre soun auferan.

« Maintenant, seigneurs, vous pouvez sans crainte
« Me laisser seule ici pour défendre Mont-Brun.
« Ma main n'a pas seulement touché des vases de parfums,
« Elle lance le trait qui transperce le fauve,
« Et maints guerriers en ont gardé mémoire.
« Portez à Trencavel mon salut tout d'abord,
« Puis donnez-lui l'assurance
« Que Mont-Brun va superbement
« Parler aux croisés à coups de lances,
« Quoiqu'il n'y soit plus son Jean-Pierret-le-Fort...

« Et toi, puisque tu t'en vas, mon âme,
« Il faut que je le dise aujourd'hui, peut-être s'échappera
« De mon corps quand de l'autre bout de la prairie,
« Dans les fleurs et la nuit ton ombre fuira.
« Aïe! aïe! puisque mon cœur le crie,
« Enfant, tiens, de ta mère au moins baise la main! »
Et quand Pierret, l'âme émue,
L'eût baisée et rebaisée,
Et de ses pleurs l'eût trempée,
Terrible et muet il monta sur son alferan...

CANT SEGOUND

Eici seguis de quento façoun Jan-Peiret part en guerro emé Blacas, Mauleoun e Miravau, li tres mandadou dóu viscomte. Et coume fan lou rescontre de Ventadour, e coume Jan-Peiret ause pèr souspresso e pèr ruso Angelico de Simiano, guerriero crousado, fasènt lou raconte dóu massacre de Beziés, e coume devènt amourous d'Angelico.

Au grand galop de si courrèire
Li quatre chivalié s'aliuenchon dins l'errour.
An à sa dèstro Bluio, à senèstro Ventour,
Dos bèlli dènt dis Aup pouplado de pastour.
Sènso vira la tèsto à-rèire,
Passon de davans Branto e li fort de Bèu-mount.
Quand li vigìo de si tourre
Ié cridon : « Subre aquésti mourre,
Bèu chivalié, quau vous fai courre? »
« Partèn en guerro, fan, pèr lou comte Ramoun! »

CHANT SECOND

Ici s'ensuit la façon dont Jean-Pierret part en guerre avec Blacas, Mauléon, Miraval, les trois envoyés du vicomte, et comment ils font la rencontre de Ventadour, et comment Jean-Pierret entend par surprise et par ruse Angélique de Simiane, guerrière croisée, faisant l'historique du massacre de Béziers, et comment il devient amoureux d'Angélique.

Au grand galop de leurs coursiers
Les quatre chevaliers s'éloignent dans l'ombre.
Ils ont à leur droite la Bluye, à leur gauche le Ventour,
Deux belles dents des Alpes peuplées de pasteurs.
Sans tourner la tête en arrière,
Ils passent devant Brantes et les forts de Beaumont.
Quand les vigies, de leurs tours,
Leur crient : « Sur ces montagnes,
Beaux chevaliers, qui vous fait courir ? »
« Nous partons en guerre, disent-ils, pour le comte [Raymond. »

Pamens quand l'aubo s'esperluco,
Tocon i bàrri dur dóu menèbre Barrous.
« Quau sias? » fai l'arquetié de sa fenèstro à crous.
« Sian quatre servitour de Jano di péu rous.
Noun venèn querre d'espeluco,
Fai Jan-Peiret, mai bèn i 'adurre d'à-chivau
Nòsti respèt, nòstis óumage;
Fasès-i 'assaupre pèr soun page
Qu'aquéli guerrié de passage
Soun : Blacas, Mauleoun, Jan-Peiret, Miravau.»

E coume acabo de lou dire,
Lou pourtau s'esbadarno. Aparèisson alor
Li servènto e li page, e Jano di péu d'or
Qu'elo-memo i 'adus lou vin dóu recounfort.
Sa bouco espelis un sourrire,
E sa man blanco sus la grand jato d'argènt,
Is ome que porton ferreto,
Porje la fiolo e la bureto
De malvesìo e de clareto.
E li segnour courtés acèton lou presènt.

Cependant quand l'aurore se réveille,
Ils touchent aux durs remparts du sombre Barroux.
« Qui êtes-vous ? » dit l'archer de sa fenêtre croisée.
« Nous sommes quatre serviteurs de Jeanne aux cheveux [roux
« Nous ne venons point chercher de querelle,
« Dit Jean-Pierret, mais bien lui apporter en chevauchant
« Nos respects, nos hommages.
« Faites-lui assavoir par son page
« Que ces quatre guerriers qui passent,
« Sont : Blacas, Mauléon, Jean-Pierret, Miraval. »

Et comme il achève de parler,
Le portail s'ouvre. Apparaissent alors
Les servantes et les pages, et Jeanne aux cheveux d'or
Qui leur apporte elle-même le vin du réconfort.
Sa bouche épanouit un sourire,
Et sa blanche main, sur la grande jatte d'argent,
Aux hommes qui portent l'épée,
Offre la fiole et la burette
De malvoisie et de clairette.
Et les seigneurs courtois acceptent le présent.

E quand li coupo soun vuidado,
De-sus sis auferan nòsti cavaucadour
Saludon 'mé lou tai de sis esquinadour
La bello dono Jano emé touto sa court,
E parton mai brido aboucado.
Adeja lou soulèu esbarluco lou plan,
Eume, roundello e bleso luson,
Li chivau endihon e suson;
Es quatre fouletoun que fuson
A-travès li blad rous, subre li camin blanc.

Passon lou Rose vers Bèu-caire,
Bourg-sarra, Castèu-fort, raro de Lengadò.
Sènso de si courrèire amourti lou galop
Cridon à la vigìo : « Auriés pas vist lou flot
De l'orro armado di crousaire ? »
« Nàni, fai l'arquetié; dison que sus Besiés
A grand cambado s'acamino.
A bèn fa de vira l'esquino,
Car cregnèn ni cop ni famino :
I 'a de ferre e de pan au mens pèr quinge mes ! »

Et quand les coupes sont vidées,
Les cavalcadours montés sur leurs coursiers,
Saluent du tranchant de leurs dagues
La belle Jeanne avec toute sa cour.
Et ils repartent à bride abattue.
Déjà le soleil éblouit la plaine.
Heaumes, rondaches, cottes de mailles brillent.
Les chevaux hennissent, couverts de sueur;
Ce sont quatre feux follets qui fuient
A travers les blés roux, sur les chemins blancs.

Ils passent le Rhône vers Beaucaire,
Bourg fermé, château-fort, frontière du Languedoc.
Sans ralentir le galop de leurs coursiers
Ils crient à la vigie : « Auriez-vous vu le gros
« De l'horrible armée des Croisés ? »
« Non, répond l'archer, on dit que sur Béziers
« A grandes enjambées elle s'achemine.
« Elle a bien fait de nous tourner l'échine,
« Car nous ne craignons ni les coups ni la faim :
« Il y a du fer et du pain au moins pour quinze mois ! »

Sauton lou Lez, sauton lou Vistre.
L'aigo regolo à fiéu dóu péu dis auferan.
Peralin lou soulèu cabusso rouge e grand,
Mount-Pelié se destrìo. Un cavalié subran,
Mounta subre un courrèire bistre,
Ié vèn à soun rescontre e lis abordo ansin :
« Mèstre e segnour de l'incountrado,
Que pourtas coto noun oundrado
Dóu crousihoun de la crousado,
Vous avise que l'ost, sus lou païs vesin,

Subre Besiés la terro flòri,
Pico mourtalamen à grand cop de destrau!
Despièi li sarrasin que venien bouigoun naut,
'Mé riste rouge e blanc, 'mé jinjarro e pougnau
A mandre d'or, d'argènt, d'ivòri,
Despièi s'es vist jamai tal orre chapladis ! »
« Eh bèn nous boutes dins l'eisanço,
Fai Jan-Peiret aussant sa lanço,
Amor qu' avèn memo ahiranço,
Counduras vers Besiés nòsti bras picadis. »

Ils franchissent le Lez, passent le Vistre.
L'eau ruissèle à filet du poil des destriers.
Là-bas le soleil se couche rouge et grand,
Montpellier se distingue. Un cavalier soudain,
Monté sur un coursier noir,
Vient à leur rencontre et les salue ainsi :
« Maîtres et seigneurs de la contrée,
« Qui portez l'armure non ornée
« des croisettes de la Croisade,
« Je vous avise que l'ost, sur le pays voisin,

« Sur Béziers la terre fleurie,
« Frappe mortellement à grands coups de haches !
« Depuis les Sarrazins qui venaient le croissant levé,
« Avec manteaux rouges et blancs, cimeterres et poignards
« A manches d'or, d'argent, d'ivoire,
« Depuis il ne s'était vu si horrible massacre ! »
— « Eh bien ! tu nous mets à notre aise,
« Dit Jean-Pierret relevant sa lance,
« Puisque nous avons même haine,
« Tu conduiras vers Béziers nos bras prêts à frapper. »

E lou guerrié dóu chivau negre
Virant brido ié fai : « Alor, mi bèu segnour,
Iéu vous dirai que siéu Bernat de Ventadour :
Sus ma fe, sus moun noum qu'es pertout en ounour,
Sèns doutanço poudès me segre.
Quand ai vist d'eilamount davala li German,
Ai laissa 'mé li plour i ciho
La duquesso de Nourmandìo
Que mi cant tenien en sesiho,
Pèr courre subre l'ost 'mé l'espaso à la man... »

Dóu tèms que dis, la cavaucado
Pren lou camin roumiéu, e laissant Mount-Pelié ;
S'aliuencho dins li terro ounte crèis l'óulivié,
Ounte se fouis la vigno e flouris l'amelié.
La luno blanco s'es levado
E draio sus lou plan uno siavo lusour.
Alin entre li mountagnolo,
I 'a la grand mar bramanto e folo,
Espóussant l'ardènt que tremolo
Subre li milo piue de sis ausso en coumbour.

Et le guerrier du cheval noir
Tournant bride leur dit : « Alors mes beaux seigneurs,
« Je vous dirai que je suis Bernard de Ventadour :
« Sur ma foi, sur mon nom qui est partout en honneur,
« Sans crainte vous pouvez me suivre.
« Quand j'ai vu de là-haut dévaler les Germains,
« J'ai laissé avec les pleurs aux cils,
« La duchesse de Normandie
« Que mes chants tenaient en haleine,
« Pour courir sur l'ost l'épée à la main !... »

Pendant qu'il dit, la chevauchée
Prend la voie romaine, et laissant Montpellier,
S'éloigne dans les terres où croit l'olivier,
Où se cultive la vigne, où l'amandier fleurit.
La lune blanche s'est levée
Et tamise sur la plaine une suave lueur.
Là-bas, entre les montagnettes,
On voit la grande mer hurlante et folle
Secouant le brasillement qui tremblote
Sur les mille pics de ses vagues tumultueuses.

Tout-à-n-un-cop lou cèu vèn rouge,
Sus lou rouge lou fum chimarro de gigant.
« *Qu'es acò?* » *fai Blacas, sa jinjarro à la man.*
« *Acò? dis Ventadour, sara Besiés cremant!* »
« *Alor, fai Miravau ferouge,*
Arribaren trop tard? » — « *Belèu!* » *dis Mauleoun*
Fasènt uno terriblo gèsto.
« *Trop tard! trop tard! O negro pèsto!*
« *Iéu que vouliéu sus quàuqui tèsto,*
Fai Peiret, assaja lou tai de moun apioun! »

« *Es bèn Besiés, anas, que brulo,*
Repren mai Ventadour; avèn dejà passa
Pinet, Founte-Mengaud, li prat de Flourensa,
Sant-Tibèri, Claira, meme qu'avèn laissa
Lou Libroun que reno e barrulo. »
« *Maladicioun! Besiés, cridon li cinq guerrié,*
Besiés crucis dintre li flamo! »
« *Se me cresès, Blacas s'esclamo,*
Au double-Diéu óufrèn nosto amo,
E trasèn-nous subran dins lou camp bataié! »

Tout à coup le ciel devient rouge,
Sur le rouge la fumée chamarre des géants.
« Qu'est cela? » dit Blacas sa dague à la main.
« Cela, dit Ventadour, sera Béziers en feu! »
« Alors, dit Miraval en colère,
« Nous arriverons trop tard? » « Peut-être! » dit Mauléon
Faisant un geste terrible.
« Trop tard! trop tard! O noire peste!
« Moi qui voulais sur quelques têtes,
« Dit Pierret, essayer le tranchant de ma hache! »

« C'est bien Béziers qui brûle,
« Reprend Ventadour, nous avons déjà passé
« Pinet, Fonte-Mengaud, les prairies de Florensac,
« Saint-Thibéry, Clairac, nous avons même laissé
« Le Libron qui hurle et roule. »
« Malédiction! s'écrient les cinq guerriers,
« Béziers bruit dans les flammes! »
« Si vous m'en croyez, s'exclame Blacas,
« Au double Dieu offrons nos âmes,
« Et jetons-nous soudain dans le champ de bataille! »

« Sarié foulié ! vite riposto
Jan-Peiret que se trai en travès dóu camin.
Soun cènt milo ome arma ! Quant sian, nautre ?
[Sian cinq!
Se voulès m'escouta, segnour, faren ansin :
Plan-plan vau davala la costo ;
Arribe au camp de l'ost, estaque moun chivau
Au pège d'uno tamarisso.
La negro niue m'estènt proupiço,
M'avance. E dins la bramadisso,
Di baroun assembla vau ausi li prepau.

E torne avans l'aubo levado.
Alor segound l'avist e ço qu'aurai ausi,
Veiren se sus Besiés noste èume dèu lusi,
E se noste espadran dèu se i'ensaunousi.. »
Or, sa resoun es aprouvado.
Tant-lèu mando la man à l'arestòu de frai
De sa longo lanço de ferre,
Tau lou guerrié que vai counquerre,
Soun chivau boundo coume un zerre.
Lèu se perdon avau dins l'orre garagai.

— « Ce serait folie! aussitôt riposte
« Jean-Pierret qui se précipite en travers du chemin.
« Ils sont cent mille hommes armés! Combien sommes-
[nous? Nous sommes cinq!
« Si vous voulez m'écouter seigneurs, nous ferons ainsi :
« En cachette je descends le coteau,
« J'arrive au camp de l'ost, j'attache mon destrier
« Au tronc d'un tamaris,
« La nuit noire m'étant propice,
« Je m'avance. Et dans les clameurs,
« Des barons assemblés je vais ouïr les propos.

« Et je retourne avant le lever de l'aurore.
« Alors selon la prudence et ce que j'aurai ouï,
« Nous verrons si sur Béziers nos heaumes doivent briller,
« Et si nos dagues doivent s'y ensanglanter. »
Or, sa raison est approuvée.
Aussitôt il envoie la main à la hampe de frêne
De sa longue lance de fer;
Tel le guerrier qui va conquérir,
Son coursier bondit comme un zèbre.
Bientôt ils se perdent là-bas dans l'abîme horrible.

Travèsson vigno, blad, champ d'òrdi,
Pièi quand tocon li baisso e li ribo de l'Orb,
Chauchon lou fen di prat, l'ourtoulaio dis ort,
E s'aduson plan-plan vers l'armado que dor
Davans soun obro de desòrdi.
Alor de soun chivau davalo Jan-Peiret,
Se trais un riste sus l'espalo,
De biais que l'estofo pourpalo
Tape la coulour celestialo
De l'escut di Mount-Brun que porto à soun bras dre.

Armo sa man d'uno jinjarro.
Se blouco sa roundello au bras senèstre, e pièi
Leissant l'auferan paisse, éu vai fier coume un rèi
Entre li pavaioun, li dono e lis arrèi,
Li brogno au sòu e lis esparro.
Au lume de l'encèndi éu destrìo d'abord
Lis arquin e la tendo leno
D'un fort guerrié, dur à la peno,
Dóu comte de Sant-Pol. Sa peno
Porto un blasoun d'azur à la garbeto d'or.

Ils traversent vignes, blés, champs d'orges ;
Quand ils touchent à la plaine et aux rives de l'Orb,
Ils foulent les fenaisons des prés, les jardinages,
Et s'amènent doucement vers l'armée qui dort
Devant son œuvre de désordre.
Alors de son cheval dévale Jean-Pierret,
Il jette un manteau sur son épaule,
De façon que l'étoffe pourprée
Cache la couleur céleste
De l'écu de Mont-Brun qu'il porte à son bras droit.

Il arme sa main d'une dague,
Boucle sa rondache à son bras gauche, et puis
Laissant le coursier paître, il s'en va fier comme un roi
Parmi les pavillons, les machines de guerre, les attelages,
Les cuirasses sur le sol et les javelines.
A la clarté de l'incendie il distingue d'abord
Les archers et la tente lisse
D'un fort guerrier, dur à la peine,
Du comte de Saint-Pol. Son pennon
Porte un blason d'azur à la gerbe d'or.

Plus liuen, dès milo ome roupihon.
An segui lou baroun Bertrand de Cardaia,
Ome malin e fèr e preste à gansaia
L'eiretge e lou cresènt. Se saup agenouia,
E si man prègon, tuion, pihon!
Davans soun pavaioun vaqui tres de si gènt
Qu'a fa penja pèr se destraire.
Enchaiènto de tal afaire,
Soun aureflor jogo dins l'aire,
Pourtant l'escussoun rouge e lou leioun d'argènt.

Eila, dins uno claretiero,
Soun campa li segnour e comte de Nevers,
D'Ausserro e de Poitié. Toucant, lou penoun verd,
Pourtant sus l'escudet la cigogno e la serp,
Dis Alemand marco la tiero.
Peiret tenènt soun iro encambo li guerrié
Que dormon sus la terro duro.
La giganto cabeladuro
De fiò que se tors sus l'auturo
L'ajudo camina dins lou camp-bataié.

Plus loin, dix mille hommes dorment.
Ils ont suivi le baron Bertrand de Cardalhac,
Homme méchant et féroce et prêt à occire,
L'hérétique et le croyant. Il sait s'agenouiller,
Et ses mains prient, tuent et pillent !
Devant son pavillon voilà trois de ses gens
Qu'il a fait pendre pour se distraire.
Insouciante de telle chose,
Son oriflamme ondoye dans l'aïr,
Portant l'écusson rouge et le lïon d'argent.

Là, dans une vigne *claretière*,
Sont campés les seigneurs et comtes de Nevers,
D'Auxerre et de Poïtiers. Tout près, le pennon vert,
Portant sur l'écusson la cïgogne et la couleuvre,
Des Allemands marque la rangée.
Pierret retenant son ire, enjambe les guerriers
Qui dorment sur la terre dure.
La gigantesque chevelure
De feu qui se tord sur la hauteur,
L'aide à cheminer dans le champ de bataille.

'Mé soun esquino de camello
Vaqui lou pont que duerb lou camin Narbounés.
Es clafi de cadabre e de mouloun d'arnés.
N'en raio un biòu de sang ! Di gargau tout lou rest
Lou raco à pleno gargamello.
En tèsto d'aquest pont l'evesque de Cahour
A pivela sa tendo. E causo
Que tèn Peiret la bouco clauso,
Es que ié viho un lum. Mai auso
S'avança, cren pas mai grand jour que grando er-
[rour !

La tendo s'atrovo duberto.
I'a de mounde, se parlo, es bessai un counsèu.
Acò vesènt, Peiret, plega dins soun mantèu,
Fai quatre bound dins l'oumbro, e fin coume un ancèu
S'aglato dins un clot de nerto.
N'es pas plus lèu pousta que parèis, l'armo au poung,
Un crousaire d'auto estaturo :
Subran Peiret l'ajoun, l'aturo,
L'esquicho sus sa brogno duro,
Pièi i'arrapant lou cap, fai coume d'un biroun,

Avec son échine de chamelle
Voici le pont qui ouvre le chemin Narbonnais.
Il est couvert de cadavres et de monceaux d'armures.
Il en coule un torrent de sang! Toute la rangée des gar-
Le vomit à pleine gorge. [gouilles
En tête de ce pont, l'évêque de Cahors
A planté sa tente. Et ce
Qui tient Pierret la bouche close,
C'est qu'il y veille une lumière. Mais il ose
S'avancer, il ne craint pas plus grand jour que grande nuit!

La tente se trouve ouverte.
Il y a du monde, on parle, peut-être est-ce un conseil!
Cela voyant, Pierret, ployé dans son manteau,
Fait quatre bonds dans l'ombre, et leste comme un oiseau,
Se blottit dans une touffe de myrte.
Il n'est pas plutôt posté qu'apparaît, l'arme au poing,
Un Croisé de haute stature;
Soudain Pierret le saisit, le renverse,
Le presse sur sa dure cuirasse,
Puis lui prenant la tête, il en fait comme d'une vrille,

Ié viro e ié desviro! E cracon
Si nèr emai sis os. Dins soun éume embaria
Lou crousaire autant-lèu raco de sang caia
Qu'espiro de l'uiau. La mort l'a gansaia,
Si car s'enredisson, s'eidracon...
Peiret s'acouido alor subre soun naut blouquié.
Gueito e vèi un bisbe en cagoulo
Pregant davans la santo-ampoulo.
Vèi, bloundo coume uno mespoulo,
Uno enfant, uno chato en vièsti de guerrié.

Es grando e linjo, e se devino
Rèn qu'au biais de sa taio, à soun còu mistoulin,
Que flouris si quinge an, e que i'a'n cors divin
Que genço amourousi souto l'auberc aurin
Qu'oundro la crous de Palestino.
Que vai faire? Ves-la! sa man ausso l'uiau
De soun éume d'argènt. O gràci!
Digas, bèus astre de l'espàci,
S'avès jamai vist talo fàci
Sus terro, e dins lou cèu, empèri de l'uiau!

Il la lui tourne et la lui retourne! Et craquent
Les tendons et les os. Dans son heaume fermé
Le Croisé aussitôt vomit un sang noir
Qui suinte de la visière. La mort l'a saisi,
Ses chairs se roidissent et se dessèchent...
Pierret s'accoude alors sur son haut bouclier.
Il guette et voit un évêque en cagoule
Priant devant la Sainte-Ampoule,
Il voit, blonde comme une nèfle,
Une enfant, une fille en costume de guerrier,

Elle est grande et svelte, et l'on devine
Seulement à la grâce de sa taille, à son cou délicat,
Qu'elle fleurit ses quinze ans, et qu'il y a un corps divin
Qui amoureusement respire sous le haubert doré,
Orné de la croix de Palestine.
Que va-t-elle faire? La voilà. Sa main relève la visière
De son heaume d'argent! O grâces!
Dites, belles étoiles du firmament,
Si jamais vous avez vu telle face
Sur terre et dans le ciel empire de l'éclair!

E sa voues claro dis : « Mounsigne,
Assauprés que grand' peno estrementis moun cor.
A la voues dóu Sant-Paire e di presicador,
Contro l'eiretge aviéu aussa ma lanço d'or.
E di cresènt prenènt lou signe,
Pèr apara lou noum de la Maire dóu Crist,
Aviéu segui de la crousado
La noblo e bello cavaucado.
Mai, segnour, me creiriéu danado,
Se 'n autre cop prestave e lou tai e lou rips

De moun apieto e de ma lanço
Pèr mai recoumença lou sagatage afrous
Qu'avèn vist s'aclapa sur Besiés malurous
En aquest jour, au noum de nosto Santo Crous !
Nautre, aman Diéu ; mai l'ahiranço
Jamai di Simiano a sali lou penoun
Ni si lys d'or. Raço abelano,
Demourara glouriouso e sano.
Angelico de Simiano
Embastardira pas si tres flour ni soun noum !

Et sa voix claire dit : « Monseigneur,
Sachez que grande peine me tourmente le cœur.
A la voix du Saint-Père et des prédicateurs,
Contre l'hérétique j'avais levé ma lance d'or.
Et des croyants prenant le signe,
Pour défendre le nom de la Mère du Christ,
J'avais suivi de la Croisade
La noble et belle chevauchée.
Mais, seigneur, je me croirais damnée
Si une autrefois je prêtais et le tranchant et la pointe

De ma hache et de ma lance
Pour recommencer l'affreux massacre
Que nous avons vu s'abattre sur Béziers malheureux
En ce jour, au nom de notre sainte Croix!
Nous autres, nous aimons Dieu; mais la haine
Jamais des Simiane n'a sali le pennon
Ni les lys d'or. Race généreuse,
Elle demeurera glorieuse et saine.
Angélique de Simiane
N'abâtardira pas ses trois fleurs et son nom !

Leissas-me faire lou raconte
De ço que s'es passa dins aquest marrit jour :
La niue s'esvalissié quand lou biéu sus l'autour
A restounti. Subran, à chivau, sèns tremour,
Se sian trouva vint duc o comte,
Peno au vènt, lanço au poung ; emé cènt milo arquin
Arma de biro, arma d'esparro
E de pougnau e de jinjarro.
L'auferan fai peta sa narro,
Li casco e lis auberc luson au grand matin !

Tout-à-n-un-cop, de Sant-Nazàri
Clantisson li campano. Alor s'aubouro un bram
A faire ferni Diéu emé tóuti si sant,
Es l'eiretge enrabia, sarra coume un eissam,
Que cuerb de bout-en-bout li bàrri.
Li crousaire entounant lou Veni Creator,
E s'acatant sout li roundello,
Boundon sus lou pont que trampello !
De la carriero Cantarello
Un negre fourniguié d'eiretge tant-lèu sort.

Laissez-moi vous conter
Ce qui s'est passé dans ce mauvais jour :
La nuit se dissipait quand le buccin sur la hauteur
A retenti. Soudain, à cheval, sans peur,
Nous nous sommes trouvés vingt ducs ou comtes,
Pennons au vent, lance au poing ; avec cent mille archers
Armés de flèches, armés de piques,
Et de brettes, et de dagues.
Le coursier fait ronfler sa narine,
Les casques et les hauberts brillent au grand matin !

Tout à coup, de Saint-Nazaire
Retentissent les cloches. Alors une clameur s'élève
A faire frémir Dieu et tous ses saints.
C'est l'hérétique enragé, serré comme un essaim,
Qui couvre d'un bout à l'autre les murailles.
Les Croisés, entonnant le *Veni Creator*,
Et s'abritant sous leurs rondaches,
Bondissent sur le pont qui tremble !
Par la rue Canterelle
Une noire fourmilière d'hérétiques sort aussitôt.

En plen dóu pont i'a 'n tuert ourrible.
Li lanço entrecrousado esquifon sus l'acié.
Mai i'a l'apioun mourdènt qu'es d'un mourtau proufié,
Chaplo e largo dóu sang lou menèbre esparsié.
Ai ! lou coumbat devèn terrible !
Tèsto e membre coupa barrulon dedins l'Orb :
Ansin toumbon de la ramuro
Li pero verdo e li maduro
Quand bramo lou vènt que móuturo.
Aquest bram es l'esclat dóu rire de la mort !

Vesènt flachi nòsti crousaire,
D'Aubigny de Bourgougno, un servitour de Diéu,
Arma tout bellamen, sono tres cop dóu biéu
E se trais sus lou pont ounte es lou mai catiéu.
E soun maillet saup tant bèn faire,
Tant mando de carpans 'mé soun terrible flèu,
Que l'eiretge à soun tour s'aquialo.
Sus l'eiròu d'ensuca que quialo,
Sa peno, coume s'avié d'alo,
Floto moustrant l'escut 'mé si tres leiounèu.

En plein pont il y a un heurt horrible.
Les lances entrecroisées glissent sur l'acier.
Mais il reste la hache mordante qui est d'un mortel usage;
Elle tranche et ouvre du sang la sombre écluse.
Aïe ! le combat devient terrible !
Têtes et membres coupés roulent dans la rivière :
Ainsi tombent des branches feuillées
Les poires vertes et les mûres,
Quand hurle le vent qui broie tout.
Ce bram c'est l'éclat de rire de la mort !

Voyant fléchir nos Croisés,
D'Aubigny de Bourgogne, un serviteur de Dieu,
Armé tout bellement, sonne trois fois du cor
Et se jette sur le pont à l'endroit le plus périlleux.
Et son maillet sait si bien faire,
Tant il frappe de coups avec son terrible fléau,
Que l'hérétique à son tour est acculé.
Sur le monceau d'assommés qui crient,
Son pennon, comme s'il avait des ailes,
Flotte montrant le blason avec ses trois lionceaux.

D'enterin nautre à l'improuvisto,
Avèn passa lou flume à-n-un rode marca
Antan pèr li Rouman, e s'en anan pica
Contro lou bàrri dur. De la porto dóu Gat,
Pas plus lèu nous trouvan en visto,
Uno plueio de biro, uno grelo de ro
Nous aclapouiro, nous arrèsto !
Mai, lou blouquié subre la tèsto,
Alor demandan noste rèsto,
E nòsti biro en l'èr se croson sus lou cop.

E i'aubouran davans la porto,
Maugrat li rùdi cop, un naut escadafau.
Mais, coume anan douna noste suprème assaut,
De-vers lou pont arribo un crousaire à chivau.
Uno orro nouvello nous porto :
« Bernat de Rabastens, nous fai lou messagié,
Estènt sali de la muraio,
Aro à plen valat lou sang raio.
Sa lanço a trauca la fruchaio
Dóu baroun d'Aubigny, noste valènt guerrié.

Cependant, nous autres à l'improviste,
Avons passé le fleuve à un endroit marqué
Autrefois par les Romains, et nous allons frapper
Contre le rempart dur. De la porte du Gat,
Aussitôt que nous sommes en vue,
Une pluie de flèches, une grêle de pierres
Nous lapide, nous arrête.
Mais le bouclier sur la tête,
Alors nous demandons notre reste,
Et nos traits dans les airs s'entrecroisent à l'instant.

Et nous élevons devant la porte,
Malgré les rudes coups, un haut échafaudage.
Mais comme nous allons donner le suprême assaut,
De vers le pont arrive un Croisé à cheval.
Une horrible nouvelle il porte :
« Bernard de Rabastens, nous dit le messager,
« Etant sailli des murailles,
« Maintenant à pleins fossés le sang coule.
« Sa lance a transpercé les entrailles
« Du baron d'Albigny notre vaillant guerrier.

« Venès, o noblo segnouresso,
Venès nous apara ! Sant-Pol emé Mountfort
Gansaion lou pourtau di grand Presicador,
Sian soulet !... » Parte... arribe, e de que vese alor?
Iéu vese emé founso amaresso
Bernat de Rabastens dre subre sis estriéu.
Un tau guerrié gounfle de ràbi,
De soun chivau plego lou ràbi.
Tau qu'uno bèsti fèro en gàbi,
Vai e vèn sus lou pont que sa lanço a fa siéu.

Tre que me vèi, d'amount me crido :
« Ounte courres ansin ? cerques ta maire, enfant ?
Bessai faudrié de la pèr abari ta fam.
Alor tiro-te liuen, eici se béu de sang! »
Aquéli paraulo marrido
Emplanton dins moun cor un glàvi de doulour.
Or, ié responde ansin : « Negre eiretge,
Toutaro s'un cop iéu eigrege
Un tros de ferre dins toun fege,
Me diras s'ai teta lou la de la tremour ! »

« Venez, ô noble seigneuresse !
« Venez nous secourir ! Saint-Pol et Montfort
« Assiègent le portail des grands *Présicador*,
« Nous sommes restés seuls ! » Je pars... j'arrive, et que [vois-je ?
Je vois avec profonde amertume
Bernard de Rabastens debout sur ses étriers.
Un tel guerrier gonflé de rage,
De son cheval ploye l'échine.
Tel qu'une bête fauve en cage,
Il va et vient sur le pont que sa lance a fait sien.

Aussitôt qu'il me voit, de là-haut il me crie :
« Où vas-tu courir ainsi, tu cherches ta mère, enfant ?
Peut-être te faudrait-il du lait pour apaiser ta faim.
Alors éloigne-toi, ici on boit du sang ! »
Ces paroles mauvaises
Dans mon cœur ont planté un glaive de douleur.
Or, je lui réponds ainsi : « Noir hérétique,
Tout à l'heure, lorsque je retournerai
Un tronçon de fer dans ton foie,
Tu me diras si j'ai têté le lait de la peur ! »

Acò disènt, prene uno esparro
Qu'es penjado à l'arnesc de moun blanc cavalin.
En invoucant lis ange, arcange e sarafin,
Mi sant patroun, ié mande ! Ailas ! l'Esprit malin
Que lou restren tant-lèu l'aparo.
Lou dard esquifo sus l'aran de soun blouquié,
E se recoupant dedins l'aire,
Mai sènso forço e trantraiaire,
S'envai coume un quinsoun siblaire
Se perdre dins li brout d'un naut falabreguié !

Agante alor ma longo lanço,
N'en sarre l'arestòu, e vau pèr lou tusta,
En cridant : « Vivo Diéu e sa felicita ! »
« Vivo, vivo Toulouso e nosto liberta ! »
Éu me respond em' arrouganço.
Alor, s'un pont, davans dous cènt milo blouquié
Que luson coume de chimbalo
Au soulèu, au brut di cigalo,
Di guerrié toumbant dis escalo,
Lis éume bèn barra, l'arestòu au pougnié,

Cela disant, je prends ma javeline
Qui est suspendue au harnais de mon blanc coursier.
En invoquant les anges, archanges et séraphins,
Mes saints patrons, je la lance ! Hélas ! l'Esprit malin
Qui l'étreint, le préserve aussitôt.
Le dard glisse sur l'airain de son bouclier,
Et obliquant dans les airs,
Mais sans force et vacillant,
S'en va, comme un pinson siffleur,
Se perdre dans les branches d'un grand micocoulier !

Je saisis alors ma longue lance,
J'en serre la hampe, et je vais pour le heurter
En criant : « Vive Dieu et sa félicité ! »
— « Vive, vive Toulouse et notre liberté ! »
Me répond-il avec arrogance.
Alors, sur un pont, devant deux cent mille boucliers
Qui brillent comme des cymbales
Au soleil, au bruit des cigales,
Des guerriers tombant des échelles,
Les heaumes bien fermés, la hampe au poing,

Nous boundènt sus! O lou tuert sourne!
Soun long ferre en quilant estrasso moun cueissau,
Iéu ié duerbe sa coto. Es rèn. A l'autre assaut,
Lou tuert es tant vióulènt qu'aquialo li chivau.
Sian costo-à-costo, me retourne,
Sorte moun espadran de sa fuvello d'or
E passant souto sa roundello,
Lou trauque au rode de l'eissello.
Lou tai sort de sa gargamello!
Racant dous pan de ferre, es toumba rede-mort!

E fai un tau-brut soun armuro
En barrulant au sòu, que l'aire restountis.
L'armado besierenco espóutado fugis.
Alor 'mé li dos man derrabe moun óutis
Engaja dins la blessaduro.
Moun courrèire s'aubouro e partèn mai subran.
I'a lèu plus res dessus li bàrri.
Coume un escabot de bestiàri
Se sauvo l'ost dins Sant Nazàri.
Lou couchan dins la vilo à grand cop d'espadran.

Nous bondissons ! Oh ! le heurt sombre !
Son long fer en criant déchire mon cuissard,
Moi je lui ouvre sa cotte de maille. Ce n'est rien. A l'autre
[assaut,
Le choc est si violent que les chevaux sont acculés.
Nous nous trouvons côte à côte. Je me retourne,
Je tire ma dague de son agrafe d'or,
Et passant sous sa rondache,
Je le transperce à l'endroit de l'aisselle.
Le tranchant sort de sa gorge !
Vomissant deux pans de fer il est tombé roide mort !

Et fait un tel bruit son armure
En roulant à terre, que l'air en retentit.
L'armée bitteroise épouvantée s'enfuit.
Alors avec les deux mains j'arrache ma dague
Engagée dans la blessure.
Mon coursier se relève et nous partons soudain.
Il n'y a bientôt plus personne sur les murailles.
Comme un troupeau de bétail
L'ost se sauve dans Saint-Nazaire.
Nous le chassons dans la ville à grands coups d'épée.

I'a lèu de mort un apaiage.
De sang i poung, à l'éume arriban acoussa
Davans la catedralo ounte s'es amassa
Tout lou pople vincu. Tant-lèu li bras aussa,
Sout lou porge, un prèire, ome d'iage,
Tout recubert de soun vièsti pountificau
Nous parlo ansin : « Valènt crousaire,
Au noum dóu Crist e de sa Maire,
Encaro au noum de Diéu lou Paire,
Que vosto iro s'amosse en ausènt moun prepau.

« Aqueste pople es pas fautible.
Davans l'ireligioun di prèire counsacra
E si marrits eisèmple, a cessa d'adoura.
Alor sènso pastour, lou troupèu esmarra
Dins lis ourtigo e li marrible
Pasturgavo lou mau. Mai voste bras catiéu
I 'a douna sa duro estiblado,
E lou vesès, la troupelado,
Au marrit jour s'es rapelado
Dóu camin que la meno à la jasso de Diéu. »

Bientôt il y a de morts une litière.
Du sang aux poings, au casque, nous arrivons en hâte
Devant la cathédrale où s'est amassé
Tout le peuple vaincu. Aussitôt, les bras levés,
Sous le porche, un prêtre, homme avancé en âge,
Couvert de ses vêtements pontificaux,
Nous parle ainsi : « Vaillants croisés,
Au nom du Christ et de sa Mère,
Encore au nom de Dieu le Père,
Que votre ire s'éteigne en entendant mes propos :

« Ce peuple n'est pas fautif.
Devant l'irréligion des prêtres consacrés,
Et leurs mauvais exemples, il a cessé d'adorer.
Alors, sans pasteur, le troupeau égaré
Dans les orties et les marrubes
Paissait le mal; mais votre bras terrible
Lui a donné son dur châtiment;
Et vous le voyez, le troupeau,
Au mauvais jour, s'est rappelé
Le chemin qui mène à la bergerie de Dieu. »

E d'enterin que me suplico
Lou pople tremoulant s'aglato vers l'autar,
O bèn me crido gràci, à geinoun sus li bard.
Alor ié fau : « Emai te repentigues tard,
Entouno li vers dóu cantico!
O pople, te perdoune au noum de Jèsus-Crist. »
Mai un crid sourd clantis dins l'aire,
Es Arnaud, legat dóu Sant Paire :
« *Nàni ! fai, tuias paire e maire,*
Diéu, eilamount, di siéu fara lou triadis! »

Acò disènt, douno l'eisèmple.
D'un revès de sa crous amassolo un enfant
I bras de sa meirino. Autant-lèu en ourlant,
Lou crousaire se trais, tuio, ensuco, e lou sang
Gisclo enjusqu 'i vitro dóu tèmple.
Se vèi d'ome à chivau chaupina lou mouloun !
La glèiso es uno caucadouiro.
La foulo se tord, se doulouiro.
Li car chaplado, orro moustouiro,
Dis ange de l'autar envispon li péu blound !

Et pendant qu'il me supplie,
Le peuple tremblant se blottit près de l'autel,
Ou me crie grâces, à genoux sur les dalles.
Alors je lui dis : « Quoique ton repentir soit tardif,
Entonne les vers du cantique !
« O peuple, je te pardonne au nom de Jésus-Christ. »
Mais un cri sourd retentit dans les airs.
C'est Arnaud, le légat du Saint-Père :
« Non ! dit-il, tuez pères et mères,
« Dieu, là-haut, des siens fera le triage ! »

Cela disant, il donne l'exemple.
D'un revers de sa croix il assomme un enfant
Dans les bras de sa marraine. Aussitôt en hurlant,
Le Croisé se précipite, frappe, tue, et le sang
Jaillit jusqu'aux vitraux du temple.
On voit des hommes à cheval piétinant le monceau !
L'église est semblable à un pressoir.
La foule se tord dolente.
Les chairs broyées, comme une vendange horrible,
Des anges de l'autel engluent les chevelures blondes !

Alor me fau vira la tèsto.
Vite tire lou madre à moun blanc cavalin :
« Aliuenchen-nous, blanquet, d'aquéli gènt malin. »
E moun bel auferan, quand me vèi lou front clin,
Li niflo coume un vènt de pèsto;
E se virant bravas, emé soun amble dous,
Pren la carriero Cantarello.
Au clar tran-tran de ma roundello,
Sian arriba dins la pradello
Touto en flour, liuen dóu brut, bèn triste tóuti dous

E vaqui tout. Moun Diéu, perdouno,
S'ai mau parla !.. » Sèns desjougne li man,
Sènso leva lis iue de soun missau rouman,
Lou bisbe fai : « Madono, assauprés que deman
Camparés davans Carcassouno.
S'un autre gènt que vous, un segnour malaria,
M'avié parla de talo sorto,
N'aurié plus repassa ma porto :
L'auriéu fa roumpre à cop de torto,
Pièi à dès pan de founs l'auriéu fa 'nmuraia! »

Alors il me faut tourner la tête.
Vite je tire le mors de mon blanc destrier.
« Eloignons-nous, blanquet, de ces mauvaises gens ! »
Et mon beau coursier, quand il me voit le front triste,
Les renifle comme un vent empesté ;
Et se retournant soumis, avec son amble doux,
Prend la rue Canterelle.
Au clair tintement de ma rondache
Nous sommes arrivés dans la prairie
Toute en fleurs, loin du bruit, bien tristes tous les deux !

Et voilà tout. Mon Dieu, pardonne,
Si j'ai mal parlé !.. » Sans disjoindre les mains,
Sans lever les yeux de son missel romain,
L'évêque dit : « Madone, sachez que demain
Vous camperez devant Carcassonne.
Si quelqu'un autre que vous, un seigneur mal avisé
M'avait parlé de telle sorte,
Il n'aurait plus repassé le seuil :
Je l'aurais fait rompre à coups de bâton noueux,
Puis à dix pans de profondeur je l'aurais fait enmurer ! »

Alor la bello Simiano,
Lis iue trempe de plour, sèns dire uno resoun,
S'aliuencho, s'esvalis souto lou pavaioun...
Peiret esbalauvi, pres d'uno fernisoun,
Emé l'amour que lou trepano,
S'entorno à grand' cambado eilalin dedins l'ort
Ounte a laissa soun fièr courrèire.
Mai n'es pas sèns regarda 'rèire ;
Déja languis de la revèire !
« Moun Diéu ! crido, moun Diéu, fasès mouri moun cor !

Alors la belle Simiane,
Les yeux trempés de pleurs, sans dire une parole,
S'éloigne, disparaît sous le pavillon...
Pierret ébloui, pris d'un frémissement,
Avec l'amour qui le pénètre,
S'en retourne à grandes enjambées là-bas dans le jardin!
Où il a laissé son fier coursier.
Mais ce n'est pas sans regarder en arrière.
Il languit déjà de la revoir !
« Mon Dieu, s'écrie-t-il, faites mourir mon cœur ! »

CANT TRESEN

Eici seguis de quento façoun Jan-Peiret emé si coumpagnoun intron dins Carcassouno, e coume l'armado di crousaire s'envèn campa souto li bàrri d'aquelo ciénutat. E coume lou viscomte prouvoco lou comte de Toulouso, soun ouncle, aliga di crousaire. E coume Jan-Peiret se tiro d'un guet-apens que i'a dreissa soun rivau Amaury de Mountfort, fiéu dóu comte Simoun, amaire d'Angelico.

S'es embarra dins Carcassouno
Lou viscomte Rouger. Dous bàrri fan lou tour
De la noblo ciéutat. Un large courredour
Joung cinq tourre carrado aguènt moulin e four,
E trento-nòu tourre redouno.
I 'a pièi dos miejo-luno e de prefouns valat,
Em' uno forto barbacano
Gardant la porto soubeirano.
I 'a 'ncaro aqui, 'mé sis engano,
Un castèu-fòrt enclaus.. Lou Nord pòu davala !

CHANT TROISIÈME

Ici s'ensuit de quelle façon Jan-Pierre et ses compagnons entrent dans Carcassonne, et comment l'armée des croisés est venue camper sous les remparts de cette cité. Et comment le vicomte provoque le comte de Toulouse, son oncle, allié des croisés.. Et comment Jan-Pierret se tire d'un guet-apens que lui a dressé son rival Amairic de Montfort, fils du comte Simon, amant d'Angélique.

Il s'est enfermé dans Carcassonne
Le vicomte Roger. Deux murailles font le tour
De la noble cité. Une large courtine
Joint cinq tours carrées ayant moulins et fours,
Et trente-neuf tours rondes,
Il y a encore deux demi-lunes, et des fossés profonds,
Et une forte barbacane
Gardant la porte principale.
Il y a, avec toutes ses défenses,
Un château-fort enclos. Le Nord peut descendre !

Pòu davala tout l'atalage
Di crousaire maudi. Lou móutoun se roumpra
Contro lou bàrri dur. La gato noun poudra
Ajougne l'auto tourre, e l'ome atrouvara
Porto de bos e mourtalage !
Ié vèngue l'ost marrit ! Lis enfant, lis aujòu
Gardon li machicouladuro ;
Lis ome aparon lis auturo,
Li femo, au fiò que l'iro empuro,
Tènon d'òli bouiènt amount à plen peiròu.

Venès tusta la raço bruno,
Ome rous, alemand, ribaud e papalin.
Sias gounfle de messorgo autant que de verin,
Mai troumparès pas Diéu que dins lou remoulin
De sa grando iro tout engruno !
Venès creba de fam davans li ièuri plen :
I 'a milo cargo de farino,
De gran se saup pas quand d'eimino.
I 'a pièi de car dins la salino.
I 'a de tout pèr nòu an! Avès besoun d'alen

Peut descendre tout l'attelage
Des croisés maudits. Le bêlier se rompra
Contre le rempart dur. La chatte ne pourra
Atteindre la haute tour, et l'homme y trouvera
Porte de bois et mortalité!
Y vienne l'ost méchant. Les enfants, les vieillards
Gardent les machicoulis;
Les hommes défendent les hauteurs,
Les femmes, au feu que la colère attise,
Leur tiennent de l'huile bouillante là-haut à pleins chaudrons.

Venez heurter la Race brune,
Hommes roux, allemands, ribauds et papalins.
Vous êtes gonflés de mensonge autant que de venin,
Mais vous ne tromperez pas Dieu qui dans le tourbillon
De sa grande colère broie tout!
Venez crever de faim devant nos greniers pleins:
Il y a mille charges de farine!
De grains, on ne sait pas combien de boisseaux.
Il y a encore de la chair dans le saloir.
Il y a de tout pour neuf ans! Vous avez besoin d'haleine

Bèn mai que lou rèi Carle-Magne.
Quand venguè pèr doumta li négri sarrasin,
Éu veguè bèn sèt cop madura li rasin,
Sènso pousqué bechi 'mé soun fort picoussin
Ni pousterlo ni pourtau-magne.
Pamens, tant fuguè pros, l'on veguè se clina
Davans éu la tourre carrado...
Mai au brut de l'orro crousado
La tourre vuèi s'es redreissado,
Dins l'Aude miraiant soun bèu front festouna...

Aquest matin dins Carcassouno
An rintra Jan-Peiret emé si coumpagnoun.
Lou viscomte es vengu li reçaupre au pountoun,
D'aqui dré lis adus i dono di baroun
Tenènt sa court souto la touno.
Li guerrié de sis èume an auboura l'uiau.
Entre li vèire, li poulido
N'en soun, pensas, esbalauvido
Coume lou vòu de bedouvido
Que vèi dóu pepeiaire uiaussa lou mirau.

Bien plus que le roi Charlemagne.
Quand il vint pour dompter le noir Sarrasin,
Il vit bien sept fois mûrir les raisins,
Sans avoir pu avec sa forte hache toucher
Ni posterle ni grand portail.
Cependant, tant il fut preux, on vit s'incliner
Devant lui la tour carrée...
Mais au bruit de l'horrible croisade,
La tour aujourd'hui s'est redressée,
Dans l'Aude mirant son front festonné....,

Ce matin, dans Carcassonne
Sont rentrés Jean-Pierret et ses compagnons.
Le vicomte est venu les recevoir sur le pont.
De là il les amène aux dames des barons
Qui tiennent leur cour sous la tonnelle.
Les guerriers, de leurs heaumes, ont relevé la visière.
Aussitôt qu'elles les voient, les belles
En sont, pensez donc, éblouies
Comme le vol de coquillades
Qui voit du chasseur briller le miroir.

E Ventadour, noble troubaire,
Au noum dis arribant coumplimento la court.
Pièi lou valènt Rouger, countuniant lis ounour,
I 'anouncio que ié vai presenta li segnour
En trin de trata lis afaire.
Alor emé respèt se clinon tóuti cinq;
Li dono cèsson la charrado,
E li vaqui tóuti virado,
Dis iue fasènt l'acoumpagnado
Is ome pourtant lanço e bèus arnesc aurin.

Lors lou viscomte, i porto clauso
Di salo dóu counsèu, pico dóu gantelet;
L'arquin viro la clau, li baroun s'ausson dré.
Tant-lèu lou cabiscòu Rouger de Cabaret,
Sus lou tapis que cuerb li lauso,
Semound li plus naut sèti i nouvèu chivalié.
E quand, segound lou noble usage,
Se soun presenta sis óumage,
An di que dins tout counsèu sage,
Lou plus jouine devié parla lou bèu proumié.

Et Ventadour, noble trouvère,
Au nom des arrivants complimente la cour.
Puis le vaillant Roger, leur continuant les honneurs,
Leur annonce qu'il va leur présenter les seigneurs
En train de traiter les affaires.
Alors avec respect ils s'inclinent tous les cinq,
Les dames cessent leur babil,
Et les voilà toutes attentives,
Accompagnant des yeux
Les hommes portant lance et belles armures d'or.

Lors, le vicomte, aux portes closes
Des salles du conseil, frappe du gantelet ;
L'archer tourne la clef, les barons se dressent.
Aussitôt le *cabiscol* Roger de Cabaret,
Sur le tapis qui couvre les dalles,
Offre les plus hauts sièges aux nouveaux chevaliers.
Et quand, selon le noble usage,
Ils se sont présentés leurs hommages,
Ils ont dit que dans tout conseil sage,
Le plus jeune devait parler le beau premier.

Subran Peiret, bèu cavaucaire,
Se tenènt acouida subre soun naut blouquié,
Reconto pan pèr pan i nòbli chivalié
La rouino de Besiés. Ié dis fin qu'au darrié
Li comte e li baroun crousaire.
Quant soun d'ome de pèd, quant soun d'ome à
[chivau,
Quant i 'a de lanço e quant d'esparro,
E fin qu'à la darriero barro
Si dono e sis arrèi. Encaro
Si gato, trabuquet, calabre, escadafau....

Mai coume anóuncio que l'armado
Dèu encaro au-jour-d'uei veni li gansaia,
Li biéu sus li pourtau clantisson desvaria,
La campano d'argènt se bouto à sounaia
Subre la glèiso merletado.
Lou viscomte Rouger s'aubouro alor e dis :
« Baroun, ausès, la raido sono !
Dins la liuenchour sèmblo que trono :
Es l'ost qu'arribo ! A nòsti dono
Diguen bon-jour, passan pièi li pont-levadis. »

Aussitôt Pierret, le beau chevaucheur,
Se tenant accoudé sur son haut bouclier,
Raconte de point en point aux nobles chevaliers
La ruine de Béziers. Il leur dit, jusqu'au dernier,
Les comtes et les barons croisés :
Combien ils sont d'hommes de pied, combien ils sont
[d'hommes à cheval,
Combien il y a de lances et de javelines,
Et jusqu'à la dernière clavette
Leurs machines de guerre et leurs attelages. Encore
Leurs chattes, trabucqs, catapultes, échafaudages....

Mais, comme il leur annonce que l'armée
Doit aujourd'hui même venir les assiéger,
Les buccins sur les portails retentissent affolés,
La cloche d'argent se met à sonnailler
Sur l'église crénelée.
Le vicomte Roger se dresse alors et dit :
« Barons, entendez, le tocsin retentit !
Dans le lointain il semble qu'il tonne :
C'est l'ost qui arrive ! à nos dames
Donnons un salut, puis passons le pont-levis. »

'Questo resoun es aprouvado
Pèr li jóuini baroun, mai noun pèr lis encian.
Cabaret, Ventadour, tóuti dous bèu parlant,
Fan entèndre à Rouger que quau vai plan vai san;
Quand sias en vilo pestelado,
S'à tout prepaus sourtès, riscas de plus intra.
Rouger coumpren tout ço que peso
Aquéu counsèu. Cargant si bleso,
Subre la Porto-Narbouneso,
Alor li guerrié van bellamen acoutra.

Entre que soun en aut di tourre
De-que pico sis iue? Es l'armado dóu Nord
Que vèn aperalin subre un camin bistor,
Proucessioun sènso fin de lanço e d'aureflor,
Tantost escarlimpant li mourre,
Tantost s'esvalissènt dintre l'oumbro di vau.
E lou soulèu qu'alin trecolo
Fai lusi la mitro e l'estolo,
L'éume d'or et l'arnesc de tolo
D'aquéu flot de baroun e d'evesque à chivau.

Cette raison est approuvée
Par les jeunes barons, mais non par les anciens.
Cabaret et Ventadour, tous les deux beaux diseurs,
Font entendre à Roger que tel qui va lentement va saine-
Quand vous êtes en ville fermée [ment.
Si vous sortez à tout propos, vous risquez de ne plus entrer.
Roger comprend tout le poids
De ce conseil. Se couvrant de leurs hauberts,
Sur la porte Narbonnaise
Alors les guerriers s'en vont bellement accoutrés.

Aussitôt qu'ils sont en haut des tours,
Qu'est-ce qui frappe leurs yeux ? c'est l'armée du Nord,
Qui vient là-bas sur un chemin tortueux,
Procession sans fin de lances et d'oriflammes ;
Tantôt gravissant les collines,
Tantôt disparaissant dans l'ombre des vals.
Et le soleil qui là-bas décline,
Fait briller la mitre et l'étole,
Le heaume d'or et l'armure de fer
De ce flot de barons et d'évêques à cheval.

Soun esbahi, pensas, de vèire
Tant noumbrous chivalié 'mé tant noumbrous arqui
Tóuti bèn acoutra, bèn arma de tout gin,
Passant à-ras di bàrri e gagnant li sausin
Di bord de l'Audo i flot risèire.
Deja li pavaioun cuerbon tóuti li prat.
E sèmpre vèn mai d'atalage :
D'evesque emé sis aquipage,
Baroun e dono emé si page.
E n'en passo, e n'en passo ! E sèmpre à reng sarra!

E passo Arnaud, legat dóu Papo,
Nas e mentoun croucu, pale coume un gipas.
Menado pèr dous clerc, sa miolo vai au pas.
L'apieto es au banchoun d'aquel ome de pas,
E l'espadran i 'ausso sa capo.
Es segui de Foulquet, lou traite toulousen,
E de mouine de touto sorto.
Pièi à la co d'aquelo escorto,
Mai sènso regarda la porto,
Vèn lou comte Ramoun, seguissènt umblamen.

Ils sont ébahis, pensez donc, de voir
Si nombreux chevaliers et si nombreux archers,
Tous bien accoutrés, bien armés de tous engins ;
Passant ras des murailles et gagnant les saussaies
Des bords de l'Aude aux flots riants.
Déjà les pavillons couvrent toutes les prairies.
Et toujours il arrive de nouveaux attelages :
Evêques avec leurs équipages,
Barons et dames avec leurs pages.
Et il en passe ! et il en passe ! et toujours à rangs serrés !

Et passe Arnaud le Légat du Pape,
Nez et menton crochus, pâle comme un plâtras.
Conduite par deux clercs, sa mule va au pas.
La hache est au banc (de la selle) de cet homme de paix,
Et l'épée lui relève sa chape.
Il est suivi de Foulquet, le traître toulousain,
Et de moines de toute espèce.
Puis, à la queue de cette escorte,
Mais sans regarder la porte Narbonnaise,
Vient le comte Raymond, suivant humblement.

Entre lou véire, s'enfenèstro
Lou viscomte Rouger, e ié crido d'amount :
« De-que veson mis iue? Sarié-ti vous Ramoun?
Nàni! Ramoun es mort, o sarro soun penoun
Dintre sa valènto man dèstro;
Ramoun es à Toulouso e gardo si pourtau.
Nàni! Ramoun noun es crousaire!
Ounte as rauba 'quel escud, laire?
T'alasso de faire vijaire,
Te dèu pesa l'arnersc, car sies un Ramoun faus!

Fau que me pagues l'impousturo.
Tè, paro-te d'aquest ferre! » E ié tiro un biroun;
L'engin, coume uno guèspo, en vounvounant vai prou
Pica lou gantelet dòu vièi comte Ramoun;
Noun entameno l'armaduro,
Esquifo, e vai rintra dins lou gouitre d'un clerc.
E coume Ramoun se reviro
Pèr vèire d'ount venié la biro,
A vist lou viscomte en grando iro
A l'èstro dóu pourtau e li dous bras en l'èr.

Aussitôt qu'il le voit, se met en fenêtre
Le vicomte Roger, et lui crie de là-haut :
« Que voient mes yeux ? Serait-ce vous Raymond ?
Nenni ! Raymond est mort, ou il serre son pennon
Dans sa vaillante main dextre ;
Raymond est à Toulouse et garde ses portails.
Nenni ! Raymond n'est pas croisé !
Où as-tu dérobé ce blason, escroc ?
Tu te fatigues à le contrefaire,
Elle doit te peser l'armure, car tu es un faux Raymond !

« Il faut que tu me payes l'imposture.
Tiens, pare ce fer ! » Et il lui décoche une flèche ;
L'engin, comme une guêpe, en bourdonnant va rapide
Frapper le gantelet du vieux comte Raymond ;
Il n'entame pas l'armure,
Il ricoche, et va s'implanter dans le goître d'un clerc.
Et comme Raymond se retourne
Pour voir d'où venait le dard,
Il voit le vicomte en grande ire
A la fenêtre du portail et les deux bras en l'air !

« Ai! es bèn vous, comte, ié crido,
Mai coume sias aqui? Bessai sias presounié,
Vous an pres bènsegur sus lou camp-bataié;
Mai quant èron de cènt contro vous, grand guerrié?
Avans qu'agantèsson la brido
De voste chivau, quant avès coupa de poung?
Quant avès davala d'espalo?
Sus la tepo de sang pourpalo
Quant es toumba de tèsto palo?
Car sabèn la valour dóu vièi comte Ramoun.. »

Rouge d'ounto, lou comte abaisso
De soun casco l'uiau, e demoro front clin;
Tapo emé soun blouquié lou crousihoun aurin
Dis armo de Toulouso, e s'aliuencho eilalin
Au fin-founs de la verdo baisso.
Rouger vers si baroun se viro courroussa,
E brandissènt sa longo breto,
Vòu crida, mai sa lengo es breto.
Cour pèr davala la viseto,
Mai, sage, li baroun l'empachon de passa.

« Aïe ! c'est bien vous, comte, lui crie-t-il,
Mais comment êtes-vous là ? Par ma foi, vous êtes prisonnier !
Ils vous ont pris sûrement sur le champ de bataille.
Mais combien de centaines étaient-ils contre vous, grand guerrier ?
Avant qu'ils aient pu saisir la bride
De votre coursier, combien avez-vous tranché de poignets ?
Combien avez-vous dévalé d'épaules ?
Sur le gazon de sang pourpré,
Combien sont tombées de têtes pâles ?
Car nous connaissons la vaillance du vieux comte Raymond ! »

Rouge de honte, le comte abaisse
La visière de son casque et demeure le front incliné ;
Il cache avec son bouclier la croisette d'or
Des armes de Toulouse, et il s'éloigne là-bas
Au plus profond de la plaine verte.
Roger, vers ses barons se tourne courroucé,
Et brandissant sa longue épée,
Il veut crier, mais sa langue est devenue bègue.
Il court pour descendre la vis,
Mais, plus sages, les barons l'empêchent de passer.

« L'ouro di cop n'es pas vengudo,
D'un toun grève ié fai Bernat de Ventadour,
Autant que vosto espaso aquest esquinadour
A set dóu sang de l'ost, mai à l'arrenadour
Lou tène en duro esclavitudo.
Viscomte, li pourtau sabèn que soun barra,
Qu'an dóubli porto e sarrasino,
Que l'òli boui dins lis eisino,
Que i 'a d'estoupo e de presino,
E qu'adounc sènso esfrai poudèn delibera.

« Anen reprendre nosto óubranço.
Ausen ço que diran li dono de la court,
Caminen sajamen. Traguen pas la coumbour
Dins nosto forto armado, e naut coume l'aubour
Tenen lou rips de nòsti lanço. »
E coume a di, Rouger emé li chivalié
Quiton la Porto-Narbouneso.
A l'alen de la pounenteso
Li riste floton sus li bleso ;
Ansin dins lou castèu s'aduson li guerrié...

« L'heure des coups n'est pas venue,
Lui dit d'un ton grave, Bernard de Ventadour,
Autant que votre épée cette dague
A soif du sang de l'ost, mais à l'agraffe
Je la tiens en dur esclavage.
Vicomte, les portails, nous le savons, sont bien fermés,
Ils ont doubles portes et herses,
L'huile bout dans les ustensiles,
Il y a de l'étoupe et de la résine,
Donc nous pouvons sans crainte délibérer.

Allons reprendre notre ouvrage.
Entendons ce que vont dire les dames de la cour,
Cheminons sagement. Ne jetons pas le tumulte
Dans notre forte armée, et haut comme le peuplier
Tenons la pointe de nos lances. »
Et comme il a dit, Roger et ses chevaliers
Quittent la Porte-Narbonnaise.
Au souffle de la brise du ponant
Les manteaux flottent sur les hauberts.
Ainsi dans le château s'en retournent les guerriers.

Li lampo d'or soun atuvado,
Emplisson de clarta la salo dóu festin.
Li dono van intra. Li chivalié latin
En traio de velout et denaut de satin
Espèron dré soun arrivado.
Pamens vaqui li page e servènto d'ounour
Acoumpagnant li segnouresso
Qu'en raubo blanco se soun messo.
A l'entour de la taulo messo
S'arrenguielon tant-lèu li dono e li segnour.

« Mai rèsto viejo uno escabello!
Quau manco ? » fai Rouger. « Quau manco ? es Jan [Peiret?
Li dono an respoundu. Li baroun s'ausson dré
Pèr courre lou cerca. Mai Rouger Cabaret,
Cargant sa brogno e sa roundello,
Prenènt sa lanço e soun penard à large tai,
Dis : « Mi segnour, la luno es claro,
E n'ai besoun de res. Tout-aro
Quand vuidarés li coupo raro,
Emé lou bèu jouvènt bèn segur tournarai. »

Les lampes d'or sont allumées,
Emplissent de clarté la salle du festin.
Les dames vont entrer. Les chevaliers latins
En tunique de velours et braies de soie
Attendent debout leur arrivée.
Cependant voici les pages et les servantes d'honneur
Accompagnant leurs seigneuresses
Qui en robes blanches se sont parées.
Autour de la table mise
Se rangent aussitôt les dames et les seigneurs.

« Il reste vide une escabelle !
Qui manque-t-il ? » dit Roger. « Qui manque ? c'est Jean-[Pierret. »
Les dames ont répondu. Les barons se dressent
Pour courir à sa recherche. Mais Roger de Cabaret,
Se chargeant de sa cuirasse et de sa rondache,
Prenant sa lance et son épée à large tranchant,
Dit : « Mes seigneurs, la lune est claire,
Et je n'ai besoin de personne. Tout à l'heure
Quand vous viderez les coupes de vin précieux,
Avec le beau jouvencel sûrement je reviendrai. »

E quito la noblo coumpagno.
Mounto sus soun courrèire e s'aliuencho tant-lèu.
Quand a franqui la cour e lou pont dóu castèu,
De la Porto-de-l'Audo a tira li pestèu
E n'es sourti dins la campagno.
Envirouna di rai de la luno d'argènt,
Un istant lou guerrié s'aplanto;
E soun estaturo giganto
Sèmblo un grand liéu ount lou chot canto.
Chauriho, l'iue fissa sus lou camp di Cresènt.

Aperalin l'Audo daruno
Entre lis aubre negre e li pavaioun blanc.
S'auson, de tèms-en-tèms, de voues de capelan
Cantant li saume. E liuen, davans li mas dóu [plan,
Li chin que japon à la luno.
Alor, desespera, Rouger de Cabaret
Tiro lou biéu de sa centuro
E boufo dins l'emboucaduro.
Jamai li machicouladuro
Avien ausi tau bram desgrounlant li paret.

Et il quitte la noble compagnie.
Il monte sur son coursier et s'éloigne aussitôt.
Quant il a franchi la cour et le pont du château,
De la Porte de l'Aude il a tiré les verrous,
Et il est sorti dans la campagne.
Environné des rayons de la lune d'argent,
Un instant le guerrier s'arrête ;
Et sa stature gigantesque
Ressemble au grand if sur lequel chante la chouette.
Il écoute, le regard fixé sur le camp des Croyants.

Là-bas l'Aude roule
Entre les arbres noirs et les pavillons blancs.
Par intervalles, s'entendent des voix de tonsurés
Chantant les psaumes. Et dans le lointain, devant les granges [de la plaine,
Les chiens qui aboient à la lune.
Alors, désespéré, Roger de Cabaret
Tire le buccin de sa ceinture
Et souffle dans l'embouchure.
Jamais les machicoulis
N'avaient entendu tel son ébranlant les murailles.

Li Mountagno-Negro clantisson
Tant-lèu : es Jan-Peiret qu'alin a respoundu.
Sono que sounaras, sono coume un perdu !
Cabaret s'es vira, lou poung sus lou malu,
Dins soun éume sis iue lusisson.
Auso lou biéu que sono e planto l'esperoun.
L'auferan fai peta sa narro,
Part, filo dré coume l'esparro
Que l'eros mando i baganaro.
Trancon lou camp de l'ost e lou pont dins tres bound

Arribon dintre la vau sourno
Pouplado de grand frai e de siéure e de liéu.
Dins lou roc curaia daruno un pichot riéu.
Mort de set, Cabaret a quita lis estriéu
Pèr s'amourra 'u valat ; mai tourno
Vite la tèsto, car lou riéu coulo de sang !
E coume ausso lis iue, dins l'aire,
A la cimo dóu mount, pecaire !
Vèi Jan-Peiret 'mé tres crousaire
Que se baton à cop d'apieto e d'espadran.

Les Montagnes-Noires retentissent
Soudain. C'est Jean-Pierret qui a répondu là-bas.
Il sonne et sonne encore, il sonne comme un perdu !
Cabaret s'est retourné, le poing appuyé sur la croupe de son
Dans son heaume ses yeux brillent. [destrier,
Il entend le buccin qui sonne et il plante l'éperon.
Le coursier fait ronfler sa narine,
Part, file droit comme la javeline
Que le héros lance dans les batailles.
Ils traversent le camp de l'ost et passent le pont en trois
[bonds.

Ils arrivent dans le val sombre
Rempli de grands frênes et de lièges et d'ifs.
Dans le roc creusé coule un ruisseau.
Mourant de soif, Cabaret a quitté les étriers
Pour s'abreuver à la rigole ; mais il retourne
Vite la tête, car le ruisseau coule du sang !
Et comme il lève les yeux, sur le ciel,
A la cime du mont, pécaïre !
Il voit Jean-Pierret avec trois croisés
Qui se battent à coups de haches et d'épées.

E dins un vira d'iue, sa lanço
Secouris Jan-Peiret e tusto lou peitrau
D'un crousaire marrit qu'aussavo sa destrau.
Lou ferre esquifo pas, mai ié cavo un founs trau
Entre la founteto e la panso ;
Soun pèd lacho l'estriéu, barrulo pèr lou sòu,
La mort lou jalo, e rangoulejo.
E Cabaret, que l'iro eigrejo,
Sort soun penard à lamo blejo.
Acò vesènt, lis autre alor se dounon pòu :

Volon fugi, volon s'encourre,
Mai tau que dous ratié, Peiret e Cabaret,
Se i 'abrivon dessus. Chascun pèr lou coutet
Retèn lou siéu arpia dintre soun gantelet,
E li revèsson sus lou mourre,
Que n'en cridon pieta ! « Vai, as bèu t'escrima, »
Fai Cabaret. Sout la ganacho
Lou trauco, e lou sang l'engavacho.
E Jan-Peiret, au siéu, escracho
D'un grand cop d'arestòu, la post de l'estouma...

Et dans un clin d'œil, sa lance
Vient secourir Jean-Pierret, et heurte la poitrine
D'un croisé méchant qui levait sa hache.
Le fer ne glisse pas, mais il creuse un trou profond
Entre l'estomac et le ventre ;
Son pied lâche l'étrier, il roule sur le sol,
La mort le glace et il râle.
Et Cabaret, que la colère excite,
Sort son épée à la lame blanche.
Cela voyant, les autres se donnent peur :

Ils veulent fuir et courir,
Mais tels que deux autours, Pierret et Cabaret
S'élancent sur eux. Chacun par la nuque
En retient un griffé dans son gantelet.
Ils les renversent sur la montagne,
Jusqu'à leur faire crier, pitié ! « Va, tu as beau te dé-
[battre. »
Dit Cabaret. Sous la mâchoire
Il en transperce un que le sang engorge.
Et Jean-Pierret, lui, à l'autre, écrase
D'un grand coup de hampe, l'os de l'estomac...

Quand soun tira de malamagno,
Cabaret dis : « Parèis, bèu baroun de Mount-Brun,
Qu'avès sourti di bàrri avans lou calabrun
E que sias esta vist dóu troupèu de ferun
Qu'avès chapla sus la mountagno.
Es duro vosto brogno, e lou falabreguié
Qu'a fa lou bos de vosto esparro
Dèu pas èstre cinsous. E caro
Es la visto de vosto caro !
N'avès bèn creba nòu d'aquélis arlandié ! »

« Nòu o dès, Jan-Peiret replico,
E mai n'auriéu trauca se mai n'èro vengu.
Ço qu'ai vist au-jour-d'uèi jamai l'auriéu creigu,
Qu'un aut e fièr baroun pourtant un bèl escu
Sus soun armuro magnifico,
Fuguèsse traite e lache ! » Acò disènt, s'envan
Li dous guerrié, brido abatudo,
Lanço au cueissau e bèn pounchudo,
E trelusènto, e loungarudo.
Landon vers la ciéutat, li dirias dous trevan.

Quand ils sont sortis du grand péril,
Cabaret dit : « Il paraît, beau baron de Mont-Brun,
Que vous êtes sorti des murailles avant le crépuscule,
Et que vous avez été vu du troupeau de fauves
Que vous avez massacré sur la montagne.
Elle est dure votre cuirasse, et le micocoulier
Qui a fourni le bois de votre épieu
Ne doit pas être vermoulu. Et chèrement
Vous faites payer la vue de votre visage !
Vous en avez bien occis neuf de ces ferrailleurs ! »

« Neuf ou dix, réplique Jean-Pierret,
Et plus j'en aurais transpercés si plus nombreux ils étaient [venus.
Ce que j'ai vu en ce jour je n'aurais jamais pu le croire,
Qu'un haut et fier baron, portant un bel écu
Sur son armure magnifique,
Fût traître et lâche ! » Cela disant, ils s'en vont,
Les deux guerriers, à bride abattue,
Lances à la cuisse et bien pointues,
Et bien luisantes, et bien longues.
Ils galoppent vers la Cité, vous les diriez deux lutins.

« Veici, segnour, aquesto afaire,
Repren mai Jan-Peiret : ère sus lou pourtau
Emé noblo coumpagno ; aviéu aussa l'uiau
De moun éume lusènt pèr miéu vèire eilavau
Passa l'armado di crousaire,
Quand, dins lou flot de mounde e la grando coum-
Di gin e de tout l'atalage, [bour
Mis iue an vist lou bèu visage
D'Angelico ! dous abéurage
Pèr moun amo que vòu béure à la font d'amour !

« Angelico de Simiano,
Noun l'escoundrai, segnour, tenié deja moun cor,
Maugrat que contro nautre emé sa lanço d'or
Se fuguèsse ligado i crousaire dóu Nord.
La bello enfant, justo e crestiano,
A maudi li malin que brulèron Besiés.
Iéu l'ai visto, bleso estrassado,
Davans un bisbe, enmaliciado,
L'ai visto, iéu, descounsoulado
De l'ourrible mazant qu'an fa dis Aubigès.

« Voici, seigneur, cette affaire,
Reprend de nouveau Jean-Pierret : j'étais sur le portail
En noble compagnie ; j'avais relevé la visière
De mon heaume brillant pour mieux voir là-bas
Passer l'armée des croisés,
Lorsque, dans le flot du monde et le grand tumulte
Des engins et de tout l'attelage,
Mes yeux ont vu le beau visage
D'Angélique ! Doux breuvage
Pour mon âme qui veut boire à la fontaine d'amour !

« Angélique de Simiane,
Je ne le cacherai point, seigneur, tenait déjà mon cœur,
Bien que contre nous, avec sa lance d'or,
Aux croisés du Nord elle se fût alliée.
La belle enfant, juste et chrétienne,
A maudit les barbares qui brûlèrent Béziers.
Je l'ai vue, le haubert déchiré,
Devant un évêque, courroucée,
Je l'ai vue inconsolable
De l'horrible massacre qu'ils ont fait des Albigeois.

« Adounc passavo dins la foulo
Avau e cavaucant subre soun blanc poulin,
Quand un baroun crousa, cubert d'arnesc aurin,
L'acosto, la saludo, e se tenènt front clin,
Ié porjo un brout de ferigoulo,
Pièi ié baiso la man. Tant-lèu la jalousié
Dins moun paure cor amarejo.
E ço que mai enca m'eigrejo
Es de la vèire, elo, fourejo,
S'aliuencha tant que pòu de l'ardi chivalié.

« Aquest, laido mousco bouïno,
Pico de l'esperoun, ié viro à soun entour,
Cavauco costo-à-costo e ié parlo d'amour.
Alor ié tène plus : « O grelin ferridour !
Ié crido, toun biais m'ataïno.
Fai véire, se n'as un, l'escri de toun blasoun. !
Segound qu'auras de la crousado
Li besan d'or, o ta lignado,
Basto, sara proun aubourado,
Veirai se vos un cop de barro o d'espadoun !

« Adonc, elle passait dans la foule
Là-bas chevauchant sur son blanc poulain,
Quand un baron croisé, couvert d'une armure d'or,
L'accoste, la salue, et se tenant le front incliné,
Lui offre une branchette de thym,
Puis lui baise la main. Aussitôt la jalousie
Dans mon pauvre cœur jette son amertume.
Et ce qui plus encore me courrouce
C'est de la voir, elle, timide,
S'éloignant le plus qu'elle peut du hardi chevalier.

« Celui-ci, vilaine mouche bovine,
Pique de l'éperon, tourne autour d'elle,
Chevauche côte à côte et lui parle d'amour.
Alors je n'y tiens plus : « O grêle ferrailleur !
Je lui crie, ton air m'irrite.
Montre-moi, si tu en as un, le mot de ton blason !
Selon que tu auras des croisades
Les besans d'or, ou que ta lignée,
Bref, sera assez haute,
Je verrai si tu vaux un coup de barre ou de dague !

7.

« Aquéu que parlo e te prouvoço,
Es Peiret de Mount-Brun, di Jan-Peiret-lou-Fort !
Lou chivalié subran, aussant soun aureflor,
Me mostro emé soun det lou blasoun di Mount-Fort :
« Malur, me crido, en quau lou toco !
A la Mountagno-Negro, à-niue, t'esperara
Amaury de Mount-Fort. Amolo
Toun espadoun, cabesso folo,
E dintre ta brogno, tremolo,
Car sa lanço en plen pitre, à-niue, te tustera ! »

« Alor iéu tène plus moun iro :
Sènso mai de resoun quite li chivalié.
A-cha quatre, à-cha sièis saute lis escalié,
Gare moun auferan di man de l'escudié,
E parte dré coume la biro
Pèr la Mountagno-Negro. Arribe au calabrun.
Lis ourso bramon dins li tousco ;
L'aureto prefumado e tousco
Canto dins li pin di vau fousco.
Aqui sone dóu biéu, tres cop cride : Mount-Brun !

« Celui qui parle et te provoque,
C'est Pierret de Mont-Brun, dit Jean-Pierret-le-Fort !
Le chevalier aussitôt, dressant son oriflamme,
Me montre du doigt le blason des Montfort :
« Malheur, me crie-t-il, à qui le touche !
Dans la Montagne-Noire, cette nuit, t'attendra
Amairic de Montfort. Aiguise
Ton épée, cervelle folle,
Et dans ta cuirasse, tremble,
Car sa lance en pleine poitrine, cette nuit, te heurtera ! »

« Alors je ne retiens plus ma colère :
Sans plus de paroles je quitte les chevaliers.
Par quatre et par six je franchis (les marches) de l'escalier.
Je prends mon coursier des mains de l'écuyer,
Et je me dirige droit comme la flèche
Vers la Montagne-Noire. J'arrive au crépuscule.
Les ours hurlent dans les touffes.
La brise tiède et parfumée
Chante dans les pins du val sombre.
Là je sonne du buccin, trois fois je crie : « Mont-Brun ! »

« Degun respond. E li bancado
D'uno à l'autro se fan guihaume de moun noum.
Sara plus liuen, me dise ; e plante l'esperoun.
Escarlimpe, escarlimpe enjusqu'au piue dóu mount.
Tant-lèu un brut de cavaucado
Restountis dins lou bos. Me vire, e vese, Diéu !
Douge arlandié ! La troupo cluso
Me boundo sus l'espaso nuso.
Baisse ma lanço que noun muso
E n'en travesse dous que derrabe is estriéu.

« Li dès autre sus ma roundello
Picon coume de fabre. « Anen, lou ferre es caud,
Ié cride, picas dur ! E prenènt ma destrau,
De dèstro et de senèstro, is esquino, i peitrau,
Fau de grand tai. Sang e cervello,
Sus lou roc que clantis, pisson di trau dubert
Pèr moun apioun dins li garnacho
E dins li casco. « O troupo lacho !
Ié fau en crachant à sa facho,
N'auras douuc pas lou biais d'estrassa moun auberc ?

« Personne ne répond. Et les bancs de rocher
De l'un à l'autre se transmettent mon nom.
Il sera plus loin, me dis-je, et je plante l'éperon.
Je gravis, je gravis le mont jusqu'au pic.
Soudain un bruit de chevauchée
Retentit dans le bois. Je me retourne et je vois, Dieu !
Douze ferrailleurs ! La troupe cachée
Bondit sur moi l'épée nue.
J'abaisse ma lance qui ne muse pas,
J'en transperce deux que j'arrache aux étriers.

« Les dix autres sur ma rondache
Frappent comme des forgerons : « Allons, le fer est chaud,
Leur dis-je, frappez dur ! » Et prenant ma hache,
De dextre et de sénestre, aux échines, aux poitrines
Je fais de larges entailles. Sang et cervelles,
Sur le roc qui retentit, sont pissés des trous ouverts
Par ma hache dans les armures
Et dans les casques. « Troupeau de lâches !
Je leur crie en crachant à leur face,
Vous n'aurez donc pas le biais de déchirer mon haubert ?

« Sias plus que sèt? Uno boucado!
E zóu! la tèsto basso e l'apioun à la man,
Sounant tres cop dóu biéu, contro li sacaman
Vène mai me tusta. S'abrivon en bramant.
Mai ma destrau noun embrecado,
Emé soun large tai que bavo lou sang caud,
Cepo de bras, cepo de tèsto.
Dins li pourracho e li genèsto
Plòu de membre coupa. La fèsto
Es coumplido, segnour, quand arribas d'avau,

« Emé vosto terriblo lanço.
Lou rèsto, lou sabès. » Coume a fa de parla,
Arribon au relarg dóu pourtau pestela.
Picon contro la post. L'arquin a davala.
Subre li matano s'avanço,
E ié crido dis ours : « Quau es avau? » — « Pèiret! »
Alor ausso la sarrasino,
Tiro lou ferrou que cracino,
Lou pourtau bramo, e di courtino,
Lou pas dis auferan fai clanti li paret.

« Vous n'êtes plus que sept ? Une bouchée !
Et *zou* ! tête baissée et la hache à la main,
Sonnant trois fois du corn, contre les sacamands
Je viens de nouveau me heurter. Ils s'élancent en criant.
Mais ma hache non ébréchée,
Avec son large tranchant qui bave le sang chaud,
Recèpe des bras, recèpe des têtes.
Dans les asphodèles et les genêts
Pleuvent des membres tranchés. La fête
Est accomplie, seigneur, quand vous arrivez de là-bas,

« Avec votre terrible lance.
Le reste, vous le savez. » Comme il a fini de parler,
Ils arrivent sur la placette du portail fermé.
Ils frappent contre la porte. L'archer a dévalé.
Sur le machicouli il s'avance,
Et crie par les hours : « Qui est là ? » — « Pierret ! »
Aussitôt il hausse la sarrasine,
Tire les verrous qui grincent,
Le portail mugit, et des courtines
Le pas des coursiers fait retentir les parois.

Au castèu rintrè l'alegresso
Quand di dous chivalié s'aprenguè lou retour.
Tóuti s'aussèron dré, li dono e li segnour,
Quand passè lou lindau lou guerrié dóu Ventour.
Subran davans la taulo messo
S'assetèron. Si man, dintre li jato d'or,
Prenguèron li viando roustido,
Frucho maduro e bèn nourrido,
Pièi dins li coupo auto e flourido
Lou vin pur regoulè pèr aflama li cor.

Au château entra l'allégresse
Lorsque des deux chevaliers on apprit le retour.
Tous se dressèrent, dames et barons,
Quand franchit le seuil le guerrier du Ventour.
Aussitôt devant la table mise
Ils s'assirent. Leurs mains, dans les jattes d'or,
Prirent les viandes rôties,
Les fruits mûrs et bien nourris.
Puis, dans les coupes hautes et fleuries
Le vin pur ruissela pour enflammer les cœurs.

CANT QUATREN

Eici seguis de queto façoun li baroun de la crousado dounon l'assaut i bourgado de la ciéuta, e coume lou viscomte e Jan-Peiret e noumbrous chivalié sorton lèu-lèu e liéuron grando bataio. E coume Jan-Peiret dins la mescladisso rescontro Dono Angelico, e coume la guerriero dóu Sant-Crist l'ataco e lou coumbat, e coume Jan-Peiret ié desvelo soun amour, e coume Angelico ié fai responso.

Quand li baroun de la crousado
Aprenguèron la mort de si douge arlandié,
Mandèron dins lou camp courre lis escudié
Pèr acampa tant-lèu lou counsèu di guerrié.
Arnaud presidè l'assemblado,
E la boutè 'n coumbour quand aguè racounta
La desfacho e lou mourtalage,
Subre li mount dóu vesinage,
Dis ome dur e de courage
Que contro un mescresènt Mount-Fort avié pousta.

CHANT QUATRIÈME

Ici s'ensuit de quelle façon les barons de la croisade donnent l'assaut aux bourgades de la Cité, et comment le vicomte et Jean-Pierret et nombreux chevaliers sortent vite vite et livrent grande bataille. Et comment Jean-Pierret, dans la mêlée, rencontre damoiselle Angélique, et comment la guerrière du Saint-Christ l'attaque et le combat, et comment Jean-Pierret lui dévoile son amour, et comment Angélique lui fait réponse.

Quand les barons de la croisade
Apprirent la mort de leurs douze compagnons,
Ils envoyèrent dans le camp tous les écuyers
Pour réunir aussitôt le conseil des guerriers.
Arnaud présida l'assemblée,
Et il la mit en révolution quand il eut raconté
La défaite et le massacre,
Sur les montagnes voisines,
Des hommes durs et courageux
Que Montfort avait portés contre le mécréant.

Or, l'assemblanso courrouçado
Deliberè subran qu'assaut sarié douna
Lou lendeman matin, bèu jour predestina,
Qu'èro fèsto dóu grand Sant-Pèire-encadena.
E li troumpeto dins l'armado
S'enanèron tant-lèu de pertout l'anouncia.
De bram de joio clantiguèron,
Baroun, arquin se counfessèron,
Arma, barda, messo ausiguèron,
Pièi à la santo taulo anèron coumunia.

Venien, anavon, mouine e prèire,
Lou sant Crist à la man, dounant l'assoulucioun
Is ome que n'aguènt pas 'gu la coumunioun
Se picavon lou pitre emé grand countricioun.
Enfin, subre si bèu courrèire
Caparassouna d'or, quatorge bisbe ensèn
Passèron davans li renguièro
De touto l'armado en preièro.
L'aubo alor daurè li bandièro,
E li pouncho di lanço, e li cimié d'argènt.

Or, l'assemblée courroucée
Délibéra sur-le-champ que l'assaut serait donné
Le lendemain au matin, beau jour prédestiné,
Qui était la fête du grand saint Pierre-aux-Liens.
Et les trompettes dans l'armée
S'en allèrent aussitôt l'annoncer partout.
Des cris de joie retentirent.
Barons et archers se confessèrent,
Armés, bardés, la messe ils ouïrent,
Puis à la Sainte Table ils allèrent communier.

Moines et prêtres allaient, venaient,
Le Saint Christ à la main, donnant l'absolution
Aux hommes qui n'ayant pas communié
Se frappaient la poitrine avec grande contrition.
Enfin sur leurs beaux coursiers
Caparassónnés d'or, quatorze évêques ensemble
Passèrent devant les rangs
De toute l'armée en prière.
L'aurore en ce moment dora les bannières,
Et les pointes des lances, et les cimiers d'argent.

De l'assaut fuguè l'abrivado.
Touto l'armado boundo, arquin, balestrié, clerc;
Quau porto de saumié, quau de fais de bos verd
Pèr coumbla li valat ; se vèi d'escalo en l'èr.
Deja soun i pèd di bourgado.
Mai lou brut dis engin, cant di prèire e clamour
An reviha li sentinello,
Qu'an bèu se freta li parpello,
Veson l'armado forto e bello
Que ié douno l'assaut ! Alor cridon : « Secour ! »

Lèu soun cuberto li muraio
D'ome arma de destrau, de pico e d'espadoun.
Li flècho siblon, van, vènon, d'avau, d'amount.
Tau se veson ana-veni li passeroun
De la téulisso au banc de paio.
Li móutoun picon dur e lou bàrri clantis.
E plòu d'amount à pleno eisino
D'òli bouiènt e de presino.
Afoulado, sus li courtino,
Li femo, pèu au vènt, carrejon lis óutis.

De l'assaut ce fut le signal.
Toute l'armée bondit, archers, arbalétriers et clercs;
Tel porte des poutres, tel porte des faix de bois vert
Pour combler les fossés; on voit des échelles en l'air.
Ils sont déjà aux pieds des bourgades.
Mais le bruit des engins, les chants des prêtres et les cla-
Ont réveillé les sentinelles, [meurs
Qui ont beau se frotter les cils,
Elles voient l'armée forte et belle
Qui leur donne l'assaut! Alors elles crient : « Secours! »

Bientôt sont couvertes les murailles
D'hommes armés de haches, de piques et d'épées.
Les flèches sifflent, vont, viennent, de là-bas, de là-haut.
Tels on voit les passereaux aller venir
De la toiture à la meule de paille.
Les béliers frappent ferme et le mur retentit.
Et il pleut de là-haut à pleins chaudrons
De l'huile bouillante et de la résine.
Affolées, sur les courtines,
Les femmes, cheveux au vent, charrient les engins.

Li crousa mounton is escalo,
Lou blouquié sus la tèsto e l'uiau bèn tapa.
Mai entre qu'au cresten se volon arrapa,
Barrulon eilavau, li dous pougnet coupa !
Tant n'en mounto, tant n'en davalo !
Zóu ! aubouron alor un aut escadàfau,
Enca plus aut que li muraio,
Tourre giganto qu'emé d'aio
Póutiron sus la contro-braio.
E fan toumba d'amount un raissas de caiau !

L'Aubigés sout l'aclapouirado,
Martire pèr sa fe 'mé pèr sa liberta,
S'aparo de soun miéu, mai rèsto aqui planta.
Contro l'engin de bos lors se bouto à jita
De graisso e d'estoupo aflamado.
E dintre la tubèio e lou brut dis apioun
Es uno talo chapladisso
Que pertout lou sang raio e pisso !
L'aigo ansin gisclo di téulisso,
Quand crèbo lou niéu sour subre l'amèu di mount.

Les croisés montent aux échelles,
Le bouclier sur la tête et la visière bien abritée.
Mais aussitôt qu'aux crêtes des murs ils veulent se cramponer,
Ils roulent en bas, les deux poignets coupés !
Autant il en monte, autant il en dévale !
Zou ! ils élèvent alors un haut château de bois,
Bien plus haut que les murailles,
Tour gigantesque qu'avec des câbles
Ils trainent sur le fossé,
Et ils font tomber de là-haut une pluie de cailloux !

L'Albigeois, sous cette lapidation,
Martyr pour sa foi et pour sa liberté,
Se défend de son mieux, mais demeure là debout.
Contre l'engin de bois alors il se met à jeter
De la graisse et de l'étoupe enflammées.
Et dans la fumée et le bruit des haches
Il se fait un tel massacre
Que partout le sang coule et jaillit !
L'eau ainsi ruisselle des toitures
Quand la nue crève sur le hameau des monts.

Tout-à-n'-un-cop de crid clantisson :
Lou fiò ! Lou fiò se bouto au naut escadafau !
Bertran de Cardaia i'es dedins, lou brutau !
Emé dous cènts arquin. Bramon coume de brau.
Li flamo roujo que s'enlisson
Mordon l'engin de bos. Lou bos, lèu abrasa,
Craco, petejo, se desloumbo,
Dins la brasiero tout trestoumbo !
Cardaia trovo aqui sa toumbo,
E si dous cènts arquin peréu i'an trespassa.

Arnaud arribo dins la lucho,
Es segui de Sant-Pol e dóu comte Mount-Fort.
Mai es deja trop tard, l'encèndi fai escor,
N'es plus qu'un groulimen de cadabre bistor.
Mouloun de cèndre e de car kiucho.
De tèms-en-tèms, dedins l'ourrible moulounas,
De regisclet de sang reveton,
Car e braso siblon, troumpeton,
Li fruchaio bouion, s'espeton.
D'aqui mounto uno óudour que vous pourris lou nas!

Tout à coup des cris retentissent,
« Le feu ! » Le feu se met au haut château de bois!
Bertrand de Cardailhac y est dedans, le brutal!
Avec deux cents archers. Ils mugissent comme des taureaux.
Les flammes rouges qui se hérissent,
Mordent l'engin de bois. Le bois bien vite s'embrase,
Craque, pétille, éclate,
Dans le brasier tout dégringole !
Cardailhac a trouvé là sa tombe,
Et ses deux cents archers aussi y ont trépassé.

Arnaud arrive dans la lutte
Suivi de Saint-Pol et du comte de Montfort.
Mais il est déjà trop tard, l'incendie fait horreur,
Ce n'est plus qu'un grouillement de cadavres tors.
Monceau de cendres et de chairs cuites.
Par intervalles, dans l'horrible tas,
Des jets de sang suintent,
Chairs et braise sifflent, trompettent,
Les entrailles bouillent et crèvent.
De là monte une odeur qui vous pourrit le nez !

Alor Arnaud, regounfle d'iro,
Davans touto l'armado ausso soun crucefis,
Entouno emé si clerc lou saume : Qui regis.
Sout li cop di boussoun lou bàrri mai clantis,
E volon mai esparro e biro.
Lis engin fan tant bèn que lou bàrri es ascla,
Trantraio, se clino, póussejo,
E coume un douire que se viejo,
Em 'un grand bru toumbo e mourrejo,
Rebalant ome e femo, e trabuquet cala.

Ai! pàuri gènt de la bourgado!
Li loup à plen cleda rintron dintre lou jas.
Sonon pèr lou massacre, e troumpeto, e bachas,
E chimbalo d'argènt; e li crousa marrias
Souto uno grelo de calado
Rintron dins lis oustau, picon avuglamen :
Lis ome an la tèsto coupado
O li prunello derrabado,
E pèr lou sòu soun esventrado
A grand cop de destrau, tóuti li femo pren!

Alors Arnaud gonflé de colère,
Devant toute l'armée élève son crucifix,
Entonne avec ses clercs le psaume : *Qui regis*.
Sous les coups des béliers le rempart de nouveau retentit,
Et volent de nouveau javelines et flèches.
Les engins font si bien que le rempart est fendu,
Il branle, s'incline, fume,
Et comme une urne qui se renverse,
Avec un grand fracas il tombe le front dans la terre,
Entraînant hommes et femmes et catapultes dressés.

Aïe ! pauvres gens de la bourgade !
Les loups à pleine porte, entrent dans la bergerie.
Pour le massacre, sonnent trompettes, et tambours,
Et cymbales d'argent. Les croisés méchants,
Sous une grêle de cailloux
Entrent dans les maisons, frappent aveuglément.
Les hommes ont la tête tranchée,
Ou les yeux arrachés,
Et sur le sol sont éventrées,
A grands coups de haches, toutes les femmes enceintes !

Mai amoundaut, de si fenèstro,
Lou viscomte Rouger emé si chivalié
An vist l'orre mazant de si bon bourgadié ;
An vist l'armado avau, un negre fourniguié
Que tèn de dèstro e de senèstro.
Penoun au vènt, li du, li comte, li baroun,
L'escu couta contro l'espalo ;
Li bisbe en aubo episcoupalo,
Sus si chivau, sus si cavalo,
Dintre lou chapladis picant de cop feroun.

E n'an sali de si muraio
Lou viscomte, Peiret, Blacas e Miravau,
Dès milo ome de pèd e milo ome à chivau,
Bellamen acoutra, davalon eilavau!..
Mai tant-lèu viro la bataio,
Car li crousa prudènt abandounon lou bourg.
Alor l'on vèi arrenguierado,
Fàci à fàci, li dos armado
Que cuerbon mai de cènt saumado !
Drecho coume lou soun li rego di labour,

Mais là-haut, de leurs fenêtres,
Le vicomte Roger et ses chevaliers
Ont vu l'horrible massacre de leurs fidèles bourgadiers;
Ils ont vu l'armée là-bas, une noire fourmillière
Qui s'étend à dextre et à sénestre.
Pennons au vent, les ducs, les comtes, les barons,
Le bouclier appuyé contre l'épaule,
Les évêques en aubes épiscopales,
Sur leurs chevaux, sur leurs cavales,
Dans la mêlée frappant des coups furieux.

Et ils ont sailli des murailles,
Le vicomte, Pierret, Blacas et Miraval,
Dix mille hommes de pied et mille hommes à cheval,
Bellement accoutrés, dévalent là-bas!..
Mais aussitôt la bataille change de face.
Les croisés, prudents, abandonnent la bourgade.
Alors on voit bien rangées,
Face à face, les deux armées
Qui couvrent plus de cent salmées!
Droites comme les sillons d'une terre labourée,

S'avançon li proumiéri ligno.
Grand vai èstre lou tuert ! Un silènci de mort
Passo sus lis armado. A peno s'ause un Cor
De prèire saumoudiant lou Veni Creator
Sus li coutau planta de vigno.
Mai lèu s'aubouro un bram, e l'aire restountis.
Lou ferre trauco li peitrino,
Lou flèu tabaso e destermino,
Li destrau chaplon, e cracino
L'espéu en esquifant subre lou blouquié lis.

Lou viscomte Rouger s'aviso
Qu'à la ribo de l'Audo, à l'oumbre dis aubour,
Soun armado s'aquialo e fugis en coumbour.
Feroun, dins si dos man pren soun esquinadour
Que taio e tranco à grando anciso,
E ié volo au galop de soun negre auferan.
E rescontro dins la rioto
Un fièr crousa qu'es Jan-de-Coto.
Es éu qu'à cop de lanço coto
Emé si brabançoun, l'Aubigès reculant.

S'avancent les premières lignes.
Grand va être le heurt ! Un silence de mort
Passe sur les armées. A peine si l'on entend un chœur
De tonsurés psalmodiant le *Veni Creator*
Sur les coteaux plantés de vignes.
Mais bientôt s'élève une clameur, et les airs retentissent.
Le fer transperce les poitrines,
La masse d'armes frappe et extermine,
Les haches tranchent, et l'épieu grince
En glissant sur le bouclier lisse.

Le vicomte Roger s'avise
Que sur les rives de l'Aude, à l'ombre des peupliers,
Son armée recule et fuit en tumulte.
Furieux, dans ses deux mains il prend sa large épée
Qui taille et tranche à grandes entailles.
Il y vole au galop de son noir destrier.
Il rencontre dans la bataille
Un fier croisé, Jean de Cotte.
C'est lui qui à coups de lance repousse
Avec ses brabançons, l'albigeois reculant.

« *Ai !* crido Rouger, es dóumage
Qu'aqueste tranchet blanc dins lou sang d'un routié
Se taque ! Jan-de-Coto, hòu ! digo, es un ratié
E noun un aiglo d'or qu'as dins tis armarié ! »
E lou crousa 'mé grand courage
Se viro e ié respond : « Aiglo o ratié, segnour,
Jan-de-Coto que vous resouno,
Vai faire ferni Carcassouno ;
Sa longo lanço brabançouno
Picara voste arnesc bèn au rode en favour ! »

E coume a di, poung soun courrèire.
Rouger, 'mé soun blouquié d'aran clavela d'or,
Se tapo assegura. La lanço pico fort,
Mai se giblo e se roump ! Vesènt veni la mort
Jan-de-Coto se trais à rèire.
Mai Rouger a laussa l'esquinadour fatau,
Pico entre lou còu e l'espalo,
Jusqu'au banchoun lou tai davalo
E lou refènd ! Contro l'escalo
Lou bouchié duerbe ansin l'aret 'mé sa destrau.

« Aïe ! s'écrie Roger, c'est dommage
« Que cette lame blanche dans le sang d'un routier
« Se tache ! Jean de Cotte, hé ! dis-moi, c'est une crécerelle
« Et non un aigle d'or qui orne tes armes ! »
Et le croisé avec courage
Se tourne et lui répond : « Aigle ou crécerelle, seigneur,
« Jean de Cotte qui vous parle,
« Va faire frémir Carcassonne ;
« Sa longue lance brabançonne
« Frappera votre armure à l'endroit favorable ! »

Comme il a dit, il éperonne son coursier.
Roger, avec son bouclier d'airain semé de clous d'or,
Se couvre bien assuré. La lance frappe un rude coup,
Mais elle plie et se brise ! Voyant la mort venir,
Jean de Cotte se rejette alors en arrière.
Mais Roger a levé l'épée fatale !
Il le frappe entre le cou et l'épaule,
Jusqu'au banc de la selle le tranchant dévale
Et le pourfend ! Contre l'échelle
Le boucher ouvre ainsi le mouton avec sa hache.

Acò vesènt, prenon l'escampo
Li brabançoun péu rous emé grando tremour.
Lou viscomte li coucho à cop d'esquinadour.
Tau davans li gardian o li baile pastour
Lou troupèu de biòu bramo e lampo.
Pamens de l'autre las, souto soun arnesc grèu,
Lanço au cueissau, dins la bataio
Jan-Peiret vai, vèn, tout en aio,
Gueitant à travès si ventaio
Se poudrié rescountra Mount-Fort lou banarèu.

Mai es Bermoun, baroun d'Anduso,
Acoutra bellamen, que rescontro d'abord.
'Questo ourso di Ceveno a 'n mourimen de cor
Quand Peiret lou prouvoco ansin de prime-abord :
« Sies las d'ausi la carlamuso
Di pastre cevenòu, traite e marri segnour ?
A ti fraire en desesperanço
Mostres la pouncho de ta lanço !
D'un Papo ajudes l'ahiranço
Contro ta libertat e contro toun ounour !

Voyant cela ils prennent la fuite,
Les brabançons aux poils roux, avec grande peur.
Le vicomte les chasse à coups d'épée.
Tel devant le gardien ou le maître-pasteur,
Le troupeau de bœufs mugit et fuit.
Cependant de l'autre côté, sous son armure pesante,
La lance à la cuisse, dans la bataille
Jean-Pierret va et vient tout en hâte,
Guettant à travers son ventail
S'il pourrait rencontrer Montfort le banneret.

Mais c'est Bermont, baron d'Anduse,
Accoutré bellement, qu'il rencontre d'abord.
A cet ours des Cévennes le cœur défaille,
Quand Pierret le provoque ainsi de prime-abord :
« Tu es las d'ouïr les cornemuses
« Des pâtres cévennols, traître et méchant seigneur ?
« Contre ta Patrie en perdition,
« Tu retournes la pointe de ta lance !
« D'un Pape tu soutiens la haine
« Contre ta liberté et contre ton honneur !

« E sus toun front noun sèntes l'ounto
Que te peso e te brulo, o traite renegat!
Qu'aquest ferre te trauque e te tèngue paga
Enjusquo que lou Diéu dóu Mau, qu'ai invouca,
T'agante dins sa man que doumto. »
Alor Bermoun d'Anduso ausso li bras en l'èr,
Brandis sa masso en ligno duro,
La memo que subre l'auturo
Fasié mourtalo macaduro
Sus la tèsto dóu loup e dóu bestiàri fèr.

Mai n'a pa 'nca pres soun escourso
Que Peiret 'mé sa lanço en plen pitre l'ajoun :
La pouncho trauco, esclapo, e brogno, e courrejoun,
Lou travesso e s'en sort entre sis espaloun
Enmantela d'uno pèu d'ourso...
S'ajudant di dos man, Peiret a derraba
Lèu sa lanço roujo e tubanto.
Alor, la peitrino badanto,
La mort ié sarrant la garganto,
Bermoun emé fracas de chivau es toumba.

« Et sur ton front tu ne sents pas la honte
« Qui pèse et te brûle, ô traître renégat !
« Que ce fer te transperce et te tienne payé
« Jusqu'à ce que le Dieu du Mal, que j'ai invoqué,
Te saisisse dans sa main qui châtie. »
Alors Bermont d'Anduse lève les bras en l'air,
Brandit sa massue de bois dur,
La même qui, dans les montagnes,
Faisait mortelles meurtrissures
Sur les têtes des loups et des bêtes fauves.

Mais il n'a pas encore pris son escousse
Que Pierret avec sa lance, en pleine poitrine l'atteint :
La pointe troue, brise, et cuirasse et courroies,
Le traverse et va sortir entre ses deux épaules
Enmantelées d'une peau d'ours !
S'aidant de ses deux mains, Pierret a arraché
Sa lance rouge et fumante.
Alors, la poitrine béante,
La mort lui serrant la gorge,
Bermont avec fracas de son cheval est tombé.

E Peiret dins la mescladisso
Pousso mai soun courrèire; arò cèrco Amaury.
Fiéu dóu comte Simoun. Subre lou prat flouri,
Alin, liuen dóu coumbat soun iue l'a descoubri.
Contro un bouquet de tamarisso
Lou lache se rescound. Peiret lou sono alor.
A sa voues lou camp de bataio,
Lis aubre, l'Audo, li muraio,
Tout restountis e tout trantraio.
Amaury dins soun éume a pali coume un mort.

Lèu guèito s'es vist d'Angelico,
Car se degun lou vèi, lou lache fugira.
Regardo se soun paire es liuen pèr l'apara.
Mai lou comte Simoun de l'autre bout dóu prat
Aplanto la lanço e la pico
Dóu grand guerrié Blacas e dóu bèu Miravau.
En van lou sono, en van lou crido,
Sa voues vai pas à soun ausido.
Alor a fugi se decido,
Car Peiret ié vèn sus vite coume l'uiau.

Et Pierret dans la mêlée
Pousse de nouveau son coursier; maintenant il cherche [Amairic
Fils du comte Simon. Sur le pré fleuri,
Là-bas, loin du combat, son œil l'a découvert.
Contre un bosquet de tamaris
Le lâche se tient caché. Pierret alors l'appelle.
A sa voix, le champ de bataille,
Les arbres, l'Aude, les murailles,
Tout retentit et tout tremble.
Amairic dans son heaume est devenu pâle comme un mort.

Vite il guette s'il est vu d'Angélique,
Car si personne ne le voit il fuira, le lâche.
Il regarde si son père n'est pas trop loin pour le défendre;
Mais le comte Simon de l'autre bout de la prairie
Arrête la lance et la pique
Du grand guerrier Blacas et du beau Miraval.
En vain il appelle, en vain il crie,
Sa voix ne va pas frapper son ouïe.
Alors il se décide à fuir,
Car Pierret vient sus à lui, rapide comme l'éclair.

Pamens dins sa man que tremolo
Aganto un esparroun que sèns gàubi brandis.
Mai, pressa de fugi, lèu lou mando : l'óutis,
Bèn mau assegura, s'en vai tout de galis
Pica la nito negro e molo.
Tant-lèu a vira brido, e gagno vers lou camp.
Mai Peiret ié vèn sus terrible.
Tau lou niéu sour de l'endoulible
A peno alin parèis vesible,
Subran dintre lou cèu galopo, vèn gigant,

E dintre si bras negre embrasso,
Amosso lou soulèu. Tau arribo Peiret.
L'auferan d'Amaury cour tant qu'a de jarret.
En van se recroucheto, en van filo mai dret,
En van lou feloun sus si traço
Jito de cauco-trapo. Or, Peiret lou vesènt
Ié fai ounto e grand remoustranço,
Pièi 'mé lou taloun de sa lanço
Lou buto au flanc, e zóu! lou lanço
Dins l'Audo, qu'autant-lèu lou cuerb de si risènt,

Cependant, dans sa main qui tremble,
Il saisit une javeline qu'il agite sans adresse,
Mais, pressé de fuir, vite il la lance : l'engin,
Mal assuré, s'en va tout par côté
Frapper le limon noir et mou.
Aussitôt il tourne bride et gagne le camp.
Mais Pierret vient sus à lui terrible.
Tel le nuage noir de l'orage
A peine là-bas apparaît visible,
Soudain dans le ciel il galope, devient gigantesque,

Et dans ses bras noirs enveloppe
Et éteint le soleil. Tel arrive Pierret.
Le cheval d'Amairic court tant qu'il a du jarret.
En vain il fait des détours, en vain il file droit,
En vain le félon sur ses traces
Jette des chausse-trapes. Or, Pierret le voyant
Lui en fait honte et grandes remontrances,
Puis avec le talon de sa lance
Il le prend au flanc, et *zou!* le pousse
Dans l'Aude, qui aussitôt le couvre de ses ondes.

... Deja Peiret dins la bataio,
Lanço au cueissau, feroun, s'es tourna revira.
Malur au chivalié qu'aro vai rescountra!
L'eros en grand courrous au plus marrit s'es tra.
E tant bèn tranco e tant bèn taio
Dins l'espés bataioun; lou viscomte Ramoun
E Blacas emé sis espaso
Tant chaplon; Miravau tabaso
Tant dru, que l'Audo es coumblo e raso
De cadabre e de sang quand vèn soulèu tremount.

Tre vèire la malemparado
Li crousa desvaria fugisson en coumbour
De davans lou tranchet que trovo grand sabour
A degoula, chapla, ribaud e ferridour.
Pamens quand la niue s'es astrado,
Clantisson li troumpeto e li biéu di pourtau,
Li tarabast, li carracino,
Anóuncion que li sarrasino
Soun aubourado, e que se clino
Lou grand pont-levadis à plan pèd dóu lindau.

Déjà Pierret dans la bataille,
Lance à la cuisse, furieux, est de nouveau retourné.
Malheur au chevalier qu'il va maintenant rencontrer !
Le héros en grand courroux au plus périlleux s'est jeté.
Et si bien il tranche, et si bien il taille
Dans l'épais bataillon ; le vicomte Raymond-Roger
Et Blacas avec leurs épées
Tant occisent ; Miraval frappe
Si dru, que l'Aude est comble et rase
De cadavres et de sang quand vient le coucher du soleil.

Quand ils voient leur déconfiture
Les croisés épouvantés fuient en désordre
Devant le tranchant qui trouve grande saveur
A décapiter et tailler ribauds et ferrailleurs.
Cependant quand la nuit s'est étoilée,
Les trompettes et les buccins des portails retentissent,
Les *tarabats* et les crécelles
Annoncent que les herses
Sont levées, et que l'on abaisse
Le grand pont-levis à plein pied du seuil.

Lou coumbat cesso. En rendènt gràci
Au Diéu bon, l'albigés rintro dins la ciéuta.
Li femo, lis enfant, lis aujòu soun pousta
Subre li tourrihoun di bàrri merleta,
E si cant fan clanti l'espàci.
Vaqui que quand Peiret vòu penja sa destrau
Contro lou banchoun de sa sello,
Qu'acroco l'armo à la fuvello,
Vèi un crousa que desfourello
Soun espaso, e sus éu abrivo soun chivau!

Peiret s'es lèu remés en gardo,
E se tenènt sousta darrié soun blouquié d'or,
Au guerrié parlo ansin : « Crousa valènt, alor
Sias regretous de noun agué trouva la mort
Dins lou mazant? Ges d'alabardo
N'a capita lou joun de voste arnesc lusènt?
Paure de vous! voulès counquerre
Glòri sus iéu! mai venès querre
Tant soulamen dous pan de ferre!
Tenès-vous lou pèr di, temeràri cresènt!»

Le combat cesse, en rendant grâces
Au Dieu bon, l'albigeois rentre dans la cité.
Les femmes, les enfants, les vieillards sont postés
Sur les tourelles des remparts crénelés,
Et leurs chants font retentir l'espace.
Mais voilà qu'à l'instant où Pierret veut suspendre sa hache
Au banc de la selle,
Qu'il accroche l'arme à l'agraffe,
Il voit un croisé qui tire du fourreau
Son épée, et sur lui dirige son coursier !

Pierret s'est vite remis en garde,
Et se tenant abrité sous son bouclier d'or,
Au guerrier parle ainsi : « Hardi croisé, alors
Vous avez le regret de n'avoir pas trouvé la mort
Dans le carnage ? Aucune hallebarde
N'a saisi le joint de votre armure brillante ?
Pauvre de vous ! Vous voulez conquérir
Gloire sur moi ! Mais vous venez chercher
Tant seulement deux pans de fer !
Tenez-vous le pour dit, téméraire croyant ! »

Mai lou crousa lausso sa pico
Que brandis, se tenènt cubert de soun blouquié.
Peiret subran reculo ! A l'escud dóu guerrié
Vèi lusi tres lis d'or ! Soun bèn lis armarié
Que porto la bello Angelico !
Treboula se desfènd, mai noun auso pica.
Longtèms abilamen s'aparo
E de la lanço, e de l'esparro.
Tres cop éu lausso sa jinjarro,
Tres cop l'amour lou tèn coume palafica.

Au mai vai, au mai s'asseguro
Qu'es bèn elo, Angelico, e noun un ferridour.
Au mai vai, au mai es treboula pèr l'amour.
Alor lou crousa crèis qu'es pres pèr la tremour,
Pico à grand cop soun armaduro,
Bèn tant que di muraio auson lou jafaret.
Ventadour vèi la mauparado
D'eilamoundaut, sa man ajado
Pren vite uno flècho-barrado,
E calant l'aubaresto, a visa bèn adret.

Mais le croisé lève sa pique
Qu'il brandit, se tenant couvert de son bouclier.
Pierret soudain recule ! Sur les armes du guerrier
Il voit briller trois lys d'or ! Ce sont bien les armes
Que portait la belle Angélique !
Troublé il se défend, mais il n'ose frapper.
Longtemps avec adresse il pare les coups
Et de la lance, et de la pique.
Trois fois il lève sa dague,
Trois fois l'amour le tient comme pétrifié.

Plus il va, plus il s'assure
Que c'est bien elle, Angélique, et non un ferrailleur.
Plus il va, plus son amour le trouble.
Le croisé alors croit qu'il est pris par la peur,
Il frappe à grands coups son armure,
Si bien que des murailles on en entend le bruit.
Ventadour voit la mésaventure
De là-haut; sa main âgée
Prend vite une flèche-barbelée,
Et tendant l'arbalète, il vise droit.

Lou nèr clantis coume uno liro,
Lou carrèu siblo e volo, e soun fin aguïoun
Matrassara la bello! Autant-lèu lou vistoun
De Peiret l'aperçèu, lou valènt, lèst e proumt
Sauto à l'en-davans de la biro!
Ai! ai! l'engin avugle, aloubit, e mourtau,
Que vèn de la nauto muraio,
Lou pico au couide, roump la maio
De soun auberc, e lou sang raio!
Angelico estounado aubouro soun uiau,

Sa man laisso toumba l'esparro,
E sa voues claro dis: « Mis iue soun-ti neblous?
Pèr li relicle sant de la divino crous!
Baroun, de qu'avès fa de voste grand courrous
Que tant menaçavo tout-aro?
Noble guerrié, quau sias? Jamai moun espadran
N'avié pica talo armaduro
Ni tant lusènto ni tant duro!
Jamai uno man tant seguro
N'avié para li cop de mis armo d'aram. »

Le nerf résonne comme une lyre,
Le trait siffle et vole, et son aiguillon fin
Transpercera la belle ! Mais aussitôt l'œil
De Pierret l'aperçoit, le vaillant leste et prompt
Bondit au-devant de la flèche !
Aïe ! aïe ! l'engin aveugle, affamé et mortel,
Qui vient de la haute muraille,
Le frappe au coude, brise la maille
De son haubert, et le sang jaillit !
Angélique étonnée relève sa visière,

Sa main laisse tomber la javeline,
Et sa voix claire dit : « Mes yeux sont-ils couverts d'un nuage ?
Par les saintes reliques de la divine Croix !
Baron, qu'avez-vous fait de votre grand courroux
Dont vous me menaciez tant tout à l'heure ?
Noble guerrier, qui êtes-vous ? Jamais mon épée
N'avait frappé telle armure
Ni aussi brillante, ni aussi dure,
Jamais une main aussi sûre
N'avait paré les coups de mes armes d'airain. »

Peiret, descuerbènt soun visage,
Clina coume dèu l'èstre un chivalié courtés :
« Guerriero dóu Sant-Crist, fai un pau entrepr
Jan-Peiret de Mount-brun, un fidèu albigés,
A vòsti pèd met sis óumage.
Éu vous amo d'amour, vous amo à n'en mouri !
Jamai de sa terriblo lanço
Veirés amoussa l'ahiranço
Contro la barbaresco enjanço,
Mai picara jamai voste blasoun flouri.

« E soun espadran, vous lou jure
Davans lou double Diéu que tèn mi jour coumta,
Pèr lou Dret, la Patrìo e pèr la Liberta,
Taiara li ribaud, mai sara lèu doumta
S'à vòsti pèd lou vole adurre.
Moun destraloun lusènt, moun esparro d'aram
Picaran sèmpre li peitrino
Qu'oundron li crous de Palestino ;
Mai davans vòsti treno aurino
E voste caste cors, lèu s'apasimaran.

Pierret, découvrant son visage,
Incliné comme doit l'être un chevalier courtois :
« Guerrière du Saint Christ, dit-il un peu entrepris,
« Jean-Pierret de Mont-Brun, un fidèle albigeois,
« A vos pieds dépose ses hommages.
« Il vous aime d'amour, vous aime à en mourir !
« Jamais de sa terrible lance
« Vous ne verrez éteindre la haine
« Contre la barbaresque engeance,
« Mais elle ne frappera jamais votre blason fleuri.

« Et son épée, je vous le jure
« Devant le double Dieu qui tient nos jours comptés,
« Pour le Droit, la Patrie et pour la Liberté,
« Taillera les ribauds, mais elle sera vite domptée
« Si à vos pieds je veux la déposer.
« Ma hache brillante, ma javeline d'airain,
« Frapperont sans merci les poitrines
« Ornées des croix de Palestine ;
« Mais devant vos tresses d'or
« Et votre chasteté, vite elles s'apaiseront.

« Estènt ravi de vosto fàci,
Estello de moun amo, o soulèu de moun cor !
Demande que fugués ma rouino o moun tresor :
Dounas-me voste amour, o dounas-me la mort,
E m'aurés fa bèn grando gràci ! »
« — Noble guerrié, respond la bello emé grandour,
Un sarramen me tèn ligado
Quaranto jour à la crousado :
La Santo Glèiso courroussado
Dins 'quéu tèms me desfènd de douna moun amour.

« Mai, tre passa la quaranteno,
Sus lou bàrri poudrés aussa voste penoun,
Lou miéu vous respoundra; se se tèn de clinoun,
Voudra vous dire si ; s'es dret dira, de noun. »
Coume a parla, tiro li reno
De soun blanc cavalin, e s'aliuencho tant-lèu...
E Jan-Peiret, l'amo esmougudo,
Lou cor barra, la lengo mudo,
Franquis li porto sournarudo
De la Ciéuta. Li clau fan quila li pestèu.

« Je suis ravi de votre visage,
« Etoile de mon âme, ô soleil de mon cœur !
« Je demande que vous soyez ma ruine ou mon trésor.
« Donnez-moi votre amour, ou donnez-moi la mort,
« Et vous m'aurez accordé bien grande grâce ! »
« — Noble guerrier, répond la belle avec grandeur,
« Un serment me tient liée
« Quarante jours à la croisade :
« La Sainte Eglise courroucée
« Pendant ce temps me défend de donner mon amour.

« Mais, aussitôt que sera passée la quarantaine,
« Sur le rempart vous pourrez hausser votre pennon,
« Le mien vous répondra. S'il demeure incliné
« Il vous dira, oui ; s'il est dressé, il vous dira, non. »
Comme elle a dit, elle tire la bride
De son blanc poulain et s'éloigne aussitôt....
Et Jean-Pierret l'âme émue,
Le cœur serré, la langue muette,
Franchit les portes sombres
De la Cité... Les clés font grincer les serrures.

CANT CINQUEN

Eici seguis de quento façoun l'evesque de Cahour fai embarra en negro presoun sa neboudo Angelico, amor qu'amo Jan-Peiret l'albigés. E coume d'enterin que lou viscomte, li baroun e li dono festejon dins Carcassouno, li crousa desvaston li champ e viron lis aigo de la ribiero. E coume li pous de la Ciéuta s'entresecon. E coume alor lou Legat Arnaud pèr couquinarié mando de gènt au viscomte pèr trata de la pas. E coume lou viscomte reçaup li mandadou emé ruso.

Coume Angelico es arribado
Davans lou pavaioun, soun escudié fidèu
A de soun auferan aganta lou bridèu,
E l'a tengu d'amens. E la jouvo tant-lèu
Subre la tepo es davalado.
A penja soun blouquié, soun éume e soun apioun
I branco dóu sause, sa lanço
L'apueio au pège, e pièi s'avanço
Dóu ridèu que l'auro balanço,
N'ausso li franjo, e vai souto lou pavaioun.

CHANT CINQUIÈME

Ici s'ensuit de quelle manière l'évêque de Cahors fait enfermer en noire prison sa nièce Angélique, parce qu'elle aime Jean-Pierret l'albigeois. Et comment pendant que le vicomte, les barons et les dames festoient dans Carcassonne, les croisés dévastent les champs et dévient les eaux de la rivière. Et comment les puits de la Cité sont mis à sec. Et comment alors le légat Arnaud, par coquinerie, mande des gens au vicomte pour traiter de la paix. Et comment le vicomte reçoit les envoyés avec ruse.

Aussitôt qu'Angélique est arrivée
Devant son pavillon, son écuyer fidèle
A de son coursier saisi la bride
Et l'a surveillé. Et la jouvencelle aussitôt
Sur le gazon est descendue.
Elle a suspendu son bouclier, son heaume et sa hachette
Aux branches du saule, sa lance
Elle l'appuie contre le tronc, et puis elle s'approche
Du rideau que la brise agite,
Elle en soulève les franges, et rentre sous le pavillon.

E quand s'es visto aqui souleto,
Elo a joun si dos man, soun cor a souspira;
Es toumbado à geinoun e sis iue an ploura.
Li cinq plago à beisa dóu Sant-Crist adoura,
Pièi a di sa voues tremouleto :
« Moun Diéu! moun Diéu! agués pieta de voste enfant!
Angelico de Simiano
Vòu óubeï li lèi crestiano,
Tant la nouvello que l'enciano,
Faudrié-ti dins lou cros ana mouri de fam!

« N'a que quinge an, es ourfanello,
A res pèr l'apara contro l'esprit malin.
Que li sants Evangèli esclaron soun camin,
Car d'un amour pougnènt soun cor emé fremin
Sènt que se riblon lis anello!
Pèr moun paire, o moun Diéu, qu'un jour prenguè la crous
E partiguè pèr Palestino;
Travessè terro e mar latino,
E sus l'armado maugrabino,
Bèu guerrié dóu Sant-Crist, piquè tout pouderous,

Et quand elle s'est vue là seulette,
Elle a joint les deux mains, son cœur a soupiré;
Elle est tombée à genoux et ses yeux ont pleuré.
Du Saint Christ adoré elle a baisé les cinq plaies,
Puis, sa voix tremblante a dit :
« Mon Dieu, mon Dieu ! ayez pitié de votre enfant !
« Angélique de Simiane
« Veut obéir aux lois chrétiennes,
« Tant la nouvelle que l'ancienne,
« Faudrait-t-il dans le cachot aller mourir de faim !

« Elle n'a que quinze ans, elle est orpheline,
« Elle n'a personne pour la défendre contre l'esprit malin.
« Que les Saints Evangiles éclairent sa route,
« Car d'un amour poignant son cœur avec crainte.
« Sent se river les anneaux !
« Pour mon père, grand Dieu ! qui un jour prit la croix
« Et partit pour la Palestine;
« Traversa terres et mers latines,
« Et sur l'armée des mécréants,
« Beau guerrier du Saint Christ, frappa si bravement,

« *Tant pouderous, que Sant-Jan-d'Acre,*
Que dous siècle de tèms avié vist soun bouigoun
Teni la crous couchado avau dins li regoun
De soun plan souleious, toumbè sout soun dagoun
Que faguè chaple e grand massacre.
Pieta, moun Diéu, pèr éu, qu'aplantè Saladin
A la tèsto de soun armado,
De sang turc, tres an de durado,
Tenguè la Judèio arrousado!
Pièi lou ferre trauquè lou valènt paladin!

« *Ai! pieta! Quand l'orro nouvello*
En Prouvènço arribè, ma maire tant plourè,
De tant forto doulour soun amo se sarrè,
Que plus manja ni béure entre soun cor rintrè,
E prenguerias soun amo bello!
E iéu souleto alor restère pèr soufri.
Vuei, mai que jamai s'amoulouno
Sus moun front l'aurasso ferouno.
L'Evesque de Cahour m'ourdouno
De chausi vo la clastro o la man d'Amaury.

« Si bravement, que Saint-Jean-d'Acre,
« Qui depuis deux siècles avait vu son croissant
« Tenir la croix terrassée là-bas dans les sillons
« De sa plaine ensoleillée, tomba sous les coups de sa dague
« Qui fit grand meurtre et grand massacre.
« Pitié, mon Dieu, pour lui, qui arrêta Saladin
« A la tête de son armée,
« Qui de sang turc, trois ans durant,
« Tint la Judée arrosée !..
« Puis le fer transperça le vaillant paladin !

« Ah ! pitié ! Quand l'horrible nouvelle
« En Provence arriva, ma mère tant pleura,
« De si grande douleur son âme fut étreinte,
« Que manger ni boire dans son corps plus n'entrèrent.
« Et vous prîtes son âme belle !
« Et moi seulette alors je restai pour souffrir.
« Aujourd'hui, plus que jamais s'amoncelle
« Sur mon front l'orage furieux.
« L'évêque de Cahors m'ordonne
« De choisir ou le cloître ou la main d'Amairic.

« O duro lèi ! voues soubeirano
De moun tutour malin ! avès segur coumta
Sèns ma lanço pounchudo e sèns ma voulounta.
Avès coumta sèns Diéu, que vendrié m'assista !
Angelico de Simiano
Amo fin qu'à la mort l'albigés Jan-Peiret !
Pèr lis amo dóu purgatòri
Lou jure davans vósto glòri,
Moun Diéu ! » Baiso li pèd d'evòri
Dóu Crist, acò disènt... Subran, de la paret,

Dóu bisbe en iro la voues trono :
« Enfant, vous cuerbe vuèi de ma maladicioun !
De vosto raço sias l'ounto e la fenicioun !...
Mi fraire en Jèsu-Crist, à voste enquisicioun,
Sènso pieta, liéure la dono !
Poudès à voste grat la faire enmuraia,
Derraba sa cabeladuro,
Roumpre si membre à la tourturo ;
Aurés plus tard, osco seguro,
Dins lou cèu pagamen de l'ordre qu'ai baia. »

« O dure loi ! voix souveraine
« De mon tuteur pervers ! vous avez sûrement compté
« Sans ma lance pointue et sans mon vouloir.
« Vous avez compté sans Dieu, qui viendra m'assister !
« Angélique de Simiane
« Aimera jusqu'à la mort l'albigeois Jean-Pierret !
« Par les âmes du Purgatoire
« Je le jure devant votre splendeur,
« Mon Dieu ! » Elle baise les pieds d'ivoire
Du crucifix, cela disant... Soudain, du côté de la paroi,

De l'évêque en courroux la voix tonne :
« Enfant je vous couvre aujourd'hui de ma malédiction !
« De votre race vous êtes la honte et la fin !...
« Mes frères en Jésus-Christ, à votre inquisition,
« Sans pitié, je livre la damoiselle !
« Vous pouvez à votre gré la faire enmurer,
« Lui arracher sa chevelure,
« Rompre ses membres à la torture ;
« Vous aurez plus tard, assurément
« Dans le ciel, la récompense de l'ordre que j'ai donné ! »

Tant-lèu quatre mouine en cagoulo,
Emé lou cire en man, cantant De profundis,
Trason subre la chato un bourras de cadis,
Pièi la couchon deforo à cop de crucefis.
En van souspiro, en van gingoulo
Angelico la bloundo, es lou saume di mort
Que clantis sèmpre à sis auriho...
Li quatre mouine emé la fiho,
Touto la niue sus li mountiho
An fa que camina dins de camin bistor...

La luno pleno s'es levado,
Briho dintre lou cèu coume un blouquié d'argènt;
Si rai jogon dins l'or dis aureflor au vènt,
E sus l'erbo eigagnouso e lis arnesc lusènt.
Tóuti li tendo soun clavado.
E danso lou pean sus l'armado que dort.
De vòu de corb, de vòu de graio
Cuerbon lis aubre e li muraio.
Dins lou carnas de la bataio
Aquélis aucelas manjon lis iue di mort.

Aussitôt quatre moines en cagoules,
Avec le cierge à la main, chantant *De Profundis,*
Jettent sur la chaste fille un sac de grosse toile,
Puis la chassent dehors à coups de crucifix.
En vain soupire, en vain gémit
Angélique la blonde. C'est le psaume des morts
Qui retentit sans cesse à son oreille...
Les quatre moines et la jouvencelle,
Toute la nuit sur les montagnes
N'ont fait que marcher dans les chemins tortueux...

La pleine lune s'est levée,
Elle brille dans le ciel comme un bouclier d'argent;
Ses rayons jouent dans l'or des oriflammes au vent,
Et sur l'herbe trempée de rosée et les armures brillantes.
Toutes les tentes sont closes.
Et le cauchemar danse sur l'armée qui dort.
Des vols de corbeaux, des vols de corneilles
Couvrent les arbres et les murs.
Dans le charnier de la bataille
Ces énormes oiseaux mangent les yeux des morts.

E d'enterin dins Carcassouno
Es grando l'alegresso. Aro li fort guerrié
An leissa si courrèire i man dis escudié
Que ié faran manja l'espèuto di granié.
Contro la paret que ressouno
An apueia si lanço; an pendoula' au clavèu,
Blouquié lusènt e brogno duro,
Tout lou ferre de l'armaduro ;
E pièi an pres pèr vestiduro
Traio e riste de sedo, e rintron au castèu.

Li lampo brihon. Assetado,
Li dono soun aqui subre li tapis blanc :
Escouton li tensoun di troubadour galant ;
Li page d'enterin soustènon sus si man
Li jato d'or subre-cargado
De frucho melicouso, e de vin, e de flour.
E la plus bello di plus bello,
Aquelo que lou mai barbello,
Es bèn la bruno Barnabello
Dono de Cabaret, qu'óublido soun segnour.

Et durant ce temps, dans Carcassonne
Est grande l'allégresse. Maintenant les preux guerriers
Ont laissé leurs palefrois aux mains des écuyers
Qui leur font manger l'épautre des greniers.
Contre la paroi sonore
Ils ont appuyé leurs lances. Ils ont suspendu au clou,
Bouclier brillant, cuirasse dure,
Tout le fer de leur armure;
Et puis ils ont pris pour vêtement
Tuniques et manteaux de soie, et rentrent au château.

Les lampes brillent. Assises,
Les dames sont là sur les blancs tapis :
Elles écoutent les tensons des galants troubadours ;
Les pages, cependant, soutiennent sur leurs mains
Les jattes d'or surchargées
De fruits exquis, et de vins, et de fleurs.
Et la plus belle parmi les plus belles,
Celle qui le plus soupire d'amour,
C'est bien la brune Barnabelle
Dame de Cabaret, qui oublie son seigneur.

Aqui i'a mai : dono Esclarmoundo
La cassarello, e Na Guiraudo de Lavau,
Que de la malo-mort dèu peri, sort fatau !
I 'a dono Azalaïs, astre de Puy-lavau,
I 'a dono Douceto la bloundo,
Ugueto de Clarmount, bello coume lou jour ;
Mai la plus bello di plus bello,
Aquelo que lou mai barbello,
Es bèn la bruno Barnabello
Dono de Cabaret, qu'óublido soun segnour.

Oublido soun segnour la bruno,
Car chascun à-de-rèng ié fai soun coumplimen
E ié baiso li det bèn amourousamen.
Un soulet, Jan-Peiret, demoro en pensamen ;
Dintre soun amo revouluno
La flamo de l'amour. Vès-lou, s'es auboura,
De soun mantèu cuerb sis espalo
E quito li jo de la salo.
Alor Barnabello vèn palo,
L'aguïoun dóu despié dins soun cor es intra.

Là, sont encore : Dame Esclarmonde
La chasseresse, et dame Guiraude de Lavaur,
Qui de la malemort doit périr, sort fatal !
Il y a dame Azalaïs, astre de Puy-Laval,
Il y a dame Doucette la blonde,
Huguette de Clermont, belle comme le jour ;
Mais la plus belle parmi les plus belles,
Celle qui le plus soupire d'amour,
C'est bien la brune Barnabelle
Dame de Cabaret, qui oublie son seigneur.

Elle oublie son seigneur la brune,
Car chacun à son tour lui fait son compliment
Et lui baise les doigts bien amoureusement.
Un seul, Jean-Pierret, demeure en rêverie.
Dans son âme tourbillonne
La flamme de l'amour. Le voilà, il s'est levé,
De son manteau il couvre ses épaules
Et quitte les jeux de la salle.
Alors Barnabelle pâlit,
L'aiguillon du dépit en son cœur est entré.

Mai Jan-Peiret noun s'en aviso;
Passo li courredour e lou Pont-levadis.
Dóu Pas-dóu-Senesçau escarlimpo la vis,
E subre lou merlet s'assèto sounjadis.
E peralin, de rau, de biso,
Subre li bord de l'Audo e souto lis aubour
Vèi l'atalage di crousaire :
Li penoun floutejant dins l'aire;
Aligna coume emé l'araire,
Vèi li pavaioun blanc avau dins la liuenchour.

Vèi dins lis ort e dins la prado
L'auferan dóu guerrié pasturga libramen;
Dis arnesc pèr lou sòu vèi lou belugamen,
Vèi l'arquetié coucha dintre soun campamen.
Entre que l'aubo s'es moustrado,
Tóuti li pavaioun subran se soun dubert,
E n'es sourti bello, ufanouso,
De chivalié troupo noumbrouso,
E sus la prado enca 'eigagnouso
Autant-lèu s'es tengu lou counsèu en plen èr.

Mais Jean-Pierret ne s'en avise;
Il passe les corridors et le pont-levis,
Du Pas-du-Sénéchal il gravit l'escalier,
Et sur le merlon il s'assied rêveur.
Et au loin, du Sud et du Nord,
Sur les bords de l'Aude et sous les peupliers,
Il voit l'attelage des croisés :
Les pennons flottants dans les airs ;
Alignés comme avec l'araire,
Il voit les pavillons blancs là-bas dans le lointain.

Il voit dans les jardins et dans les prairies
L'alferan du guerrier paissant en liberté ;
Des armures sur le sol il voit le scintillement,
Il voit les archers couchés dans leurs campements.
Aussitôt que l'aurore s'est montrée,
Tous les pavillons soudain se sont ouverts,
Et il en est sorti belle, superbe,
Nombreuse troupe de chevaliers,
Et sur la prairie encore trempée de rosée
Aussitôt s'est tenu le conseil en plein air.

D'enterin arquetié, crousaire,
Aubarestié vo clerc escuron lis arnésc,
Abéuron l'auferan subre lou ribeires,
Passon afeciouna sus la pèiro de gres
Tranchet, destrau, dagoun chaplaire.
Pamens dins lou counséu es grando la coumbour,
D'ùni fan signe emé la tèsto
Pèr dire si; d'autre sa gèsto
Marco de noun. Dins la tempèsto
Qu'aubouro, just se fai entèndre l'óuratour.

Mai apueia sus soun esparro,
Au mitan dóu counsèu s'avanço un vièi baroun :
Sa paraulo es senado e degun l'enterroump.
Se devino que tóuti aprovon si resoun.
Dintre soun èume d'or qu'aparo
A reçaupu li vot de chasque chivalié...
Tant-lèu clantis la campaneto,
Un prèire en chasublo vióuleto,
Sus l'autar oundra de flloureto,
Vai counsacra l'oustìo e beni li guerrié.

Et pendant ce temps, archers, croisés,
Arbalétriers et clercs fourbissent les armures,
Abreuvent les coursiers sur le rivage,
Passent avec soin sur la pierre de grès,
Lames, haches, dagues tranchantes.
Cependant dans le conseil est grande la dispute :
Les uns font signe avec la tête
Pour dire oui ; des autres le geste
Veut dire non. Dans la tempête
Qu'il soulève, avec peine se fait entendre l'orateur.

Mais appuyé sur sa javeline,
Au sein du conseil s'avance un vieux baron.
Sa parole est sensée et personne ne l'interrompt.
L'on devine que ses raisons sont approuvées.
Dans son heaume d'or qu'il présente,
Il a reçu les votes de chaque chevalier.
Aussitôt tintent les clochettes,
Un prêtre en chasuble violette,
Sur l'autel orné de fleurs,
Va consacrer l'hostie et bénir les guerriers.

Vèi tout acò d'en-aut di bàrri;
E quand la messo es dicho e qu'un diacre a laussa
Sus la foulo à-geinoun li relicle enchassa,
Clantisson dins lis èr chimbalo e biéu troussa.
Aquesto raido, aqueste esglàri,
Un moumen dins lou camp a tra la counfusioun :
Chascun cour vers soun armaduro.
Lèu, coume uno meissoun maduro,
Se cuerb de lanço la planuro;
Cavaucon li segnour i front di bataioun.

Mai dins la bello cavaucado,
Entre li fièr baroun e li bisbe mitra,
Dóu valènt Jan-Peiret l'iue noun a rescountra
D'aquelo de soun cor lou sublime retra,
E n'en a l'amo desoulado !
Lou bisbe de Cahour, soun ouncle, i'es soulet.
Vès-lou que coumando en persouno.
Li chèfi escouton ço qu'ourdouno :
Is un a moustra Carcassouno,
Is autre vers li champ fai signe emé lou det.

Il voit tout cela du haut des murailles ;
Et quand la messe est dite et qu'un diacre a élevé
Sur la foule à genoux, les reliques enchassées,
Retentissent dans les airs cymbales et buccins tordus.
Ce toc-sin, cette alarme,
Un instant dans le camp a jeté la confusion :
Chacun court vers son armure.
Bientôt, comme un champ de blé mûr,
La plaine se couvre de lances ;
Les seigneurs chevauchent aux fronts des bataillons.

Mais dans la belle chevauchée,
Parmi les fiers barons et les évêques mitrés,
Du vaillant Jean-Pierret l'œil n'a pas rencontré
De celle de son cœur le sublime portrait,
Et il en a l'âme désolée !
L'évêque de Cahors, son oncle, y est tout seul !
Le voilà, il commande en personne.
Les chefs écoutent ses ordres :
Aux uns il montre Carcassonne,
Aux autres vers les champs il fait signe avec le doigt.

A di: L'armado se desdoublo;
Uno mita s'en vai rassa lis óulivié,
E derraba li souco emai lis espalié,
E brula li recordo! E clauvet e verdié,
Tout es rasa coume uno estoublo.
Maladicioun de Diéu! maladicioun de Diéu!
Rasin, óulivo, fru, verduro,
Recordo en flour, quàsi maduro,
Tout es flachi! Dins la planuro
Dirias qu'uèi an passa li troumbo de l'estiéu.

Lis autre van vers la ribiero,
'Mé de càrri carga de post e de sóumié;
Porton rèsso e martèu, de palo, de terrié,
E d'aigre e de palan, de pau e de cougnié,
De cabestan, de tourtouiero,
Touto meno d'engin cala coume se dèu.
Aqui se groupon à l'óubrage:
D'ùni dóu bos fan lou rassage,
D'autre n'en fan lou carrejage
Sus la ribo de l'Audo. Es un grand bastardèu

Il a parlé. L'armée en deux se partage ;
Une moitié s'en va scier les oliviers,
Arracher les souches et aussi les espaliers,
Et brûler les récoltes ! Et les enclos et les vergers
Tout est rasé comme un chaume.
Malédiction de Dieu ! Malédiction de Dieu !
Raisins, olives, fruits, verdure,
Récoltes en fleurs ou presque mûres,
Tout est dévasté ! Dans la plaine
On dirait qu'aujourd'hui sont passées les trombes de l'été.

Les autres s'en vont vers la rivière
Avec des charriots chargés de planches et de poutres ;
Ils portent scies et marteaux, des pelles, des paniers,
Des leviers, des palans, des pieux et des cognées,
Des cabestans, des câbles,
Toutes sortes d'engins dressés comme il faut.
Là ils se mettent à l'ouvrage avec ardeur ;
Les uns scient le bois,
Les autres en font le charroi
Sur les rives de l'Aude. C'est une grande écluse

Que van basti pèr vira l'aigo.
En saumoudiant li vèspro, aqui li terraioun
Susant, boufant, plegant sout li lourd banastoun,
Carrejon d'argilas. D'aigo enjusqu'au mentoun,
Nadant coume lampre e palaigo,
En plen courrènt eila d'autre planton li pau...
Deja l'aigo es à mievirado;
L'esclauso vai èstre aubourado.
Te Deum ! *canton lis armado.*
Es alor que Peiret tèn plus dins lou repau.

Vai en courrènt vers l'assemblanço
Qu'es en fèsto au castèu. Dintre lou courredour
Cargo la brogno e l'éume, emai l'esquinadour,
Blouco contro soun bras lou blouquié naut e lourd,
E sa man pren la longo lanço.
Franquis ansin barda li porto dóu festin :
« *Escoutas-me, Segnour e Dono,*
Sa voues terriblo e forto trono,
Veiren crèisse la bella-dono
Emai lou pisso-can dessubre li pountin,

Qu'ils vont construire pour dévier les eaux.
En psalmodiant les vêpres, là, les terrassiers
Suant, soufflant, ployant sous les lourdes banastres
Charrient de l'argile. Avec de l'eau jusqu'au menton,
Nageant comme lamproies et soles,
En plein courant là-bas, d'autres plantent les pieux...
Déjà les eaux sont à demi déviées ;
L'écluse va être élevée.
Te Deum ! chantent les armées.
C'est alors que Pierret ne tient plus le repos.

Il va en courant vers l'assemblée
Qui festoye au château. Dans le corridor
Il se charge de la cuirasse et du heaume et de la large épée,
Il attache à son bras le bouclier haut et pesant,
Et sa main prend une longue lance.
Il franchit ainsi bardé les portes du festin :
« Ecoutez-moi, Seigneurs et Dames,
Sa voix terrible et puissante a tonné,
Nous verrons croître la belladone
Et le pissenlit sur les perrons,

« *La tepo cuerbira li draio,*
Li ferrou di pourtau lèu s'enrouveliran,
Se de-longo au grand vas dóu plasé s'abéuran,
E s'óublidan qu'avau, subre sis auferan,
Soun cènt milo sout li muraio !
Assaupès que li champ soun tóuti desvasta :
Rèsto pa 'n aubre, pa 'no souco !
Pas uno frucho à metre i bouco !
Rèn! pas la valour d'uno blouco !
Segur lou Diéu dóu Mau n'es plus d aquest cousta.

« *E i 'a bèn aure, e pire encaro !*
D'enterin que lis un van afoudra li champ,
Lis autre, óubrié dóu diable, e malin e michant,
Bastisson dedins l'Audo un bastardèu gigant
Pèr desvira lis aigo claro !
Dins tres jour anan vèire entre-seca li pous!
Alor vèn la set devouranto
Qu'emé sis ounglo nous aganto
E nous eirusco la garganto.
D'enterin l'ost arribo arma, barda, poumpous,

« Le gazon couvrira les sentiers,
Les verrous des portes se rouilleront,
Si nous nous abreuvons sans cesse au vase des plaisirs,
Et si nous oublions que sur leurs coursiers,
Sont là-bas cent mille hommes sous les murailles !
Sachez que les champs sont tous dévastés :
Il ne reste pas un arbre, pas une souche !
Pas un fruit à se mettre à la bouche !
Rien ! pas même la valeur d'une boucle !
Sûrement le Dieu du Mal n'est plus avec nous.

« Il y a bien autre chose, et pire encore.
Pendant que les uns vont dévaster les champs,
Les autres, ouvriers du Diable, et mauvais et méchants,
Construisent dans l'Aude une écluse gigantesque
Pour dévier les eaux claires !
Dans trois jours nous allons voir nos puits se dessécher !
Alors vient la soif dévorante
Qui avec ses ongles nous saisit
Et nous déchire la gorge..
Pendant ce temps l'ost arrive, armé, bardé, bien dru,

« E sèns coumbat nous encadeno.
Alor tout es perdu ! Se me cresès, segnour,
Davalen eilavau, aparen nosto ounour
A cop d'enso e de lanço, aparen l'esplendour
Dis aureflor, bandiero e peno ! »
E lou guerrié se taiso, e barro soun uiau,
E pièi s'ensort de l'assemblado...
Mai Barnabello courroussado,
Malino coume uno rassado,
Boundo sus lou tapis e respond ansin naut :

« Jamai, viscomte, à vosto fàci
Degun n'avié parla, d'asseta vo de dré,
Emé tant d'arrouganço, emé tant pau de dret
Coume vèn de parla lou baroun Jan-Peiret!
Viscomte, avès (n'en rendèn gràci)
E sagesso, e valènço, e clar entendamen.
Avès eici de counseiaire
Qu'à-n-un besoun soun li pagaire,
Fièr chivalié, grand guerrejaire
Que dintre li coumbat picon mourtalamen.

« Et sans combat nous enchaîne.
Alors tout est perdu !... Si vous me croyez, seigneurs,
Descendons là-bas, défendons notre honneur
A coups d'épées et de lances, défendons la splendeur
Des oriflammes, bannières et pennons ! »
Et le guerrier se tait, il ferme sa visière,
Et puis quitte l'assemblée...
Mais Barnabelle courroucée,
Maligne comme un reptile,
Bondit sur le tapis et répond hautement de la sorte :

« Jamais, Vicomte, à votre face,
Personne n'avait parlé, assis ou debout,
Avec autant d'arrogance et aussi peu de droit
Comme vient de parler le baron Jean-Pierret !
Vicomte, vous avez (nous en rendons grâces)
Et sagesse, et vaillance, et clair entendement.
Vous avez ici des conseillers
Qui au besoin paient de leur personne,
Fiers chevaliers, grands guerroyeurs
Qui dans les combats frappent mortellement.

« M'es avis que, se s'atrouvavo
Qu'aqu'éu barbelejaire arriba d'avans ièr
Venguèsse dins si man aganta lou gouvèr,
De moun espous fidèu estrassariéu l'auberc,
Roumpriéu soun espéu que traucavo,
Pièi dins noste castèu tournarian s'estrema ! »
Sènso quita soun escabello,
Subran respond à Barnabello
Lou viscomte Rouger : « Rebello
Sarien vòsti resoun, se ço qu'an esprima

« Sourtié dóu mitan d'uno barbo.
Aro saupès, Madono, uno causo verai :
De Peiret de Mount-Brun autant que de res mai
La lanço a bono pouncho e l'enso a famous tai.
A la meissoun l'on vèi li garbo.
Quau l'a pas vist aièr sout soun arnesc aurin
Trenca, trauca dins la bataio,
Escud d'aram, e brogno, e maio?
Sourti lou premié di muraio,
Es intra lou darrié! sabès!... Daut! tambourin!»

« Il m'est avis que, s'il se trouvait
Quelque songe-creux arrivé d'hier,
Qui voulût prendre le gouvernement dans ses mains,
De mon époux fidèle je déchirerais le haubert,
Je briserais l'épée qui transperce,
Puis dans notre château nous retournerions nous enfermer ! »
Sans quitter son escabeau,
Sur-le-champ répond à Barnabelle
Le vicomte Roger : « Rebelles
Seraient vos paroles si ce qu'elles ont exprimé

« Sortait du milieu d'une barbe.
Maintenant apprenez, Madame, une chose vraie :
De Pierret de Mont-Brun aussi bien que de personne
La lance a bonne pointe et la dague a fameux tranchant.
A la moisson on voit les gerbes.
Qui ne l'a pas vu hier sous son armure d'or,
Trancher, transpercer dans la bataille,
Ecus d'airain, et cuirasses, et hauberts ?
Sorti le premier des murailles
Il est rentré le dernier ! savez-vous ?... Allons ! tambourins. »

E sout li domo de la salo
Clantisson mai lis arpo e li gènti cansoun,
Tantost en dous acord, tantost à l'unissoun.
Pièi troubaire e jouglar redison si tensoun
Au brut di chimbalo argentalo;
E de jour e de niue duron fèsto e festin :
Vuèi es à l'oumbro de la touno
Que se tèn court-d'amour. Se douno
Pèr mendro estreno, de poutouno.
Deman, subre la liço, un chivalié latin,

Au coumbat d'esparro e de lanço,
Prouvoucara li fort. Pièi i 'aura carroussèu
De dono e de baroun sus lou prat dóu castèu,
E pièi jo dóu penoun, pièi jo de l'escounsèu,
E de-longo festin e danso.
Denterin Jan-Peiret maduro sa doulour.
Sus li tourre, sus li muraio,
Vai e vèn, de-longo varaio,
Gueitant à-travès si ventaio
Se noun vèi eilalin espandi li coulour

Et sous les dômes de la salle
Retentissent de nouveau les harpes et les gentes cantilènes,
Tantôt en doux accords, tantôt à l'unisson.
Puis troubadours et jongleurs redisent leurs tensons
Au bruit des cymbales d'argent.
Et de jour et de nuit durent fêtes et festins :
Aujourd'hui, c'est à l'ombre de la tonnelle
Que se tient la cour d'amour, il s'y donne
Pour le moindre guerdon, des baisers.
Demain, sur la lice, un chevalier latin,

Au combat du javelot et de la lance,
Provoquera les forts. Puis il y aura Carrousel
De dames et de barons sur la prairie du château ;
Et puis jeux du pennon, puis jeux du disque.
Et sans trêve festins et danses.
Cependant, Jean-Pierret mûrit sa douleur.
Sur les tours, sur les murailles
Il va et vient, de longue il promène,
Guettant à travers son ventail
S'il ne voit point là-bas s'épanouir les couleurs

De la bandiero d'Angelico.
Di crousaire au travai vèi que lou groulimen :
Cavon de founs valat, souston si campamen,
Ausson de baragnado e de terrassamen.
E lou gau canto, e l'ouro pico.
E s'acabon li jour, li semano, lou mes !.....
Vaqui que dintre Carcassouno
N'es plus la violo que vióulouno,
Ni la chimbalo que resouno,
Es l'aspro, es l'orro set, pesant de tout soun pes,

Que bramo dintre li carriero,
Bramo dins li casau, bramo dins lou castèu,
Bramo pertout !.. Un jour, plega dins si mantèu,
A la Porto de l'Audo an pica dóu martèu
Quatre crousaire à mino autiero.
« Quau sias ? » crido Peiret dóu Pas-dóu-senescau.
— « Sian quatre gènt de la crousado.
Pèr saupre se pas de durado
Pòu emé vous èstre tratado,
Sian manda vers Rouger pèr lou Legat Arnaud. »

De la bannière d'Angélique.
Il ne voit que le grouillement des croisés au travail :
Ils creusent des fossés profonds, ils abritent leurs campements,
Ils élèvent des palissades et des terrassements.
Et le coq chante, et l'heure frappe.
Ils passent les jours, les semaines, le mois !.....
Voilà que dans Carcassone
Ce n'est plus la viole qui résonne et chante,
Ni la cymbale qui tinte,
C'est l'âpre, c'est l'horrible soif, pesant de tout son poids,

Qui hurle dans les rues,
Hurle dans les masures, hurle dans le château,
Hurle partout !... Un jour, dans leurs manteaux ployés,
A la Porte de l'Aude ont frappé du marteau
Quatre croisés à mine altière.
« Qui êtes-vous ? leur crie Pierret du Pas-du-Sénéchal.
— « Nous sommes quatre gens de la croisade.
Pour savoir si paix durable
Peut être avec vous traitée,
Nous sommes envoyés vers Roger par le Légat Arnaud. »

— « Sufis. Lou soulèu sus ma targo
Enca trelusira quand vendrai vous pourta
La dicho dóu viscomte en touto verita. »
Jan-Peiret vers Rouger tant-lèu s'es presenta :
« De causo grèvo ai pris la cargo.
Viscomte e Mèstre, fai, alin sout lou pourtau
I 'a quatre gènt de la crousado.
Pèr saupre se pas de durado
Pòu emé vous èstre tratado,
Davans vous soun manda pèr lou Legat Arnaud. »

Emé sa man soustènt sa tèsto
Lou viscomte Rouger, ausènt tau parlamen.
E pale, de clinoun demoro un long moumen
Aclapa sout lou pes de milo pensamen.
Mai dins lou niéu de la tempèsto
Sèmpre lus un uiau. Rouger a di : « Vai bèn. »
Sono si page e si chambriero,
En chascun baio uno aigadiero,
E lèu li mando pèr carriero
Pèr croumpa d'aigo à pres de couire, à pres d'argènt.

— « Cela suffit. Le soleil sur ma targe
Encore brillera quand je viendrai vous apporter
Le dire du vicomte en toute franchise. »
Jean-Pierret vers Roger aussitôt s'en est allé :
« De chose grave j'ai pris la charge,
Vicomte et Maître, dit-il, là-bas sous le portail
Sont quatre gens de la croisade.
Pour savoir si paix durable
Peut être avec vous traitée,
Devant vous ils sont envoyés par le Légat Arnaud. »

Avec sa main il soutient sa tête
Le vicomte Roger, en entendant tel parler.
Et pâle, incliné il demeure un moment
Accablé sous le poids de mille pensées.
Mais dans la nue de la tempête
Toujours brille un éclair. Roger a dit : « C'est bien. »
Il appelle ses pages et ses chambrières,
A chacun il donne une aiguière,
Et vite les envoie par les rues
Pour acheter de l'eau à prix de cuivre, à prix d'argent.

E quand soun pleno sis eisino,
Éu fai bouta la taulo emé de fru de l'ort,
De car fresco d'agnèu, de voulaio, de porc,
Emé de vin muscat lampant, blound coume l'or,
E malvesìo cremesino.
Pièi cuerbis soun bèu cors de soun briant auberc,
E de si man cenglo à sa taio
Sa longo espaso di bataio.
Pièi i vigìo di muraio
Fai dire de viha, qu'un pourtau es dubert.

Lors intron li quatre crousaire.
Bèu guerrié dóu Sant-Crist, soun : Lambert de [Crécy,
Rouger dis Andelys, En Hugo de Lascy,
Reinié de Chauderoun, tóuti quatre frounci
Dis ans, enca dur guerrejaire.
S'aduson ufanous dins la cour dóu castèu.
Aqui Rouger souto lou pàli,
Penoun dubert au vènt gregàli,
Li reçaup en ié disènt : « D'àli !
Sias lis oste sacra de Rouger Trencavèu. »

Et quand sont pleins ses ustensiles,
Il fait dresser la table avec les fruits du jardin,
De la chair fraîche d'agneau, de la volaille, du porc,
Avec des vins muscats brillants, blonds comme l'or,
Et malvoisie écarlate.
Puis il couvre son beau corps de son brillant haubert,
Et de ses mains il sangle à sa taille
Sa longue épée de combat.
Puis aux sentinelles des remparts
Il fait dire de veiller, que l'une des portes est ouverte.

Lors entrent les quatre croisés.
Beaux guerriers du Saint-Christ, ils sont : Lambert de [Crécy,
Roger des Andelys, don Hugues de Lascy,
Raynier de Chauderon, tous les quatre ridés
Par les ans, encore durs guerroyeurs.
Ils s'avancent superbes dans la cour du château.
Là Roger sous le dais,
Pennon déployé au vent de galerne,
Les reçoit en leur disant : « Avancez,
Vous êtes les hôtes sacrés de Roger Trencavel. »

Subran em' un signe de tèsto,
Perèu emé la man saludon li guerrié.
Pièi Lambert de Crecy parlo ansin lou premié :
« *Viscomte, lou Legat dis que i 'agradarié,*
E que pèr éu sarié grand fèsto,
Se voulias l'ounoura, vous e vòsti segnour,
Dintre soun camp d'uno entrevisto.
Vous assegure pèr ma fisto
Que noun vèn faire de counquisto,
Mai au noum dóu Sant-Paire éu adus ou Miejour

« *La remissioun de touto fauto,*
S'à nosto santo Glèiso emé sincerita
Voulès douna la pas en la leissant ista.
E li tres autre an di : « *Juran qu'es verita*
Ço que vèn de dire à voues auto
En Lambert de Crecy. » *Rouger respond alor :*
« *Pèr qu'es la pas que venès querre,*
Iéu vous dirai que ni lou ferre
D'aquéu que vendrié pèr counquerre,
Ni la fam, ni la set, ni l'argènt, nimai l'or

Aussitôt avec un signe de tête
Et avec la main les guerriers le saluent.
Puis Lambert de Crécy parle ainsi le premier :
« Vicomte, le Légat a dit qu'il lui plairait,
Et que pour lui se serait grande fête,
Si vous vouliez l'honorer, vous et vos seigneurs,
D'une entrevue dans son camp.
Je vous jure par ma foi
Qu'il ne vient pas en conquérant,
Mais qu'au nom du Saint-Père il apporte au Midi

« La rémission de toutes fautes,
Si à notre Sainte Eglise, avec sincérité,
Vous voulez donner la paix en lui laissant le repos. »
Et les trois autres ont dit : « Nous jurons qu'est vérité
Ce que vient de dire à haute voix
Don Lambert de Crécy. » Roger alors répond :
« Puisque c'est la paix que vous venez chercher,
Je vous dirai, moi, que ni le fer
De celui qui viendrait en conquérant,
Ni la faim, ni la soif, ni l'argent, ni l'or

Poudrien desferrouia li porto
De ma noblo ciéuta. Mai, vivo la baudour!
Pendoulen i clavèu li longs esquinadour,
E vers la taulo messo adusen-nous, segnour. »
Tant-lèu li page soun pèr orto :
Porjon li gràndi jato e li disque d'aram
Coumoula de viando tubanto.
Porjon li coupo auto e versanto
De Roussihoun e d'Alicanto.
Ouire, vas cisela, plat d'or, tout es à ran.

Li quatre gènt de la crousado
An peno à counteni tout soun estounamen,
En vesènt tau festin. Rouger li tèn d'à mens.
Pèr encaro aumenta soun esbalouvimen,
Un istant quito la taulado,
Vai contro la paret, tiro de l'estanié
Uno di plus fóunsi soupiero,
Pren sus la taulo uno aigadiero
E ié la viego touto entiero,
E pièi la douno à béure à si quatre lebrié.

Ne pourraient tirer les verrous des portes
De ma noble cité. Mais vive la liesse !
Suspendons aux clous les longues dagues,
Et de la table dressée approchons-nous, seigneurs. »
Aussitôt les pages s'empressent :
Ils présentent les grandes jattes et les disques d'airain
Surchargés de viandes fumantes.
Ils présentent les coupes hautes et débordantes
De Roussillon et d'Alicant.
Urnes, vases ciselés, plats d'or, tout est pêle-mêle.

Les quatre gens de la croisade
Ont peine à contenir tout leur étonnement,
En voyant tel festin. Roger les observe.
Pour augmenter encore l'éblouissement de leurs yeux,
Un instant il quitte la tablée,
Va contre la paroi, retire du dressoir
Une des plus profondes soupières,
Prend sur la table une aiguière
Qu'il y vide toute entière,
Et puis la donne à boire à ses quatre levriers.

E se regardon li crousaire
En se brandant la tèsto e sèns se dire un mot.
Pèr lou cop n'an proun vist. Tóuti li quatre au cop,
Quand se lèvon de taulo, averon si mascot,
Pièi fan : « Viscomte e guerrejaire,
Deman vous reçaupra noste Legat courtés
Emé bello e richo assistanço.
Pèr que fugués sènso doutanço
De nosto seguro amistanço,
Pèr vautre anan prega Sant Jòrdi e Sant Geniés. »

Rouger respond : « En cavaucado,
Deman, à la primo-aubo, à la bono frescour,
Alin me gandirai emé touto ma court.
Creigués, bèu messagié, qu'ai atrouva trop court
Lou tèms despièi vosto arribado. »
Lors ié fan grand salut, e s'aliuencho tant-lèu
Acoumpagna de bello escorto
Que li coundus jusqu'à la porto. »
Lou pourtalié, qu'a la man forto,
Entre qu'an repassa, bouto mai li pestèu.

Et les croisés se regardent
En branlant la tête et sans mot dire.
Pour le coup ils en ont assez vus. Tous les quatre ensemble
Quand ils se lèvent de table, reprennent leurs dagues,
Puis ils disent : « Vicomte et guerroyeur,
Demain vous recevra notre Légat courtois
Avec belle et riche assistance.
Pour que vous soyez sans crainte
Sur notre sûre amitié,
Pour vous nous allons prier Saint Georges et Saint Geniés. »

Roger répond : « En chevauchée,
Demain, à l'aube prime, à la bonne fraîcheur,
Là-bas je me porterai avec toute ma suite.
Croyez, beaux messagers, que j'ai trouvé trop rapide
Le temps depuis votre arrivée. »
Alors ils lui font grands saluts, et ils s'éloignent aussitôt
Accompagnés de brillante escorte
Qui les conduit jusqu'au portail...
Le guichetier, qui a la main robuste,
Dès qu'ils sont repassés, met de nouveau les verrous.

CANT SIÈISEN

Eici seguis de quento façoun lou viscomte se rènd emé bello coumpagno au camp di crousa pèr trata de la pas. E coume es pres pèr trahisoun e tengu presounié, e coume soun pres peréu Jan-Peiret, Blacas, Miravau, Mauleoun. E coume Jan-Peiret souspiro d'amour pèr Angelico, e coume l'escudié fidèu de la bello déliéuro Jan-Peiret e si tres coumpagnoun. E coume li crousa an pres Carcassouno.

Lou jour pico panca la vitro
Que Rouger s'es aussa de dessubre soun lié.
Lèu soun page fidèu i 'abro lou candelié,
Li chambriero peréu mounton dins l'escalié,
Pourtant li perfum dins li citro.
Éu a vesti soun cors em 'un riche bliau,
Un denaus de sedo pourpalo,
Un riste brouda sus l'espalo.
Sa man pren sa targo argentalo,
E de soun éume d'or leissant bada l'uiau,

CHANT SIXIÈME

Ici s'ensuit de quelle façon le vicomte se rend avec belle compagnie au camp des croisés pour traiter de la paix. Et comment il est pris par trahison et retenu prisonnier, et comment sont pris aussi Jean-Pierret, Blacas, Miraval, Mauléon. Et comment Jean-Pierret soupire d'amour pour Angélique, et comment l'écuyer fidèle de la belle délivre Jean-Pierrèt et ses trois compagnons. Et comment les croisés se sont emparés de Carcassonne.

Le jour ne frappe pas encore la vitre
Que Roger s'est dressé sur son lit.
Vite son page fidèle allume le flambeau,
Les chambrières aussi montent dans l'escalier,
Apportant les parfums dans les cruches.
Il a vêtu son corps avec une riche tunique,
Un haut-de-chausse de soie pourprée,
Un manteau brodé sur l'épaule.
Sa main prend sa targe d'argent,
Et de son heaume d'or laissant bâiller la visière,

Ansin davalo à la carriero.
Tóuti li chivalié de pèd-à-cap barda,
Subre sis auferan bragant sus lou barda,
L'espèron desempièi que lou gau a canta.
Li passeroun di toupiniero
Coumençon de sourti. L'aubo trais sa clarour.
Lors Rouger parlo de la sorto
I chivalié de soun escorto :
« Fau pas tóuti franqui la porto
Au-jour-d'uèi. M'es avis qu'un de vautre, segnour,

« Déurié resta dins Carcassouno.
Aquesto cargo grèvo es achudo de dre
Au sage e naut baroun Rouger de Cabaret.
Adounc qu'éu garde pont, castèu, liço, paret,
Tourre carrado, emai redouno ;
Garde tourre à moulin, à four, à pous, à bèc,
E miejo-luno, è barbacano,
E li pousterlo, e lis engano,
E li merlet, e li matano,
Sarrasino e pourtau... tèngue tout en respèt. »

Il descend ainsi dans la rue.
Tous les chevaliers, de pied en cap bardés,
Sur leurs coursiers piaffant sur le dallage,
L'attendent depuis que le coq a chanté.
Les passereaux de dessous les tuiles
Commencent à sortir. L'aube jette sa clarté.
Alors Roger parle ainsi
Aux chevaliers de sa suite :
« Il ne faut pas tous franchir la porte
Aujourd'hui. Il m'est avis que l'un de vous, seigneurs,

« Devrait rester dans Carcassonne.
Cette charge grave est échue de droit
Au sage et haut baron Roger de Cabaret.
Adonc, qu'il garde ponts, château, lices, murailles,
Tours carrées et aussi les rondes;
Qu'il garde tours à moulins, à fours, à puits, à becs,
Et demi-lunes, et barbacannes,
Et les posterles, et les engins,
Et les créneaux, et les machicoulis,
Sarrasines et portes... qu'il tienne tout en respect. »

Rouger de Cabaret se clino :
« Amor que l'avès di, viscomte, óubeïrai.
D'enterin qu'anarés alin, iéu gardarai.
Jure que quand vendrés, tau e quau vous rendrai,
Ciéuta, castèu e coundamino. »
Lou viscomte ié fai : « Bèu baroun, lou sabiéu. »
E subran pren la davalado,
E lou seguis la cavaucado.
Davans la porto pestelado
Arribon, e tres cop fan resclanti li biéu.

Lou pourtalié lèvo la barro,
Tire li long ferrou, buto lou gros pestèu,
La porto s'esbadarno, e sus lou planestèu
An sourti li baroun au leva dóu soulèu.
La matinado es fresco e claro,
E l'eigagno lusis. Mai i 'a plus li sentour
Dóu feneirat e di broutiero,
Dis ort flouri, di manouiero,
E di restincle, e di figuiero.
Li champ soun afoudra quatre lègo à l'entour !

Roger de Cabaret s'incline :
« Puisque vous l'avez dit, vicomte, j'obéirai.
Pendant que vous irez là-bas, je garderai.
Je jure que quand vous reviendrez je vous rendrai tels
Cité, château et terres. »
Le vicomte lui dit : « Beau baron, je le savais. »
Aussitôt il prend la descente,
Et la cavalcade le suit.
Devant la porte fermée
Ils arrivent, et trois fois ils font retentir les buccins.

Le guichetier ôte la barre,
Tire les longs verroux, pousse le gros pène,
La porte s'ouvre, et sur le plateau
Ont sailli les barons au lever du soleil.
La matinée est fraîche et claire,
Et la rosée brille. Mais il n'y a plus les senteurs
De la fenaison et des taillis,
Des jardins fleuris, des espaliers,
Des lentisques et des figuiers.
Les champs sont dévastés quatre lieues à la ronde !

La cavaucado richo e bello,
Au pas dis auferan de-vers l'ost se gandis.
Douge page pourtant li penoun móuvedis
Caminon li premié. De proche li seguis,
Emé l'aubaresto en bretello,
Un flot de douge archet. Pièi soun douge escudié,
Au pas e grèu, de soun bras dèstre
Guidon l'auferan de soun mèstre
Bèu chivalié, soun bras senèstre
N'en porto la deviso emé lis armarié.

S'es estrema grando alegresso
Dins lou cor di crousa 'mé d'Arnaud lou Legat,
Quand de la cavaucado an vist se desplega
Li penoun franja d'or. Lèu an manda cerca
Li baroun qu'èron à la messo.
Vers lou soulènne acamp vite se soun rendu
Diacre que porton la tounsuro,
Mouine sout lou vièsti de buro,
Guerrié souto bello armaduro,
Bisbe mitra, capa, tóuti se soun adu.

La cavalcade riche et belle,
Au pas des alferans se dirige vers l'ost.
Douze pages portant les pennons flottants
Cheminent les premiers. De près les suit,
L'arbalète en bretelle,
Un flot de douze archers. Puis viennent douze écuyers,
Au pas et graves, de leur main droite
Ils guident le destrier de leur maître
Beau chevalier, leur bras gauche
En porte la devise avec les armoiries.

Il s'est enfermé grande allégresse
Dans le cœur des croisés et d'Arnaud le Légat,
Quand de la chevauchée ils ont vu se déployer
Les pennons frangés d'or. Vite ils ont envoyé quérir
Les barons qui étaient à la messe.
Vers l'assemblée solennelle vite se sont rendus
Diacres qui portent la tonsure,
Moines sous le vêtement de bure,
Guerriers sous leurs belles armures,
Evêques mitrés, chapés, tous se sont amenés.

Lèu mandon tres clerc à l'avanço
Di nòbli visitour. E porto lou premié,
Dindanto campaneto e l'aigo-signadié,
L'autro porto la crous, lou tresen dóu sautié
Dis li couplet, picant sa panso.
Davans li visitour se soun mes de clinoun,
E i 'an jita d'aigo-signado,
E pièi i 'an fa l'acoumpagnado
Jusqu'au lindau de l'assemblado,
Meme que de la porto an tira lou vanoun.

E davalant de si courrèire
Rouger, 'mé si baroun ufanous e cubert
De si traio broudado e de si blanc auberc,
La man tenènt l'espéu, e l'éume tout dubert,
A l'assemblado se fan vèire.
Di gènt de la crousado es grand l'esbléugimen:
Se parlon plan, se fan de gèsto
Emé li ciho, emé la tèsto.
Tant bèu guerrié n'avien vist. Rèsto
Qu'en grando amiracioun tènon un long moumen.

Vite ils envoient trois clercs au-devant
Des nobles visiteurs. Le premier porte
Une *tintante* clochette et le bénitier,
L'autre porte la croix, le troisième du psautier
Récite les couplets en se frappant la poitrine.
Devant les visiteurs ils se sont inclinés
Et leur ont jeté de l'eau bénite,
Et puis les ont accompagnés
Jusqu'au seuil de l'assemblée.
Ils ont même de la porte soulevé le rideau.

Et descendant de leurs coursiers,
Roger avec ses barons superbes, revêtus
De leurs tuniques brodées et de leurs blancs hauberts,
La main tenant l'épieu et le heaume béant,
A l'assemblée se montrent.
Des gens de la croisade est grand l'éblouissement;
Ils se parlent à voix basse, se font des signes
Avec les cils, avec la tête.
Si beaux guerriers ils n'avaient vus. Bref,
En grande admiration ils restent un long moment.

13

Quand li salut, segound l'usage,
Se soun baia tourna, lou viscomte ansin dis :
« Aièr avien passa nòsti pont-levadis
Quatre leiau baroun, bèu guerrié dóu Sant-Crist,
Pèr nous semoundre sis óumage,
E pèr nous afourti que d'Arnaud lou Legat,
Coume de touto la crousado,
Èro bèn liuencho la pensado
De vougué vèire matrassado
La bruno raço d'O que n'a jamai plega !

« Mai que venias, tout lou countràri,
Nous demanda la pas e la tranquilita
Pèr li prèire e li clerc e pèr la crestianta,
E que la lèi dóu Crist trouvèsse à s'assousta
Darrié li bard de nòsti bàrri.
Eh ! bèn, qu'aquest espèu, qu'a l'arestòu de frai,
Pique ma coto e la desmaie,
Sèt cop me trauque, e moun sang raie !
Moun cors, moun amo iéu li baie
Au negre Diéu dóu Mau, se, tant que gençarai,

Quand les saluts d'usage
Sont donnés et rendus, le vicomte parle ainsi :
« Hier avaient passé nos pont-levis
Quatre loyaux barons, beaux guerriers du Saint Christ,
Pour nous offrir leurs hommages,
Et pour nous affirmer que d'Arnaud le Légat,
Comme de toute la croisade,
Etait bien éloignée la pensée
De désirer voir meurtrie
La brune race d'Oc qui n'a jamais plié !

« Mais que vous veniez, tout au contraire,
Nous demander la paix et le repos
Pour les prêtres, pour les clercs, et pour la chrétienté,
Et que la loi du Christ trouvât à s'abriter
Derrière les pierres de nos murailles.
Eh bien, que cet épieu à la hampe de frêne,
Frappe mon haubert et en brise les mailles,
Que sept fois il me transperce et que mon sang coule !
Mon corps et mon âme je les livre
Au noir Dieu du Mal, si, tant que je respirerai,

« Libre coume l'aucèu de l'aire,
Li fidèu, li cresènt e li presicadour
Van pas de vilo en vilo emai de bourg en bourg
La paraulo ensigna dóu Crist lou Redemtour
Que soun vicàri es lou Sant-Paire.
Noun vano es ma paraulo e poudès ié coumta,
Car di Ceveno escalabrouso
Enjusqu'i plano salabrouso,
Despièi Cahour jusqu'à Toulouso,
Pople, bourgés, baroun volon la liberta !

« Dintre li fuiet de l'istòri
Lou noum de Trencavèu fugue tres cop maudi,
Se soun espèu tèn pas ço que sa bouco a di !
Sus la taulo poudès aro faire espandi
Lou pergamin e l'escritòri.
Davans Diéu, que coumando e la terro e lou cèu,
Pèr que la pas fugue seguro,
La passaren en escrituro,
E sus la ciro, en gravaduro,
D'Arnaud e de Rouger marcaren li sagèu.. »

« Libres comme l'oiseau de l'air,
Les fidèles, les croyants et les prédicateurs
Ne vont pas de ville en ville et de bourgade en bourgade
Enseigner la parole du Christ le Rédempteur
Qui a pour vicaire le Saint-Père.
Mes paroles ne sont pas vaines et vous pouvez y compter,
Car depuis les Cévennes escalabreuses
Jusques aux plaines salées,
Depuis Cahors jusqu'à Toulouse,
Peuples, bourgeois, barons veulent la liberté !

« Que dans les feuillets de l'histoire
Le nom de Trencavel soit trois fois maudit,
Si son épieu ne tient pas ce que vient de dire sa bouche !
Sur la table vous pouvez maintenant disposer
Le parchemin et l'écritoire.
Devant Dieu, qui commande et la terre et le ciel,
Pour que la paix soit assurée,
Nous la passerons en écriture,
Et sur la cire, en relief,
Nous marquerons les scels d'Arnaud et de Roger.»

Lors de soun sèti Arnaud s'aubouro,
Se signo em 'un relicle e dis : « Diéu creatour,
Marìo, vierge-maire, e vous, Crist Redemtour,
Sant Jaque, sant Martin, sant Pau e sant Vitour,
D'aqueste jour benissès l'ouro ! »
S'avanço dóu viscomte, e ié prenènt la man,
Dous cop ié baisant lou visage :
« Venès, guerrié tant bèu que sage,
Ma tendo es dins lou vesinage,
Eiça, lou cartabèu li diacre l'escriéuran. »

E fièr e grèu, de l'assemblado
Tóuti dous soun sourti. Li clerc vènon tant-lèu
I de la cavaucado adurre d'escabèu.
Mai n'an pas plus lèu pres si plaço au grand counsèu
Qu'intro un mouine à tèsto pelado,
Dis : « En Peiret, Blacas, Miravau, Mauleoun,
Diéu vous engarde di demòni
Que voulien tenta sant Antòni,
Pèr ié servi de testimòni
Lou viscomte vous mando e iéu parle en soun noum. »

Alors de son siège Arnaud se lève,
Il se signe avec une relique et dit : « Dieu créateur,
Marie, vierge-mère, et vous, Christ rédempteur,
Saint Jacques, saint Martin, saint Paul et saint Victor,
De ce jour bénissez l'heure ! »
Il s'approche du Vicomte, et lui prenant la main,
Et deux fois le baisant sur la face :
« Venez, guerrier aussi beau que sage,
Ma tente est dans le voisinage,
Là-bas les diacres écriront la charte. »

Fiers et graves, de l'assemblée
Ils sont sortis tous les deux. Les clercs viennent aussitôt
Apporter des escabelles à ceux de la chevauchée.
Mais dès qu'ils ont pris leur place au grand conseil,
Il entre un moine à la tête rasée,
Il dit : « Don Pierret, Blacas, Miraval, Mauléon,
Dieu vous garde des diables
Qui voulaient tenter Saint Antoine,
Pour lui servir de témoin
Le vicomte vous demande, je vous parle en son nom. »

Se lou soun pas dous cop fa dire
Li quatre chivalié, naut e leiau segnour.
Mai subran s' es aussa l'evesque de Cahour
Qu'a di : « Vous coundurai, me sara grand [ounour,
N'avès qu'à me segui, bèu siré. »
E i 'a passa davans, lou poung sus lou marras.
E bon e dous coume d'agnèlo,
L'an segui subre la pradello,
Lis esclapaire de roundello
Jan-Peiret, Miravau, Mauleoun e Blacas.

Passon pradello e claretiero,
E travèsson de claus, de garat, de jardin,
E toujour i 'a de tendo, e toujour i 'a d'arquin
D'arnesc e d'auferan, d'atalage, d'engin,
N'en veson de lòngui renguiero !
Pamens soun arriba davans un pavaioun
Envirouna de palissado,
E d'uno liço que l'eissado
De-longo tèn bèn aliscado.
Dóu bisbe de Cahour ié floto lou penoun.

Ils ne se le font pas dire deux fois
Les quatre chevaliers, hauts et loyaux seigneurs.
Mais en même temps qu'eux s'est dressé l'évêque de Cahors
Qui leur a dit : « Je vous accompagnerai, ce sera pour mon
[grand honneur.
Vous n'aurez qu'à me suivre, beaux sires. »
Et il passe devant eux, tenant le poing sur sa dague.
Et bons et doux comme des agneaux,
Ils l'ont suivi sur la prairie
Les briseurs de rondaches
Jean-Pierret, Miraval, Mauléon et Blacas.

Ils passent les prairies et les vignes à clairettes
Ils traversent des enclos, des guérets, des jardins,
Et toujours il y a des tentes, et toujours il y a des soldats,
Des armures, des chevaux, des attelages, des engins,
Ils en voient de longues rangées !
Cependant ils sont arrivés devant un pavillon
Entouré de palissades
Et d'une lice que la pelle
Tient toujours bien aplanie.
Il y flotte le pennon de l'évêque de Cahors.

« Intras, » ié fai l'evesque. E lausso
Lou vanoun de la porto. E li quatre guerrié
Soun intra sèns cregnènço e sèns ceremounié.
Lou bisbe de Cahour en quitant lou proumié
Sa bello armaduro qu'uiausso,
Lis invito a pausa sis enso e sis espèu.
E sèns doutanço, à la cournicho
An apuia si lanço richo,
Penja sis enso à la traficho,
Pausa sis èume d'or subre lis escabèu.

E n'en a ris tout lou visage
De l'ome tounsura. Sa man avero alor
Dins un cofre d'argènt ciéucla de clavèu d'or,
La santo ampoulo que tèn lis os di sant mort ;
Pièi cautelous a di : « Pèr gage
De vosto franqueta, baroun, vous clinarés
Davans aqueste relicàri
Ounte i 'a d'os de sant Nasàri
Emai un tros dóu sant Susàri,
Jurarés qu'óublidas vòsti crèire albigés ! »

« Entrez » leur dit l'évêque. Et il soulève
Le rideau de la porte. Et les quatre guerriers
Sont entrés sans méfiance et sans cérémonie.
L'évêque de Cahors en quittant le premier
Sa belle armure qui jette l'éclair,
Les invite à déposer leurs dagues et leurs épieux.
Et sans avoir de doute, à la corniche
Ils ont appuyé leurs belles lances,
Ils ont suspendu leurs dagues aux longs clous,
Ils ont déposé leurs heaumes d'or sur les escabelles.

Et il en a ri le visage
De l'homme tonsuré. Sa main retire alors
D'un coffret d'argent cerclé de clous d'or,
La Sainte Ampoule qui contient des os des saints martyrs;
Puis cauteleux il leur dit : « Comme gage
De votre franchise, barons, vous vous inclinerez
Devant ce reliquaire
Qui contient des os de saint Nazaire,
Et aussi un lambeau du Saint Suaire;
Vous jurerez que vous oubliez vos croyances albigeoises! »

D'acò li baroun an grando iro!
Mai n'an panca bada que milo aubarestié
Se trason vers la tendo e fan traite mestié
De li teni subran enclaus e presounié.
Alor l'Evesque se retiro
Arrougant e menèbre, e macho entre si dènt :
« Escumenja! lou fiò vous abre!
La fam vous seque lou cadabre,
Que dins l'infèr li diable alabre
Vous recasson lèu-lèu sus si fourca mourdènt! »

... Soun d'ome rous de l'Alemagno
Li milo aubarestié que tènon ensarra
Li quatre bèu guerrié... Lou grand soulèu s'es tra
Dintre la mar. Es niue. Li diacre tounsura
Saumoudìon sus la mountagno.
Mai la som noun a claus lis iue di presounié.
Or, Jan-Peiret, qu'a bon courage,
A souspira dins soun lengage
Que noun comprenon li sauvage
Barbaresque dóu Nord, sa grand malancounié :

De cela les barons ont pris grande colère !
Mais ils n'ont pas encore ouvert la bouche, que mille arbalétriers
Se précipitent vers la tente et font traître métier
De les tenir à l'instant prisonniers et enclos.
Alors l'évêque se retire
Arrogant et terrible, et il mâchonne entre ses dents :
« Excommuniés ! que le feu vous dévore !
Que la faim dessèche votre cadavre ;
Que dans l'enfer les diables avides
Vous reçoivent bientôt sur leurs fourches pointues !... »

... Ce sont des hommes roux venus d'Allemagne,
Les mille arbalétriers qui tiennent enfermés
Les quatre beaux guerriers... Le grand soleil s'est précipité
Dans la mer. Il fait nuit. Les diacres tonsurés
Psalmodient sur la montagne.
Mais le sommeil n'a pas clos les paupières des prisonniers.
Or, Jean-Pierret, qui a bon courage,
A soupiré, dans la langue de son pays
Que ne comprennent pas les féroces
Barbares du Nord, il a soupiré sa grande mélancolie :

« *Mis iue an vist la matinado*
Trelusènto, eigagnouso, e pleno de frescour,
E li Mountagno-Negro amount dins la liuenchour
E l'Audo aperavau que vers la mar s'encour,
E plano, e colo desvastado !
Mai noun an vist mis iue l'amado de moun cor,
La justo, la bello crestiano,
Douceto, valènto, abelano,
Angelico de Simiano
Subre soun blanc poulin emé sa lanço d'or !

« *Mis iue an vist tout l'atalage*
Di crousa macastin : si grands escadafau,
Si gato, si móutoun que crèbon li pourtau,
Calabre e trabuquet, si càrri, si chivau,
Si servitour e si bèu page.
Mai noun an vist mis iue l'amado de moun cor,
La justo, la bello crestiano,
Douceto, valènto, abelano,
Angelico de Simiano
Subre soun blanc poulin emé sa lanço d'or !

« Mes yeux ont vu la matinée
Eblouissante, trempée de rosée, et remplie de fraîcheur,
Et les Montagnes-Noires là-haut dans le lointain,
Et l'Aude là-bas qui s'enfuit vers la mer,
Et les plaines et les collines dévastées !
Mais ils n'ont pas vu mes yeux l'aimée de mon cœur,
La juste, la belle chrétienne,
Douce, vaillante, généreuse,
Angélique de Simiane
Sur son blanc poulain avec sa lance d'or !

« Mes yeux ont vu tout l'attelage
Des croisés maudits : leurs grands échafauds,
Leurs catapultes, leurs béliers qui renversent les portes,
Chattes et trabuquets, leurs chars et leurs coursiers,
Leurs serviteurs et leurs beaux pages.
Mais ils n'ont pas vu mes yeux l'aimée de mon cœur,
La juste, la belle chrétienne,
Douce, vaillante, généreuse,
Angélique de Simiane
Sur son blanc poulain avec sa lance d'or !

« Mis iue an vist proun guerrejaire :
Duc e comte e barroun, de clerc, d'aubarestié,
De bisbe, de legat, de ribaud, d'arlandié,
An vist e mouine, e diacre, an vist lis escudié
E touto meno de crousaire.
Mai noun an vist mis iue l'amado de moun cor,
La justo, la bello crestiano,
Douceto, valènto, abelano,
Angelico de Simiano
Subre soun blanc poulin emé sa lanço d'or ! »

E d'enterin qu'ansin parlavo,
Un dis aubarestié que lou tenié d'à-mens,
Dins l'oumbro de la niue s'avancè vitamen,
E d'aise ie diguè : « Diéu vous fugue clemen,
Bèu baroun qu'Angelico amavo !
Lou bisbe de Cahour l'a liéurado i bourrèu
Despièi lou jour qu'à la bataio
De soun èume aussè la ventaio
Pèr vous parla. (Noun es de baio
Ço que dise, ère iéu soun escudié fidèu.)

« Mes yeux ont vu nombreux guerroyeurs :
Ducs et comtes et barons, des clercs, des arbalétriers,
Des évêques, des légats, des ribauds, des pillards,
Ils ont vu moines et diacres, ils ont vu des écuyers
Et toute sorte de croisés.
Mais ils n'ont pas vu mes yeux l'aimée de mon cœur,
La juste, la belle chrétienne,
Douce, vaillante, généreuse,
Angélique de Simiane
Sur son blanc poulain avec sa lance d'or ! »

Et pendant qu'il parlait ainsi,
Un des arbalétriers qui l'observait,
Dans l'ombre de la nuit s'avança vitement,
Et à voix basse lui dit : « Que Dieu vous vienne en aide,
Beau baron aimé d'Angélique !
L'évêque de Cahors l'a livrée aux bourreaux
Depuis le jour où, dans la bataille,
De son heaume elle souleva la visière
Pour vous parler. (Point n'est mensonge
Ce que je dis, j'étais son écuyer fidèle.)

« Degun vuèi saup ounte es clavado !
Mai vautre, se voulès, lou sauprés lèu, segnour ;
Vès-eici quatre targo e quatre esquinadour
Pèr vous duerbi 'n camin entre li ferridour.
A gaire mai d'uno arqueiado,
Amount sus Puech-Marrit, soun quatre chivau blanc,
Que jamai saran las de courre,
Cambo de ferre, escumo au mourre,
Sauton di ro, sauton di tourre,
Dison qu'un fouletoun ié danso sus li flanc.

« D'aqui tirarés vers Toulouso ;
Lou vièi comte Ramoun vèn de se i 'entourna
Vergougnous de teni sèmpre l'espèu clina
Contre soun bon nebout qu'aro es encadena
Pèr trahisoun bèn segrenouso.
Anarés l'atrouva. Tout eiçò ié dirés :
« Quand Rouger, la bello persouno,
Sen vòu sourti de Carcassouno
Sus la paraulo que ié douno
Don Arnaud lou Legat, pèr trahisoun es pres.

« Personne ne sait aujourd'hui où elle est enfermée !
Mais vous autres, si vous le voulez, vous le saurez bientôt ;
Voici quatre boucliers et quatre dagues
Pour vous ouvrir un chemin parmi ces ferrailleurs.
A guère plus d'une archée,
Là-haut sur Puech-Marrit, il y a quatre chevaux blancs
Qui ne seront jamais las de courir,
Jambes de fer, écume au museau,
Ils franchissent les rocs, ils franchissent les tours !
On dit qu'un feu follet leur danse sur les flancs !

« De là vous vous dirigerez vers Toulouse ;
Le vieux comte Raymond vient d'y retourner
Ayant vergogne dé tenir sans cesse l'épieu abaissé
Contre son bon neveu qui est maintenant enchaîné
Par trahison bien noire.
Vous irez le trouver. Vous lui direz tout ceci :
« Quand Roger, beau et galant,
Veut sortir de Carcassonne
Sur la parole que lui a donnée
Don Arnaud le Légat, par trahison il est pris.

« *Eme éu es presso soun escorto :*
Douge baroun valènt, douge arquin bèn adret,
Douge escudié fidèu, de page poulidet.
Basto, dins la ciéuta rèsto que Cabaret
Pèr n'en garda muraio e porto.
Mai quand aqueste a vist que Rouger venié plus,
Mau counseia pèr Barnabello,
Dono marrido autant que bello,
A pausa l'enso e la roundello
E pèr un sout-cava que n'en sabié lis us

« *A fugi 'mé touto l'armado !*
Degun rèsto dedins. Tant bèn, que sus lou tard
Vesènt ges de vigìo i cresten di rempart
Un crousa n'es ana jusquo sus lou relarg
Davans la porto pestelado.
A crida, prouvouca, mai degun s'es moustra.
Pren alor uno longo escalo,
L'apuio à la paret, la calo,
Ié mounto en cuerbènt sis espalo,
Emé lou blouquié lisc, armà, bèn acoutra,

« Avec lui est prise son escorte :
Douze barons vaillants, douze archers bien adroits,
Douze écuyers fidèles, des pages charmants.
Bref, dans la Cité il ne reste que Cabaret
Pour garder murailles et portes.
Mais quand celui-ci a vu que Roger ne revenait plus,
Mal conseillé par Barnabelle,
Dame méchante autant que belle,
Il a déposé la dague et la rondache
Et par un souterrain dont il connaissait les us

« Il s'est enfui avec toute l'armée !
Il ne reste personne dedans. Si bien, que vers le soir
Ne voyant point de vigie sur le rempart,
Un croisé s'en est allé jusque sur le plateau
Devant la porte fermée.
Il a crié, provoqué, mais personne ne s'est montré.
Il prend alors une longue échelle,
Il l'appuie contre la muraille, y grimpe,
Se couvrant les épaules,
Avec le bouclier lisse, armé, bien accoutré,

« *Arribo i machicouladuro,*
Crido. Degun respond. Alor sus lou merlet
Testejo, e de-que vèi ? Qu'es aqui tout soulet !
Sant-Crist, santo Marìo ! es lèu sus la paret
Boufant dintre l'emboucaduro
De sa troumpeto d'or, que tóuti l'avèn vist
Emai ausi. Mai res vòu crèire
Ço que sis iue vènon de vèire.
Soun pamens lèu sus si courrèire
Tóuti li paladin de l'armado dóu Crist.

« *E soun intra dins Carcassouno*
Sènso pèrdre uno blouco e sènso un cop pica.
Se noun i 'atrovon gènt, trovon pèr s'arnesca :
De brogno, de cueissau d'or e d'argènt placa,
De targo longo e de redouno,
D'èume emé bèu crestau, de lanço e d'espadran,
E de destrau escrincelado,
D'esparro e de flècho-barrado,
Peréu de coto bèn maiado,
E riste de velours, denaus e jaseran.

« Il atteint les machicoulis,
Il crie. Personne ne répond. Alors par-dessus le créneau
Il avance la tête, et que voit-il ? qu'il est là tout seul !
Saint Christ ! Sainte Marie ! il est vite debout sur la muraille,
Soufflant dans l'embouchure
De sa trompette d'or, de façon que nous l'avons tous vu
Et entendu. Mais personne ne veut croire
Ce que ses yeux viennent de voir.
Cependant ils sont bientôt montés sur leurs coursiers
Tous les paladins de l'armée du Christ.

« Et ils sont entrés dans Carcassonne
Sans perdre une boucle et sans frapper un seul coup.
S'ils n'y rencontrent âme qui vive, ils y trouvent pour [s'armer :
Des cuirasses, des cuissards d'or et d'argent plaqués,
Des targes longues et des rondes,
Des heaumes avec beaux cimiers, des lances, des épées,
Et des haches ciselées,
Des javelines et des flèches-barbelées,
Aussi des hauberts bien maillés,
Et manteaux de velours, haut-de-chausses et tuniques.

« Sèns coumta li coupo flourido,
Li plat, li vas, lis ouire argentau o d'aram.
Mai basto, ié dirés, ço qu'es malur plus grand,
Que soun valènt nebout l'an muraia subran
Souto uno lauso bèn bastido.
E quand vous ausira, lou vièi comte Ramoun,
Li plour bagnaran soun visage,
Sis armo emai sis abihage.
Coume l'enfant es l'ome d'age :
Si plour dison jamai messourguiero resoun.

« Vous baiara bello coumpagno
D'ome de pèd noumbrous, peréu d'ome à chivau;
Terrible alor vendrés de Toulouso eilavau,
E Sant-Pol, e Mountfort, e lou Legat Arnaud
Li boutarés en malamagno.
E lou jour que poudrés dóu bisbe de Cahour
'Mé lou geinoun quicha la panso,
Vous dira pèr sa delièuranço
Ounte Angelico es dins li transo,
Embarrado pèr que vous amè trop d'amour !

« Sans compter les coupes fleuries,
Les plats, les vases, les urnes d'argent ou d'airain.
Mais bref, vous lui direz ce qui est un malheur plus grand,
Que son vaillant neveu, ils l'ont emmuré sur-le-champ
Sous une dalle bien maçonnée.
Et quand il vous entendra, le vieux comte Raymond,
Les pleurs mouilleront son visage,
Ses armes et ses vêtements.
Comme l'enfant est l'homme âgé :
Ses pleurs ne mentent jamais.

« Il vous donnera belle compagnie
De gens de pied nombreux et de cavaliers.
Terribles alors vous reviendrez de Toulouse là-bas,
Et Saint-Pol, et Montfort, et le Légat Arnaud
Vous les mettrez en déconfiture.
Et le jour où vous pourrez de l'évêque de Cahors
Presser la poitrine avec le genou,
Il vous dira, pour obtenir sa délivrance,
Le lieu où Angélique est en peine,
Emprisonnée parce qu'elle vous aima trop d'amour!

« Mai despachas-vous ! lou gau canto,
E la som peso is iue di milo aubarestié
Que vous tènon enclaus... » Acò di, l'escudié
S'aliuencho. Jan-Peiret baio i tres chivalié
Aquéstis armo esbrihaudanto :
« Venès ! quand picarai, fai, vautre picarés. »
L'escu couta sus la peitrino,
Tant-lèu dintre l'escuresino,
Entre coumplìo e li matino,
Encambon si clavaire endourmi sus lou gres.

N'en passon uno, dos, tres tiero.
Mai de vèire tant d'ost dourmènt mie-nus à ran,
Ié tènon plus ; la set vèn à sis espadran.
Car blanco coume la, péu rous coume safran,
Un bèu jouvènt qu'a mino autiero
Se rescontro davans lou pas de Jan-Peiret.
Enclastras-vous, dono Alemando,
E Brabançouno emai Flamando,
A voste amant l'armo groumando
Tranco la gorjo e li dous nèr dóu coutouiet !

« Mais hâtez-vous, le coq chante,
Et le sommeil pèse sur les yeux des mille arbalétriers
Qui vous tiennent prisonniers... » Cela dit, l'écuyer
S'éloigne. Jean-Pierret remet à ses trois compagnons
Les armes brillantes :
« Venez ! quand je frapperai, leur dit-il, vous frapperez !
La targe appuyé sur la poitrine,
Aussitôt dans l'obscurité,
Entre l'heure des complies et celle des matines,
Ils enjambent leurs gardiens endormis sur la terre.

Ils en franchissent une, deux, trois rangées.
Mais de voir tant d'ennemis dormant demi-nus pêle-mêle
Ils n'y tiennent plus. La soif dévore leurs dagues.
Chairs blanches comme lait, poils roux comme safran,
Un beau jouvencel qui a mine altière
Se rencontre devant le pied de Jean-Pierret.
Encloîtrez-vous, dames Allemandes,
Et Brabançonnes et Flamandes aussi,
A votre amant l'arme avide
Tranche la gorge et les deux tendons de cou !

Alor coumençon à 'n 'óucire
De dèstro e de senèstro ! Es un orre masant !
S'ausis just di tranchet li cop sour e pressant,
Car vacihon sèns brut li regisclet de sang,
Coume la flamado dóu cire.
Tant de tèsto an coupa, qu'an li poung enfaucha
Quand l'aubo-primo s'esparpaio.
Alor li quatre eros, en aio,
De Puech-Marrit prenon la draio.
De n'en laissa de viéu s'en van tóuti facha.

Soun arriba sus la coulino.
Aqui se soun trouva li quatre blanc chivau :
Cambo fino, malu courtot, large peitrau,
Co longo rebalanto, e fio dins li nasau,
Touto la raubo sarrasino.
Lèu l'abrivau li poun, parton coume lou vènt
Subre la routo de Toulouso.....
Dins Carcassouno l'ufanouso,
Di mouine li voues vanelouso
Aro canton au son di campano d'argènt !

Alors ils commencent à occire
De dextre et de sénestre ! C'est un massacre horrible !
On entend seulement les coups sourds et pressés des tran-
Car les jets de sang vacillent sans bruit [chants,
Comme la flamme du cierge.
Tant de têtes ils ont tranché, qu'ils en ont les poignets foulés
Quand l'aube-prime s'éparpille.
Alors les quatre héros, en hâte,
De Puech-Marrit ont pris la sente.
D'en laisser de vivants ils s'en vont bien fâchés.

Ils sont arrivés sur la colline.
Là ils ont trouvé les quatre blancs coursiers :
Jambe fine, cuisse courte, large poitrine,
Queue traînante et le feu aux naseaux,
Ils ont toute la robe sarrasine.
Soudain l'éperon les pique, ils partent comme le vent
Sur la route de Toulouse.....
Dans Carcassonne la superbe,
Des moines les voix nazillardes
Chantent maintenant au son des cloches d'argent.

CANT SÈTEN

Eici seguis de quento façoun Jan-Peiret emé si coumpagnoun, s'en vai trouva lou comte de Toulouso e ié conto soun mau d'amour, e coume lou viscomte soun nebout es pres pèr trahisoun. E coume lou comte Ramoun ié douno d'armo e d'abihage pèr ana tira de la negro presoun dono Angelico e lou viscomte soun nebout. E coume dono Barnabello de Cabaret, jalouso e traito, vai atrouva l'evesque Foulquet e se fai liéura dono Angelico pèr la faire peri de malo mort. E coume Jan-Peiret e si coumpagnoun liéuron grando bataio au liò di de Mountjòio, e coume lou comte Simoun a pres Lavau.

Sus lou camin, entre li vigno,
Galopon bèn de front li quatre blanc chivau
Di valènt chivalié. Passon souto Mountriau,
Fanjau, Castelnaudàri e Mountgiscard. Avau,
Pereilavau, en drecho ligno,
De Toulouso en coumbour s'ausso lon front negras:
Vaqui si tourre merletado,
E si vigìo amount poustado,
Si porto e pousterlo barrado,
Emé si pont leva, si valat tóuti ras.

CHANT SEPTIÈME

Ici s'ensuit de quelle façon Jean-Pierret suivi de ses compagnons, s'en va trouver le comte de Toulouse et lui dit son mal d'amour, et de quelle manière le vicomte son neveu est pris par trahison. Et comment le comte Raymond lui donne des armes et des vêtements pour aller tirer de la noire prison dame Angélique et le vicomte son bon neveu. Et comment dame Barnabelle de Cabaret, jalouse et traîtresse, s'en va trouver l'évêque Foulquet et se fait livrer dame Angélique pour la faire périr de male-mort. Et comment Jean-Pierret et ses compagnons livrent bataille au lieu dit de Montjoire, et comment le comte Simon a pris Lavaur.

Sur le chemin, entre les vignes,
Galoppent de front les quatre blancs palefrois
Des preux chevaliers. Ils passent sous Montréal,
Fanjaux, Castelnaudari et Mongiscard. Là-bas,
Là-bas, en droite ligne,
De Toulouse troublée, se dresse le front noir :
Voilà ses tours crénelées,
Et ses vigies là-haut postées,
Ses portes et posterles barricadées,
Avec ses ponts dressés, ses fossés tout ras.

Dins l'environ lou champ es vaste.
I 'a res dins li garat, i 'a res sus li camin,
Res à l'oumbro dis aubre e res dins li jardin!
De grand vòu de perdris degaion li rasin.
Li troupèu soun dins lis encaste.
Li biòu soun à la grùpio e l'ome a pres l'espèu.
E i 'a plus ges de rebroundaire,
E i 'a plus ges de labouraire!
Coucha dins lou regoun, l'araire
Seco e s'esclagenis au dardai dóu soulèu.....

A pres uno flècho-barrado
Dins si man la vigìo, e tant-lèu la calant,
A crida : « Chivalié, sus vòsti chivau blanc
Ounte courrès alin à-travès nòsti plan?»
Peiret, la visiero aubourado :
« Venèn parla, ié fai, au vièi comte Ramoun.
Baisso lou pont, duerbe la porto
Lèu-lèu que prèsso! fai en sorto
Que demourèn pas trop pèr orto.
Sian : Miravau, Blacas, Peiret e Mauleoun.»

Alentour les champs sont déserts.
Il n'y a personne dans les guérets, personne sur les chemins,
Personne à l'ombre des arbres, personne dans les jardins !
De grands vols de perdrix gaspillent la vendange.
Les troupeaux sont dans les bergeries,
Les bœufs sont à la crèche et l'homme a pris l'épieu.
Il n'y a plus d'émondeur,
Il n'y a plus de laboureur !
Couchée dans le sillon, la charrue
Se dessèche et se fendille sous les feux du soleil.....

Elle a pris une flèche barbelée
Dans ses mains la vigie, et aussitôt l'apprêtant,
Elle a crié : « Chevaliers, sur vos blancs palefrois
Où courez-vous là-bas à travers nos plaines ? »
Pierret, la visière relevée :
« Nous venons parler, répond-il, au vieux comte Raymond.
Abaisse le pont, ouvre la porte
Vite, vite, car le temps presse ! tâche
Que nous ne demeurions pas trop longtemps dehors.
Nous sommes : « Miraval, Blacas, Pierret et Mauléon. »

Ausènt li noum di cavaucaire,
La vigìo a pausa l'aubaresto e lou dard,
E de soun biéu a fa restounti lou son clar.
Tant-lèu lou pourtalié davalo dóu rempart,
Tiro li gros pestèu renaire,
La porto s'esbadarno e lou pont es beissa ;
E sus li post, estré passage,
Draion li quatre persounage,
Qu'au vièi Ramoun van rèndre óumage,
Tóuti lanço à la cueisso emé l'uiau aussa.

E soun vengu davans lou comte.
E Peiret i 'a lèu di coume èro presounié
Rouger soun bon nebout, coume Arnaud lou tenié
Pèr negro trahisoun, éu e si chivalié.
E quand i 'a 'gu fa lou raconte
De tóuti aquéli causo emai de sa doulour,
Ramoun s'es tapa lou visage,
E subre sa barbo de mage,
Sus sis armo e sis abihage,
An coume dous lauroun regouleja si plour.

En entendant les noms des cavalcadours.
La vigie a déposé l'arbalète et le dard,
Et de son buccin a fait retentir le son clair.
Aussitôt le guichetier dévale des murailles,
Tire les gros verrous qui grincent,
La porte s'ouvre et le pont est abaissé ;
Et sur la poutre, chemin étroit,
Passent les quatre personnages,
Qui vont rendre hommage au vieux Raymond,
Tous la lance à la cuisse et la visière relevée.

Ils sont venus devant le comte.
Et Pierret lui a vitement dit comment était prisonnier
Roger, son bon neveu, comment Arnaud le tenait
Par noire trahison, lui et ses chevaliers.
Et quand il lui a raconté
Toutes ces choses et aussi sa propre douleur,
Raymond s'est couvert le visage,
Et sur sa barbe de vieillard,
Sur ses armes et sur ses vêtements,
Ses pleurs ont ruisselé comme deux sources.

Pièi es ana vers la muraio,
E sa man tremoulanto a leva dóu clavèu
L'enso longo, la targo et l'apieto e l'espèu
Qu'an fa cala dous rèi, sèt comte e Trencavèu!
Li baiso, à Peiret pièi li baio
En ié disènt : « Vaqui, moun paire dom Ramoun,
Li pourtavo quand d'Angle-terro
E d'Aragoun, subre si terro,
Venguèron li rèi faire guerro,
E qu'au bout de tres mes moustrèron si taloun.

« Que dins ta man forto e seguro
Vagon lèu deliéura l'amado de toun cor.
La clau de sa presoun n'es ni d'argènt ni d'or,
Ni d'aram, ni de ferre. Es d'evòri, es lou cor
Que porto au cro de sa centuro
L'evesque de Cahour. Car a dis à sí gènt :
« Vole qu'avans l'aubo levado,
Dins la tourre de jour privado
Fugue ma neboudo clavado,
E que patigue aqui tant que moun biéu lusènt

Puis il s'est avancé vers la muraille
Et sa main tremblante a retiré du clou
La longue épée, la targe, la hache et l'épieu
Qui ont arrêté deux rois, sept comtes et Trencavel !
Il les baise, puis à Pierret les donne,
En lui disant : « Voilà, mon père don Raymond
Les portait lorsque d'Angleterre
Et d'Aragon, dans son pays,
Vinrent les rois faire la guerre,
Mais au bout de trois mois il les força à montrer leurs talons.

« Que dans ta main forte et sûre,
Elles aillent délivrer l'aimée de ton cœur.
La clef de sa prison n'est ni d'argent, ni d'or,
Ni d'airain, ni de fer. Elle est d'ivoire, c'est le buccin
Que porte à l'agrafe de son ceinturon
L'évêque de Cahors. Car il a dit à ses gens :
« Je veux qu'avant le lever de l'aurore
Dans la tourelle privée de jour,
Ma nièce soit emprisonnée
Et qu'elle y pâtisse tant que mon buccin brillant

« Clantira pas davans la porto. »
E pièi i 'a fa jura, la man dessus lou fiò,
Que res dirié jamai la tourre ni lou liò
Ounte la tèn clavado. E n'en sabe qu'acò.
Pèr draio drecho e draio torto
Anas. Qu'aquéstis armo ajudon voste amour,
Vagon tira de la centuro
Lou biéu e soun emboucaduro,
Vagon refèndre la tounsuro
Dóu fau prèire dóu Crist, dóu bisbe de Cahour.

« Vagon tambèn roumpre li ferre
Dóu viscomte Rouger enclaus pèr trahisoun,
Vagon taia l'armado e li comte feloun
Faus defensour dóu Crist! traito raço di blound
Que vèn eici pèr nous counquerre.
Iéu vau vers lou Sant-Paire, e li geinoun plega,
Ié farai vèire l'impousturo
D'aquéli que porton tounsuro,
Ié moustrarai li macaduro
Qu'à Sant Gile m'an fa li vergo dóu Legat. »

« Ne sonnera pas devant la porte. »
Et puis il leur a fait jurer, la main sur le feu,
Qu'ils ne diraient jamais la tour ni le pays
Où elle est tenue enfermée. Et je n'en sais que cela.
Par chemins droits et chemins tortueux
Allez. Que ces armes viennent en aide à votre amour,
Qu'elles aillent retirer de la ceinture
Le buccin et son embouchure.
Qu'elles aillent fendre la tonsure
Du faux prêtre du Christ, de l'évêque de Cahors.

« Qu'elles aillent aussi briser les fers
Du vicomte Roger emprisonné par trahison,
Qu'elles aillent tailler l'armée et les comtes félons
Faux défenseurs du Christ ! traître race d'hommes roux
Qui vient ici pour nous conquérir.
Je vais, moi, vers le Saint-Père, et les genoux pliés,
Je lui montrerai l'hypocrisie
De ceux qui portent la tonsure.
Je lui montrerai les meurtrissures
Que m'ont fait à Saint Gilles les verges du Légat. »

E quand a di, sono soun page :
Ié bouto dins li man li clau d'or e d'argènt
Di cofre e dis armàri, e s'en vai tout-d'un-tèms
Querre i quatre baroun de cargo de presènt :
Armo e vièsti d'un riche óubrage.
E pièi a fa veni de vin vièi, de pan fres,
De car roustido à la grasiho,
De fru, de tout. Li rassasìo.
Enfin emé li plour i ciho
A pièi douna counjet i valènt aubigés.

Lors n'an mai repassa li porto
Li quatre cavaucaire arma, bèn acoutra.
Lou blouquié sus lou pitre e l'uiau bèn barra,
L'espèu lèst pèr lou tuert s'en van pèr rescountra
Mountfort e soun armado fortò...
Mai avans de counta lis aussaut e li cho,
E coume dins proun de bataio
L'evesque de Cahour, pèr maio
Avié passa ; pièi, sènso baio,
Coume pèr Jan-Peiret fuguè pres un bèu cop,

Quand il a dit, il appelle son page :
Il lui remet dans les mains les clefs d'or et d'argent
Des coffres et des armoires, et le page s'en va aussitôt
Quérir pour les quatre barons des charges de présents :
Armes et vêtements d'un riche travail.
Et puis il a fait apporter du vin vieux, du pain frais,
Des viandes rôties au gril,
Des fruits, de toutes provisions. Il les rassasie.
Enfin, avec les pleurs aux cils
Il donne ensuite congé aux vaillants albigeois.

Ils ont alors repassé les portes
Les quatre chevaucheurs armés, bien acoutrés.
Le bouclier sur la poitrine et la visière bien fermée,
L'épieu prêt pour le heurt, ils s'en vont pour rencontrer
Montfort et sa forte armée....
Mais avant de conter les assauts et les chocs,
Comment dans maints combats
L'évêque de Cahors, à travers mailles
Avait passé ; puis, sans mensonge,
Comment par Jean-Pierret il fut pris une belle fois,

Iéu vous dirai que Barnabello
Dono de Cabaret, dins soun cor nourrissié,
E sèmpre mai que mai, soun aigro jalousié.
Or, la marrido un jour de Cabaret sourtié
De cauto-à-cauto, aguènt en sello
Soun pichot page blound. Vès-la, s'en vai tout dret
De vers l'armado di crousaire
Trouva Foulquet, bisbe e troubaire,
Que proun de fes, dous calignaire,
I'avié fa lais, tensoun e d'amourous coublet.

La bello garno es arribado
Qu'èro soulèu tremount, au castèu de Fanjau.
Vite soun page blound davalo de chivau,
Vers l'evesque Foulquet arribo dins tres saut,
E Barnabello es anounciado.
L'evesque, treboula, bèu galant, vite sort,
Cour à l'endavans de la bello;
E parpelejon si parpello
Quand vèi la dono Barnabello
Dins si vièsti de sedo e dins si coulas d'or.

Je vous dirai que Barnabelle
Dame de Cabaret, dans son cœur nourrissait,
Toujours et de plus en plus, son aigre jalousie.
Or, la mauvaise, un jour sortait de Cabaret
En cachette, ayant en selle
Son petit page blond. La voilà, elle s'en va tout droit
Vers l'armée des croisés
Trouver Foulquet, évêque et troubadour,
Qui, maintes fois, doux poursuivant,
Lui avait adressé lais, tensons et amoureux couplets.

La belle garce est arrivée
Au château de Fanjaux, quand le soleil se couche.
Vite son page blond descend de cheval,
Vers l'évêque Foulqnet il arrive en trois sauts
Et annonce Barnabelle.
L'évêque troublé, beau galant, sort vite,
Court au-devant de la belle,
Ses paupières clignotent
Quand il voit la dame Barnabelle[1]
Dans ses vêtements de soie et dans ses colliers d'or.

Mai n'a panca rèn pouscu dire
Que la dono ié fai : « Vougués pèr coumpassioun
Me reçaupre un istant sout voste pavaioun
Pèr m'ausi, se-vous-plais, en grèvo counfessioun,
Ansin tirarés dóu martire
Moun amo, que gemis sout lou pes dóu pecat ! »
Foulquet respond : « Bello danado,
Venès que sarés perdounado. »
E sus li det l'a poutounado..
Lors la dono se di : A deja trebuca.

E sout la tendo estènt intrado,
Cautelouso, ipoucrito, es toumbado à geinoun
Davans Foulquet ; de biais qu'en estènt de clinoun,
Boumbisson foro sedo e si dous mameloun
E sis espalo perfumado !
Coume uno serp soun jougne e souple e mistoulin,
Emé lussùri se fringoulo
Contro l'estolo e la cagoulo !
Dóu bisbe lèu la car gingoulo,
E ié sèmblon de braso escabello e couissin.

Il n'a pas encore prononcé une parole
Quand la dame lui dit : « Veuillez par compassion
Me recevoir un instant sous votre tente
Pour m'entendre en confession grave,
Ainsi vous délivrerez du martyre
Mon âme, qui gémit sous le poids du péché ! »
Foulquet lui répond : « Belle damnée,
Venez, car vous serez absoute. »
Et sur les doigts il l'a baisée.
Alors, la dame se dit : Il trébuche déjà !

Et sous la tente elle est entrée,
Cauteleuse, hypocrite elle est tombée à genoux
Devant Foulquet, de façon, qu'en se tenant prosternée,
Bondissent hors la soie ses deux mamelles
Et ses épaules parfumées !
Comme une couleuvre sa taille souple et svelte
Se frôle avec luxure
Contre l'étole et la cagoule !
De l'évêque bientôt la chair désire,
Et l'escabelle et les coussins lui semblent de la braise.

Alor la dono dis : « Moun paire ;
Counfèsse qu'ai lou cor malaut de jalousié,
Counfèsse que fariéu traite e marrit mestié,
Que liéurariéu castèu, gènt, espous, se falié,
E iéu encaro ! au can, au laire
Que m'adurrié lou biéu dóu bisbe de Cahour !
Aquéu biéu pòu duerbi la porto
Que tèn clavado en tourre forto
Aquelo qu'à la vèire morto,
Mis iue, mis iue jalous troubarien grand sabour. »

Mai lèu Foulquet ansin l'aplanto :
« *Dono, counsoulas-vous, car noun avès peca.*
Voste cor pòu ahi, voste bras pòu pica
Aquelo que, pèr un eiretge e renega,
Abandounè la Glèiso santo.
Angelico es danado, avès cènt cop resoun.
E iéu jure pèr ma tounsuro
Que vous adurrai la centuro,
Lou biéu e soun emboucaduro,
Que soun, coume disès, li clau de sa presoun.

Alors la dame dit : « Mon père,
Je confesse que j'ai le cœur malade par jalousie;
Je confesse que je ferais traîtresse et méchante action,
Que je livrerais château, gens, époux, s'il le fallait,
Et moi-même encore ! au chien, au larron
Qui m'apporterait le buccin de l'évêque de Cahors !
Car ce buccin peut ouvrir la porte
Qui tient emprisonnée en forte tour
Celle qu'à voir expirée,
Mes yeux, mes yeux jaloux trouveraient grande saveur.

Mais vite Foulquet l'arrête par ces paroles :
« Dame, consolez-vous, car vous n'avez péché.
Votre cœur peut haïr, votre bras peut frapper
Celle qui, pour un hérétique et renégat,
Abandonna la Sainte Eglise.
Angélique est damnée, vous avez cent fois raison.
Et je jure par ma tonsure,
Que je vous apporterai le ceinturon,
Le buccin et son embouchure,
Qui sont, comme vous le dites, les clefs de son cachot.

« E vous la liéure louto vivo !
Poudrés la faire roumpre o la faire crema,
Poudrés la faire óucire o la faire afama,
Poudrés dins un croutoun bèn basti l'estrema,
Pèr Diéu sara causo agradivo.
Veirés que lou plus tard, à l'aubo de deman,
Ma noblo e bello segnouresso,
Tre qu'aurai di ma santo messo,
Anarai segound ma proumesso,
Vers Mounsen de Cahour. » E ié baiso la man,

Ié baiso la cabeladuro,
Ié baiso lis espalo.... E pièi sus li couissin
E li tapis moulet de velout cremesin,
Lou bisbe emé la dono espèron lou matin.
Que dirai mai ? Causo seguro
Es que, lou lendeman, sus lou tantost dóu jour,
Se veguè dono Barnabello
Emé lou biéu à sa fuvello
Estaca 'mé doublo courdello,
Regagnant vitamen Cabaret, soun sejour.....

« Et je vous la livrerai vivante !
Vous pourrez la faire rompre, ou la faire brûler,
Vous pourrez la faire occire ou la laisser mourir de faim,
Vous pourrez dans un cachot bien bâti l'emmurer,
Pour Dieu ce sera chose agréable.
Vous verrez qu'au plus tard, à l'aube de demain,
Ma noble et belle seigneuresse,
Aussitôt que j'aurai dit ma sainte messe,
J'irai comme je viens de le promettre,
Vers Monseigneur de Cahors. » Et il lui baise la main,

Il lui baise la chevelure,
Il lui baise les épaules... Et puis sur les coussins
Et les tapis mollets de velours cramoisi,
L'évêque avec la dame attendirent le lever du jour.
Que dirai-je encore ? Chose certaine,
C'est que, le lendemain, sur le tantôt,
On vit dame Barnabelle
Avec le buccin à son agrafe
Attaché d'un double cordon,
Regagnant vitement Cabaret, sa demeure...

... Or, nòsti quatre cavaucaire,
Jan-Peiret, Miravau, Blacas e Mauleoun,
Anavon d'enterin e d'avau e d'amount,
Lou blouquié sus lou pitre emé lou ferre au poung,
Cercant l'armado di crousaire.
E Jan-Peiret disié dins soun èume barra :
« Davalarai de moun courrèire,
Lou jure pèr mi jùsti crèire!
Que quand mi dous iue poudran vèire
L'evesque de Cahour pèr ma lanço enferra ! »

Veici qu'au castèu de Mountjoio,
Proche de Rabastens, an rescountra di siéu :
Ramoum comte de Foss, Rouger-Bernard soun fiéu,
Un nouma Pèire Arcis e Girard de Pepiéu.
En li vesènt, an grando joio,
Car i 'anóuncion que vai passa dins aquéu liò
Un flot de gènt de la crousado
Anant rejougne soun armado
Souto Lavau. En embouscado
Se bouton vitamen, lèst pèr li rùdi cop.

Or, nos quatre chevaliers,
Jean-Pierret, Miraval, Blacas et Mauléon,
Pendant ce temps s'en allaient par monts et par vaux,
Le bouclier sur la poitrine et le fer au poing,
Cherchant l'armée des croisés.
Et Jean-Pierret disait dans son heaume fermé :
« Je ne dévalerai de mon coursier,
Je le jure par mes justes croyances !
Que le jour où mes deux yeux pourront voir
L'évêque de Cahors à ma lance enferré ! »

Voici qu'au château de Montjoie,
Tout près de Rabastens, ils ont rencontré des leurs :
Raymond comte de Foix, Roger Bernard son fils,
Un nommé Pierre Arcis et Gérard de Pépieu.
En les voyant, grande est leur joie,
Car ils leur annoncent qu'en ce lieu va passer
Un flot de gens de la croisade
Allant rejoindre l'armée
Sous Lavaur. En embuscade
Ils se placent aussitôt, prêts pour les rudes coups.

Jan-Peiret abaisso sa lanço :
La pouncho ès duro e longo, és de ferre trempa,
Peso cènt ounço e mai ! L'arestòu s'èi cepa
En bono luno i frai dóu Canigou 'scarpa,
A set de sang, fam de venjanço.....
Tre qu'arribo en plen cèu lou soulèu dardaiant,
Alin la pòusso revouluno.
Coume un eiglavas que daruno
Veici l'armado ! Es d'Ancezuno
Em' Huc de Mauvesin que cavaucon davans.

Pas de chivau e brut de rodo,
Cant di mouine e di clerc, menon un sour voun-[voun
Luson brogno, blouquié, mitro, casco, dagoun.
Archet, aubarestié, cavalié, l'armo au poung,
Prèire pourtant sout la custodo
L'Eucarestié, soun bèn sèt milo! Oh lou grand tuert!
Acò vesènt, nosto embouscado,
Qu'es de milo ome coumpausado,
Vèici coume s'es alignado :
Peiret e Mauleoun, de si blouquié cubert,

Jean-Pierret abaisse sa lance.
La pointe en est dure et longue, elle est de fer trempé,
Elle pèse cent onces et plus ! La hampe fut coupée
En bonne lune, sur les frênes du Canigou escarpé,
Elle a soif de sang, faim de vengeance...
A l'heure où le soleil qui darde arrive au milieu du ciel,
Là-bas la poussière tourbillonne.
Comme un torrent qui roule,
Voici l'armée ! C'est d'Ancezune
Et Huc de Mauvoisin qui chevauchent devant.

Le pas des chevaux, bruit des roues,
Chants des moines et des clercs, produisent un bourdon-
[nement sourd.
Cuirasses, boucliers, mitres, casques, dagues brillent.
Archers, arbalétriers, cavaliers, l'arme au poing,
Prêtres portant sous la custode
L'Eucharistie, ils sont bien sept mille ! Oh le grand heurt !
Voyant cela, notre embuscade,
Qui de mille hommes est composée,
Se range, voici comment :
Pierret et Mauléon, de leurs boucliers couvers,

En front, subre si blanc courrèire,
Li premié se soun mes barrant tout lou camin.
A rèng sarra, darrié ié venon cent arquin.
Pièi en front vènon mai subre si cavalin
Pepiéu e Miravau. A rèire
D'aquéli dous valènt, vènon d'aubarestié ;
Pièi mai en front dous cavaucaire,
Rouger Bernard emé soun paire
Segui de trento froundejaire ;
Enfin vèn em' Arcis, Blacas lou grand guerrié.

Tre qu'ansin soun campa, desbousco
D'un couide dóu camin l'armado dóu Sant-Crist,
Couchant de davans elo e li vòu de perdris,
E li jai bramarèu qu'an lou plumage gris,
Li merle e lis aucèu di tousco.
Subran lis Albigés abrivon si chivau,
E Jan-Peiret crido : « Toulouso ! »
E zóu ! sa lanço s'entrecrouso
Emé la lanço pouderouso
D'Ancezuno lou dur cridant sout soun uiau :

De front, sur leurs blancs coursiers,
Les premiers se sont placés barrant tout le chemin.
A rangs serrés viennent après cent archers.
Puis de front viennent encore sur leurs coursiers
Pepieu et Miraval ; en arrière
De ces deux vaillants, viennent des arbalétriers ;
Puis de front encore deux chevaliers,
Roger Bernard avec son père
Suivis de trente frondeurs ;
Enfin avec Arcis vient Blacas le grand guerrier.

Aussitôt qu'ils sont ainsi rangés, débouche
D'un coude du chemin l'armée du Saint-Christ,
Chassant devant elle et les vols de perdrix,
Et les geais criards au gris plumage,
Les merles et les oiseaux des buissons.
Soudain les Albigeois éperonnent leurs chevaux,
Jean-Pierret crie : « Toulouse ! »
Et *zou !* sa lance s'entrecroise
Avec la lance puissante
D'Ancezune le dur criant sous sa visière :

« Mountfort ! Mountfort ! » Mai lèu lou ferre
l'amosso la paraulo : a trauca soun blouquié
Emai soun fresèu d'or, e peréu soun góusié,
E rouge e fumant sort darrié soun coutouié !
Lors rangoulejo coume un verre,
D'Ancezuno lou dur. I 'amerito aquéu sort.
Car éu, segnour de Cadarousso,
Contro Toulouso s'encourrousso,
Emé lis ome à barbo rousso,
Emé lis Alemand e Simoun de Mountfort !

Peiret n'en fai plus cas. Retiro
Vite sa lanço, e vèi alor Raoul d'Angin
Emé Pons de Bèumount e dom Jan soun cousin.
Mai éu cerco dis iue l'evesque Cahoursin.
A travès la nèblo de biro
E la fourèst d'espèu, entre li milo tra
E li tros d'enso, tau qu'esclaire
Que volon, siblon dedins l'aire,
Entre li chivalié crousaire
Soun iue destrìo enfin un coumbatènt mitra.

« Montfort ! Montfort ! » Mais vite le fer
Lui éteint la parole ! il a traversé son bouclier,
Son gorgerin d'or et aussi son gosier ;
Et rouge et fumant il sort derrière sa nuque !
Alors il râle comme un verrat,
D'Ancezune le dur. Ce sort est mérité.
Car lui, seigneur de Caderousse
S'est courroucé contre Toulouse,
Avec les hommes au poil roux,
Avec les Allemands et Simon de Montfort !

Pierret n'en fait plus cas. Il retire
Vite sa lance et avise alors Raoul d'Angin
Et Pons de Beaumont et don Jean son cousin.
Mais il cherche des yeux l'évêque de Cahors.
A travers la nue de flèches
Et la forêt d'épieux, entre les mille traits
Et les bris d'épées, qui tels qu'éclairs
Volent, sifflent en l'air,
Parmi les chevaliers croisés
Son œil distingue enfin un combattant mitré.

Alor pèr se faire uno draio
Desfourello soun enso e pico rudamen:
E tant bon es lou fiéu dóu terrible estrumen,
Qu'aquéli que degolo, encaro un long moumen
Demoron dret dins la bataio.
De dèstro e de senèstro éu pico sèns merci,
E chasque cop tranco uno tèsto !
E noun s'alasso sa man lèsto.
Pamens vaqui qu'aro s'arrèsto.
Au chivalié mitra lors crido : « Arribo eici !

« Sout toun nasau noun pode vèire
Se sies lou Cahoursin que cerco moun espèu,
Mai portes crous bisbalo au revès dóu fresèu,
Portes bago e tounsuro emai mitro coume èu,
Acò sufis. Sus toun courrèire
Crampouno-te, car vas reçaupre un rude tuert! »
Mai lou bisbe plen d'arrouganço,
Baisant sa crous emé fisanço,
Sèns mot diré abaisso sa lanço,
Abrivo soun chivau e lou coumbat se duerb.

Alors pour se frayer un passage
Il tire son épée et frappe rudement.
Et si bon est le fil de l'instrument terrible,
Que ceux qu'il décapite, un long moment encore
Demeurent debout dans la bataille.
De dextre et de sénestre il frappe sans merci !
Chaque coup il tranche une tête !
Et sa main leste ne se lasse point.
Cependant le voilà qui s'arrête.
Au chevalier mitré il crie : « Arrive ici ! »

« Sous ton nazal je ne puis voir
Si tu es le Quercinois que cherche mon épieu,
Mais tu portes la croix épiscopale sur le revers de ton gorgerin,
Tu portes bague et tonsure et mitre comme lui,
Cela suffit. Sur ton coursier
Cramponne-toi, car tu vas recevoir un rude heurt ! »
Mais l'évêque plein d'arrogance,
Baisant sa croix avec confiance,
Abaisse sa lance sans dire mot,
Il éperonne son cheval et le combat s'ouvre.

E restountisson li roundello
Trelusènto au soulèu, contro soun argènt blanc
Lou ferre dis espèu pico, esquifo en quilant !
Alor li dous guerrié prenon dintre si man
Li lònguis enso trencarello.
Mai quand lou bisbe vèi l'armo de Jan-Peiret
Talo qu'uno garbo de flamo
Trelusènto dins l'aire, l'amo
Ié tremblo dins lou cors ; la lamo,
Li reno e lou blouquié s'escapon de si det,

E soun auferan viro brido.
Mai Peiret lou cóussejo e ié crido : « Se vos,
O lache Cahoursin, que t'espargne lis os,
Abandouno toun biéu ! » Mai lou bisbe sout bos
Fugis, paurous coume uno trido,
Sènso respondre. Alor l'iro butant lou bras,
La dago, d'uno mourdaduro,
Tranco la mitro, la tounsuro
E la cervéllo e la figuro,
Tranco fresèu e brogno e s'arrèsto qu'au bast.

Et les rondaches retentissent
Eblouissantes au soleil, contre leur argent blanc
Le fer des épieux frappe, glisse en criant !
Alors les deux guerriers prennent dans leurs mains
Les longues épées tranchantes.
Mais quand l'évêque voit l'arme de Jean-Pierret
Telle qu'une gerbe de flamme
Eblouissante dans les airs, l'âme
Lui tremble dans le corps ; l'épée,
Les rênes et le bouclier lui échappent des mains,

Et son alferan tourne bride.
Mais Pierret le poursuit et lui crie : « Si tu veux,
O lâche Quercinois, que je t'épargne les os,
Abandonne ton buccin ! » Mais l'évêque sous bois
S'enfuit, peureux comme une grive,
Sans répondre mot. Alors la colère poussant le bras,
La dague, d'une morsure,
Tranche la mitre, la tonsure,
Et la cervelle et le visage,
Tranche gorgerin et cuirasse et ne s'arrête qu'au bât.

E lou sang gisclo enjusqu'i branco.
S'escampon li cervello e tóuti li bouiéu,
Li pèd rede e jala s'ensorton dis estriéu,
E barrulon au sòu cadabre, armo e jouiéu,
'M 'un brut de tourre que s'escranco.
Lors pèr lou despueia Peiret es vite lèst ;
Mai saup lèu sa malaventuro :
Quand racordo à la coupaduro
Li dos mita de la figuro,
Vèi que vèn de refèndre un evesque d'Uzès !

Tant-lèu n'en fai plus cas. Se viro
Mai dintre lou coumbat lou valènt amourous
E tabaso feroun subre lis ome rous,
E tranco brogno, escud, èume, fresèu e crous,
Car dins soun cor bourroulo l'iro.
Mai vaqui que Blacas tranco Raoul d'Angin
D'un cop d'èspéu entre li costo.
Vaqui que Miravau acosto
Pons de Bèumount, costo que costo
L'óucis d'un cop de dago ! e soun sang cremesin

Et le sang jaillit jusqu'aux branches.
Et s'échappent les cervelles et toutes les entrailles,
Les pieds raides et glacés sortent des étriers,
Et sur le sol roulent cadavre, armes et joyaux,
Avec un bruit de tour qui croule.
Pour le dépouiller Pierret est bientôt prêt ;
Mais il connaît à l'instant sa mésaventure :
Quand il veut rajuster à l'endroit de l'entaille
Les deux moitiés du visage,
Il s'aperçoit qu'il vient de pourfendre un évêque d'Uzès !

Aussitôt il n'en fait plus cas. Il retourne
De nouveau dans la bataille le vaillant amoureux,
Et frappe furieusement sur les hommes roux :
Il tranche cuirasses, écus, heaumes, gorgerins et croix,
Car dans son cœur la colère tourbillonne.
Mais voilà que Blacas transperce Raoul d'Angin
D'un coup d'épieu entre les côtes.
Voilà que Miraval accoste
Pons de Beaumont, coûte que coûte
Il l'occit d'un coup de dague ! et son sang cramoisi

Di dos veno de soun còu pisso
Coume font roussignolo à mai de tres pan d'aut,
Arroso sis espalo, arroso soun chivau!
Causo que fai escor! Quand a vist tant de mau,
En Huc de Mauvesin crido : « Isso!
Dono Santo Marìo abandouno Mountfort!»
E subran pren la descampado.
Mai quau rèsto de soun armado?
I 'a tres milo tèsto coupado,
E tres milo an agu de flècho dins lou cors.

Se n'es trouva belèu cinquanto,
Encaro proun valide entre li mens malaut,
Qu'an segui Mauvesin enjusqiio vers Lavau.
A Mountfort van counta sa desfacho e soun mau,
Ié dison la mort pretoucanto
De l'evesque d'Uzès e de Pons de Bèumount.
Mountfort lis ause e se courrousso,
Tiro sa longo barbo rousso;
E lou crid de ràbi que pousso
Estrementis li bàrri e fai trembla li mount.

Des deux artères de son cou jaillit
Comme jets d'eau à plus de trois empans de haut,
Il arrose ses épaules, il arrose son coursier !
Chose qui vous écœure. Quand il a vu tant de mal,
Sire Huc de Mauvoisin s'écrie : « Alerte !
Dame Sainte Marie abandonne Montfort ! »
Et sur le champ il prend la fuite.
Mais que reste-t-il de son armée !
Il y a trois mille têtes coupées,
Et trois mille guerriers ont eu des flèches dans le corps.

Il s'en est trouvé peut-être cinquante,
Assez valides encore parmi les moins meurtris,
Qui ont suivi Mauvoisin jusque sous Lavàur.
A Montfort ils vont conter leur défaite et leur mal,
Ils lui disent la mort touchante
De l'évêque d'Uzès et de Pons de Beaumont.
Montfort les entend et se courrouce,
Il tire sa longue barbe rousse ;
Et le cri de rage qu'il jette
Ebranle les remparts et fait trembler la montagnes.

Subran soun éume courrejouno,
Cargo soun arnesc lourd, aganto dins si man
La roundello d'argènt e sis armo d'aram,
Lou rouge au front se trais subre soun auferan
Barda de ferre ; l'esperouno
E coumando l'assaut. Tant-lèu duc e baroun,
Legat e bisbe e cavaucaire,
Archet e clerc e guerrejaire,
Tant-lèu trento milo crousaire
S'armon d'espéu, d'apioun, de dago, d'esparroun.

Li móutoun tuerton li muraio,
Porto, pousterlo e tourre, e sènso s'alassa,
D'ome emé de bos verd aturon li foussa ;
N'arribo emé d'escalo. E vaqui qu'an dreissa
Sus lou bord de la controbraio
Un aut castèu de bos plus aut que li rempart ;
E subre aqueste engin terrible
Bouton ço qu'an d'endestrutible,
Lou Fiéu de l'Ome noun fautible,
Lou Crist subre la crous en plaço d'estendard !

Soudain il lace son heaume,
Charge sa lourde armure, saisit dans ses mains
La rondache d'argent et ses armes d'airain ;
Le rouge au front il bondit sur son coursier
Bardé de fer ; il l'éperonne,
Et commande l'assaut. Aussitôt ducs et barons,
Légat et évêques et cavaliers,
Archers et clercs et guerroyeurs,
Aussitôt trente mille croisés
S'arment d'épieux, de haches, de dagues, de javelines.

Les bêliers heurtent les murailles
Les portes, les poternes et les tours, et sans relâche,
Des hommes avec du bois vert comblent les fossés ;
Il en arrive qui portent des échelles. Et voilà qu'ils ont élevé
Sur le talus du contre-fossé
Un haut château de bois plus haut que les remparts,
Et sur ce terrible engin
Ils placent ce qu'ils ont d'indestructible,
Le Fils de l'Homme sans tache,
Le Christ sur la Croix en guise d'étendard !

Espés coume uno fourniguiero,
Sus lou bàrri alor vèn l'eirege bèn ardi,
Coumanda pèr Guiraudo e soun fraire Amaury,
E preste, pèr sa fe, se lou fau, à peri
Au gibet o dins la brasiero.
E n'a tra milo engin : de biro, de matras,
Estoupo e presino aflamado,
Oli bouiènt, pico abrasado,
D'aram, de ferre, de calado,
Tant e tant bèn que dóu Sant Crist an rout li bras.

Sus li bàrri n'es un gros rire.
Mai li crousaire alor n'en soun que plus marrit.
Li prèire an entouna : Miserere mei.
Tóuti, gaiard, malaut, de si tendo an sali,
Enmalicia qu'es pas de dire!
E calabre e móutoun fan d'obro mai que mai.
Vers lou serre, un tros de muraio
S'es ascla, póussejo, trantaio,
S'engruno coume uno terraio,
Em'un brut que tau brut s'ausira plus jamai.

Epais comme une fourmillière,
Sur les murailles viennent alors les hérétiques bien hardis,
Commandés par dame Giraude et son frère Amairic,
Et prêts, s'il le faut, à mourir pour leur foi
Sur le gibet ou dans le feu.
De là-haut ils ont jeté mille engins : des flèches, des dards
De l'étoupe et de la résine enflammées,
Huile bouillante, piques incandescentes,
De l'airain, du fer, des cailloux,
Tant et si bien que du Saint Christ ils ont brisé les bras !

Sur les remparts c'est un gros rire.
Mais les croisés alors n'en deviennent que plus mauvais.
Les prêtres ont entonné : *Miserere mei*.
Tous, valides et malades, de leurs tentes ont sailli
Courroucés comme on ne peut le dire.
Catapultes et béliers font de l'ouvrage plus que jamais.
Vers le soir, un pan de muraille
S'est lézardé, il poudroie, il chancelle,
Il se brise comme une terraille,
Avec un bruit dont le pareil ne s'entendra plus jamais.

Tau l'eiglavas qu'a rout l'esclauso
Se trais afurouni dins lou claus dóu jardin,
Revèsso, afoudro tout, la touno e li rasin,
E restincle, e figuiero, e roso, e jaussemin.
Pièi cuerb tout de gravo e de lauso.
Tau emé grand courrous li crousa soun intra
Dintre Lavau la villo gènto,
E l'abelano e la valènto
Que se miraio sourrisènto
Dintre lou linde Agout que cour entre li prat.

Mounfort, menèbre e dur, cavauco
Deja sus lou relarg, s'atrovo acoumpagna
Dóu bisbe de Cahour e d'Arnaud lou Legat,
Dóu Chantre de Paris e dom Jan soun cougnat.
Dintre soun èume sa voues rauco
Crido : « Adusès subran Amaury de Mountriau
E Na Guiraudo e soun escorto !
Que manque res ! fasès en sorto
Que fugon bèn clauso li porto,
Car l'iro de moun Diéu me parlo d'amoundaut ! »

Tel le torrent qui a brisé l'écluse
Se précipite furieux dans l'enclos du jardin,
Renverse, foudroie tout, la tonnelle et les raisins,
Et lentisques, et figuiers, et roses, et jasmins.
Puis couvre tout de gravier et de pierres.
Tels avec grand courroux les croisés sont entrés
Dans Lavaur la ville gentille,
Et généreuse et vaillante
Qui se mire souriante
Dans le limpide Agout qui court parmi les prés.

Montfort, sombre et dur, chevauche
Déjà sur la placette, il est accompagné
De l'évêque de Cahors et d'Arnaud le Légat,
Du Chantre de Paris et dom Jean son beau-frère.
Dans son heaume sa voix rauque
Dit : « Amenez-moi sur le champ Amairic de Montréal
Et dame Guiraude et leur escorte !
Qu'il n'en manque pas un seul ! faites en sorte
Que les portes soient bien closes,
Car l'ire de mon Dieu me parle de là-haut ! »

I 'an adu, nousa 'mé de cordo,
Amaury de Mountriau, Na Guiraudo sa sor,
Quatre-vint chivalié qu'ajoun lou traite sort,
Pièi quatre cènt eirege ! E lou comte Mountfort
Tant-lèu 'mé soun counséu s'acordo
De li faire peri. Lou Chantre de Paris
Pamens a di qu'éu farié gràci
A li que clinarien la fàci
Davans Diéu, mèstre de l'espàci,
De la terro e dóu cèu, e Paire dóu Sant-Crist.

L'evesque de Cahour riposto :
« *Nàni ! sarié mau fa ! Li traite mescresènt !*
La visto de la mort li rendrié repentènt.
Li que seguramen saran bon penitènt
N'en veiran Diéu e sis aposto ! »
E subran sus la colo, au declin dóu soulèu,
Li poutènci soun aubourado.
E longo n'es la rengueirado.
Ié soun penja dins la vesprado
Li quatre-vint baroun, Dom Amaury perèu.

On lui a amené, liés avec des cordes,
Amairic de Montréal et dame Guiraude sa sœur,
Quatre-vingts chevaliers atteints par le traître sort,
Plus quatre cents hérétiques ! Et le comte de Montfort
Aussitôt avec son conseil décide
De les faire périr. Le Chantre de Paris
A dit, cependant, qu'il ferait grâce
A ceux qui s'inclineraient devant la majesté
Du vrai Dieu maître de l'espace,
De la terre et du ciel, et père du Saint Christ.

L'évêque de Cahors riposte :
« Non ! Ce serait mal fait ! Les traîtres mécréants !
La vue seule de la mort leur donnera le repentir.
Ceux qui sincèrement seront contrits,
En verront Dieu et ses apôtres ! »
Et à l'instant, sur la colline, au déclin du soleil,
Les potences sont élevées.
Et longue en est la rangée !
On y pendit dans la vesprée
Les quatre-vingts barons, dom Amairic aussi.

17

D'enterin la pèiro esbrihaudo,
L'estoupo tubo, un fiò de bos sec es abra.
Quatre cènt Albigés tóuti viéu ié soun tra.
Meme di plus fervènt ié rintron de bon gra,
Bèn encita pèr Na Guiraudo
Que i 'empauso li man en esperant la mort.
Lors li prèire l'an degoulado
Dedins un pous, pièi aclapado !
Pièi s'es ausi dins la niuechado
Que li clerc saumoudiant e lou brama di corb !

Cependant le silex étincelle,
L'étoupe fume, un feu de bois sec est allumé.
Quatre cents Albigeois vivants y sont jetés.
Même des plus fervents y entrent de leur gré,
Excités qu'ils sont par dame Guiraude
Qui leur impose les mains en attendant elle-même la mort.
Alors les prêtres l'ont précipitée
Dans un puits, et lapidée.
Pendant le reste de la nuit on n'a plus entendu
Que les clercs psalmodiant et le croassement des corbeaux!

CHANT HUITIÈME

Ici s'ensuit de quelle façon le comte Bar arrive avec les Allemands et se joint au comte de Montfort contre les Albigeois. Et comment le comte Raymond reçoit dans Toulouse nombreux barons et chevaliers. Et comment il se livre grande bataille sous les murs de Toulouse, et comment Jean-Pierret dans la bataille atteint l'évêque de Cahors et lui fait avouer qu'il a livré damoiselle Angélique à la jalouse Barnabelle de Cabaret. Et comment Jean-Pierret part aussitôt pour aller la délivrer.

La colère de Montfort ne s'apaise pas.
Le traître Baudouin lui livre Montferrand,
Tout rempli, de quoi ? de tout ! Armures, armes, coursiers.
Il prend et pille Gailhac, il n'y laisse pas un grain,
Pas un clou, pas une boucle.
Puis il brûle Rabastens, Mantaigu, Puy-Celsi.
Et monts, et terres, et plaines, et vallées,
Châteaux, murailles, barbacanes,
Pont-levis, créneaux, machicoulis,
Tout est saccagé, tout est ensanglanté.

CANT VUECHEN

Eici seguis de quento façoun lou comte Bar arribo emé lis Aleman e s'ajoun au comte de Mountfort contro lis Albigés. E coume lou comte Ramoun reçaup dins Toulouso noumbrous baroun e chivalié. E coume se liéuro grand bataio sout li bàrri de Toulouso, e coume Jan-Peiret ajoun dins la bataio l'evesque de Cahour e ié fai dire qu'a liéura dono Angelico à la jalouso Barnabello de Cabaret. E coume Jan-Peiret s'en part tant-lèu pèr l'ana deliéura.

L'iro de Mountfort noun s'abouco.
Lou traite Baudouin ié liéuro Mountferrand,
Tout plen, de que? de tout! arnesc, armo, auferan.
Pren e piho Gailhac, ié laisso pas un gran,
Pas un clavèu, pas uno blouco.
Pièi brulo Rabastens, Mountagu, Piue-Celsi.
E mount, e terro, e vau, e plano,
Castèu, muraio, barbacano,
Pont-levadis, merlet, matano,
Tout es en dès-e-vue, tout es ensaunousi.

Tout l'Albigés de sang es rouge !
Emai lou Lauragués, emai lou Carcassés,
Emai lou Narbounés, emai lou Bedarés,
Emai lou Counserans, emai lou Savartés !..
Pamens i 'a Jan-Peiret ferouge
Au castèu de Mountjoio En peno es soun esprit
Pèr atrouva lou biais d'ajougne
Lou michant bisbe qu'à soun jougne
Porto lou biéu, e de lou pougne
Emé sa bigatano entre soun cors marrit.

Mai la troumpeto di bataio
De-vers Toulouso fai restounti si son clar.
Fernis lou roc di mount, fernis l'erso di mar !
Veici lis Alemand emé lou comte Bar,
Vesti d'auberc à fino maio,
Pourtant blouquié de cuer e li riste pelous,
Emé crestau à lòngui bano,
Arma d'apioun, de bigatano.
Cuerbon cènt saumado de plano ;
Res pòu dire quant soun, tant s'atrovon noum-[brous.

Tout l'Albigeois de sang eśt rouge !
Aussi le Lauraguais, aussi le Carcassez,
Aussi le Narbonnais, aussi le Bedarez,
Aussi le Conserans, aussi le Savartez !..
Cependant Jean-Pierret furieux
Se tient au château de Montjoie. En peine est son esprit
Pour trouver le moyen d'atteindre
Le méchant évêque qui à sa ceinture
Porte le buccin, et de le frapper
Avec sa javeline dans son corps mauvais

Mais la trompette des batailles
De vers Toulouse fait retentir ses sons clairs.
Le roc des monts frémit, la vague des mers frémit !
Voici les Allemands avec le comte Bar,
Couverts de hauberts à mailles fines ;
Portant boucliers de cuir et manteaux velus,
Avec cimiers aux longues cornes ;
Armés de haches et de javelots,
Ils couvrent cent salmées de plaine ;
Personne ne peut dire combien ils sont, tant leur nombre [est grand.

N'an bèn ris li tra dóu visage
De Simoun de Mountfort, quand tant bel ost a vist.
Arnaud, lou Cahoursin, faus prèire dóu Sant Crist,
Li marrit clerc peréu dintre si barbo an ris,
E n'an vist crèisse soun courage.
An canta Te Deum, *an di proun d'*Oremus,
An celebra la santo messo;
Pièi sus l'erbo la taulo an messo,
E d'òrdi, de favo, de vesso,
N'an manja li truand, n'an manja tant e plus !..

Or, lou vièi comte de Toulouso
Que de Roumo es tourna, sono si chivalié,
Si comte, si baroun. Chascun de soun quartié,
Lou gounfaloun au vènt, mounta sus bèu destrié,
Vèn en cavaucado ufanouso.
E li camin soun plen dis ome d'Aragoun,
De Foss, de Counserans, d'Argènço,
De Roussihoun e de Prouvènço.
Fan tóuti bello countenènço,
Emé si longs espèu, emé si blanc dagoun.

Ils en ont bien ri les traits du visage
De Simon de Montfort, quand il a vu si bel ost.
Arnaud, le Quercinois, faux prêtre du Christ,
Les méchants clercs, eux aussi ont ri dans leurs barbes,
Et en ont vu s'accroître leur courage.
Ils ont chanté *Te Deum*, ont dit maints *Oremus*,
Ils ont célébré la sainte messe ;
Puis sur l'herbe ils ont mis la table,
Et de l'orge, des fèves, des vesces,
Ils en ont mangé les truands, ils en ont mangé tant et plus!...

Or, le vieux comte de Toulouse
Qui de Rome est revenu, appelle ses chevaliers,
Ses comtes, ses barons. Chacun de son pays,
Le gonfalon au vent, monté sur beau destrier,
Vient en superbe chevauchée.
Et les chemins sont pleins des hommes d'Aragon,
De Foix, de Conserans, d'Argence,
De Provence et de Roussillon.
Ils font tous belle contenance
Avec leurs longs épieux, avec leurs blanches dagues.

17.

Ié soun lou comte de Cumenge,
E lou comte de Foss, segnour bèu e valènt;
Soun vengu pèr se batre emé tóuti si gènt.
A-n-éli que i 'enchau que lou papo Inoucènt
Li benigue o lis escumenge!
Ié soun peréu vengu bèn d'autre ardi baroun :
D'Aspel, Ratier de la Caussado,
Pourcelet de nauto lignado,
Gaucelin, Sicard, Sencho-Espado,
Rimbaud de Malauceno, e Rigaud de Caroun;

Li Mountaigoun e Jan de Blaio,
Arcis e Bounassan, e Seguin de Balènc,
Siffrés lou Navarrés, Sicard de Piue-Laurènt,
Roustan de Carbouniero, En Jaume soun parènt,
Lou Cavaiounen Huc de Laio;
E Pons de Vilo-novo e Pèire de Durban,
Hunaud e Vesian de Loumagno,
Estol que vèn de la mountagno,
Aubaroun de la Tourre-Magno....
E li noumariéu pas de vuei ni de deman!

Là sont, le comte de Comminges
Et le comte de Foix, seigneurs beaux et vaillants ;
Ils sont venus pour se battre avec toutes leurs gens.
Ils se soucient bien que le Pape Innocent
Les bénisse ou les excommunie !
Là sont aussi venus maints autres barons hardis :
D'Aspel, Rathier de la Caussade,
Porcelet de haute lignée,
Gaucelin, Sicard, Sanche-Espade,
Raimbaud de Malaucène et Rigaud de Caromb ;

Les Montaigon et Jean de Blayes,
Arcis et Bonassan, et Seguin de Balenc,
Siffrein le Navarais, Sicard de Puy-Laurent,
Rostan de Charbonnière, dom Jaume son parent,
Le cavaillonnais Huc de Laye ;
Et Pons de Villeneuve, et Pierre de Durban,
Hunald et Vezian de Lomagne,
Estol qui vient de la montagne,
Albaron de la Tour-Magne....
Et je ne les nommerais pas d'aujourd'hui ni de demain !

De jour, de niue, à porto pleno
Intron li bèu guerrié dins la vasto ciéuta.
Nau, lahut quitrana, pinta, calafata,
Davalon la Garouno, adusènt soumousta,
Gran, pitanço de touto meno,
De riche vestimen e de bèus auferan,
Cuirasso bruno, espaso claro,
Espèu pounchu, lòngui jinjarro,
Biro, blouquié, destrau, esparro,
Vènon carga de tout despièi la vau d'Aran.

Pèr uno claro matinado
Quatre bèu cavaucaire arribon de l'Adré,
Intron dins la ciéuta dóu pourtau de Muret.
Soun Blacas, Miravau, Mauleoun, Jan-Peiret.
Grand sensacioun fai soun intrado,
Car s'es espandi liuen di guerrié lou renoum,
E lèu se soun enfenestrado,
Li bruno palo e li flourado
I lòngui treno perfumado.
E n'en an tressauta mant caste mameloun.

De jour, de nuit, à pleines portes
Ils entrent, les beaux guerriers, dans la vaste Cité.
Nacelles et bateaux goudronnés, peints, calfatés,
Descendent la Garonne, apportant : tocane,
Grains, pitances de toutes sortes,
De riches vêtements et de beaux alferans,
Cuirasses brunes, claires épées,
Epieux pointus, longues dagues,
Flèches, boucliers, haches, javelines ;
Ils descendent chargés de tout depuis le val d'Aram.

Par une claire matinée
Quatre beaux chevaucheurs arrivent du côté du soleil,
Ils entrent dans la Cité par la porte de Muret.
Ce sont Blacas, Miraval, Mauléon, Jean-Pierret.
Leur arrivée fait grande sensation,
Car loin s'est répandu le renom des guerriers,
Vite se sont enfenestrées
Les brunes pâles et les brunes colorées
Aux longues tresses parfumées.
Et en ont tressailli maintes chastes mamelles.

E bono espèro e bon courage
An adu dins lou cor dóu trop feble Ramoun.
Li conse libre e fièr, de davans si penoun,
En signe de respèt an tengu de clinoun
Si barbo blanco e si front mage...
Alor an coumença de barra li pourtau,
Tóuti lis us e li pousterlo ;
An bouta si pausito en gerlo,
Pièi an souna de berlo-en-berlo
Pèr anouncia pertout qu'avien gara li clau.

Pièi an tengu grando assemblanço
Dintre la vasto nau de la glèiso dóu Tor.
I 'èron sèt cènt baroun emé sis aureflor,
'Mé si blouquié d'argènt, emé sis éume d'or,
Emé sis enso, emé si lanço.
E d'un soulèu à l'autre an parla, chicouta.
E coume avien proun l'amo fièro,
Tóuti voulien prendre l'arquiero,
La barbacano, la passiero
La mai peniblo e la mai cretico à sousta.

Bon espoir et bon courage
Ils ont mis dans le cœur du trop faible Raymond.
Les consuls libres et fiers, devant leurs bannières,
En signe de respect ont incliné
Leurs barbes blanches et leurs fronts majestueux...
Alors ils ont commencé par verrouiller les portails,
Tous les huis et les poternes ;
Ils ont mis leurs provisions dans les jarres d'argile,
Puis ils ont sonné les cloches à toute volée
Pour annoncer qu'ils avaient retiré les clefs (des portes).

Puis ils ont tenu une grande assemblée
Dans la vaste nef de l'église de Thaur.
Là étaient sept cents barons avec leurs oriflammes,
Avec leurs boucliers d'argent, avec leurs heaumes d'or,
Avec leurs dagues, avec leurs lances.
Et d'un soleil à l'autre ils ont parlé, discuté.
Et comme ils avaient l'âme fière,
Ils voulaient tous choisir l'archière,
La barbacane, le passage
Le plus pénible et le plus dangereux à défendre.

La barbacano de Basacle
Emé lou grand pont nòu que porto meme noum,
Es Jan-Peiret, Blacas, Miravau, Mauleoun
Que dèvon li sousta, lou vòu ansin Ramoun.
N'en poudran faire de miracle
Li sant dóu paradis! d'aqui noun intraran
Mountfort, ni Bar, ni si crousaire,
Ni lis evesque dóu Sant-Paire,
Tóuti faus prèire dóu Sauvaire,
Quatre espéu invincible aqui rescountraran!..

Or, quand tóuti li barbacano
E li rode à garda soun esta reparti
Entre li chivalié, tant-lèu a resclanti
Lou son clar di troumpeto, e tant-lèu an parti
En brandussant si bigatano
Li baroun toulousan, chascun vers soun quartié.
E soun estado bèn garnido
De gènt, emai aprouvesido
De viéure e d'armo bèn fourbido,
Li tourre ameinajado aguènt cavo e granié.

La barbacane de Bazacle
Et le grand pont neuf qui porte le même nom,
C'est Jean-Pierret, Blacas, Miraval, Mauléon
Qui doivent les défendre; Raymond le veut ainsi.
Ils en pourront faire des miracles
Les saints du paradis ! Par là n'entreront
Ni Montfort, ni Bar, ni leurs croisés,
Ni les évêques du Saint-Père,
Tous faux prêtres du Sauveur ;
Quatre épieux invincibles ils y rencontreront!..

Or, quand toutes les barbacanes
Et les endroits à garder ont été répartis
Entre les chevaliers, aussitôt a retenti
Le son clair des trompettes, et ils sont partis sur-le-
En brandissant leurs longues lances [champ
Les barons toulousains, chacun vers son quartier.
Et ont été vite garnies
De gens, et approvisionnées
De vivres, d'armes bien fourbies,
Les tours aménagées ayant caves et greniers.

Alor van, vènon sus li bàrri
D'arquin de tout païs. Iè soun pèr milié,
Calon sis aubaresto e mounton si peiriè :
Dirias la proucessioun d'un vaste fourniguié.
Quau vai, quau vèn en biais countràri,
Chascun pourtant sa post, soun armo, soun engin.
Es meraviho de li vèire,
Gèndre, paire, cougnat e rèire.
Pèr apara si lìbri crèire
E si dret coumunau, sèns reno ni pegin

Soun vengu di nàuti Ceveno,
Dóu sauvage Ventour, di nègri Pirenèu.
« *La mort emé lou fiò, la cordo o lou coutèu,*
« *Plus lèu que lou tiran, an di, que lou bourrèu*
« *Largue lou sang de nòsti veno,*
« *O que mèstre fuguèn dintre nòsti ciéuta !* »
Vaqui perqué, forto e noumbrouso,
Venguèron d'armado ufanouso
Sousta la vilo de Toulouso,
La terro dóu soulèu e de la liberta !

Alors, vont et viennent sur les remparts
Des archers de tous pays. Ils y sont par milliers,
Ils dressent leurs arbalètes et montent leurs pierriers :
On dirait la procession d'une vaste fourmilière.
Les uns vont, les autres viennent en sens contraire,
Chacun portant sa poutre, son arme, son engin.
C'est merveille de les voir,
Gendres, pères, beaux-frères et grands-pères.
Pour défendre leurs libres croyances
Et leurs droits communaux, sans murmure ni crainte

Ils sont venus des hautes Cévennes,
Du Ventour sauvage, des noires Pyrénées.
« La mort par le feu, la corde ou le couteau
Plutôt que le tyran, ont-ils dit, que le bourreau
Répande le sang de nos veines,
Ou que nous soyons maîtres dans nos cités ! »
Voilà pourquoi, fortes et nombreuses,
De superbes armées vinrent
Défendre la ville de Toulouse,
La terre du Soleil et de la Liberté !

Pamens li gènt de la crousado
Plegon, un bèu matin, pavaioun coulouria,
Tendo lisso e bagage, e se soun endraia
Vers Toulouso, en disènt Pater, Ave Maria
E saume touto la journado.
Pèr miés lis afourti, Dono Alis de Mountfort,
De naut di bàrri de Narbouno,
Quand passon, la visto ié douno
D'un tros de la Santo Courouno
Que tèn subre si man dins uno chasso d'or.

Noun, jamai tau flot de crousaire
S'èro vist acampa. Ni sout lou papo Urban,
Quand Tancredo e Bouilloun prenien i Musulman
Antiòcho e Nicèio, e tóuti li liò sant,
Ni quand Barborousso emperaire,
E lou rèi dis Englés Richard-Cor-de-Leioun
Emé Phelip lou rèi de Franço,
Ensèn aussèron si tres lanço
Quand avien fa triplo alianço
Pèr sousta l'umblo crous contro lou fièr boui-
[*goun...*

Cependant les gens de la croisade,
Un beau matin, ployent leurs pavillons coloriés,
Tentes lisses et bagages, et ils se sont acheminés
Vers Toulouse, en récitant *Pater, Ave Maria*
Et psaumes toute la journée.
Pour leur donner courage, dame Alix de Montfort,
Du haut des remparts de Narbonne,
Présente à leur vue, quand ils défilent,
Une parcelle de la Sainte Couronne
Qu'elle tient sur ses mains dans une chasse d'or.

Non, jamais si nombreux croisés
Ne s'étaient vus réunis. Ni sous le pape Urbain,
Quand Tancrède et Bouillon prenaient aux Musulmans
Antioche et Nicée, et tous les saints lieux ;
Ni quand Barberousse empereur,
Et le roi des Anglais Richard-Cœur-de-Lion
Avec Philippe roi de France,
Levèrent leurs trois lances ensemble,
Ayant fait triple alliance
Pour défendre l'humble croix contre l'orgueilleux crois-
[sant !...

Bar es en tèsto de l'armado
Emé lou comte Odar e Simoun de Mountfort,
Lou baroun d'Adalbert e Richard Kerenor,
Reynaud di lou Frisoun, Crespin de Rocafort
Pourtant bandiero desplegado.
E tant d'autre vengu, quau d'ici, quau d'eila,
Quau d'Albioun, quau d'Alemagno,
Quau dóu Brabant, quau de Bretagno,
De Loumbardìo emai d'Espagno !
Soun douge cènt baroun lou casco pestela !

Soun segui d'un mounde innoumbrable
D'arquin, d'aubarestié, de routié, de truand,
Entussi, pesouious, rousiga pèr la fam,
Se nourrissènt de favo, e de jaisso, e d'aglan,
Just coume li porc de l'estable.
Ié soun entremescla d'ermitan e de clerc,
Pregant, renant. La troupelado
Seguis la bello cavaucado.
Enfin en co d'aquelo armado
Vènon, sus si destrié, 'mé la mitro e l'auberc,

Le comte Bar est à la tête de l'armée
Avec le comte Odar et Simon de Montfort,
Le baron d'Adalbert et Richard Kerenor,
Reynaud dit le Frison, Crespin de Rocafort
Portant bannières déployées.
Et tant d'autres venus qui d'ici, qui de là,
Qui d'Albion, qui d'Allemagne,
Qui de Brabant, qui de Bretagne,
De Lombardie et aussi d'Espagne !
Ils sont douze cents barons le casque fermé.

Ils sont suivis d'une armée innombrable
D'archers, d'arbalétriers, de routiers, de truands,
Déguenillés, pouilleux, dévorés par la faim,
Se nourrissant de fèves, de vesces et de glands
Comme les porcs de l'étable.
Là sont mêlés des hermites et des clercs
Priant, grognant. Le troupeau
Suit la belle chevauchée.
Enfin à l'arrière de l'armée,
Viennent, sur leurs destriers, portant la mitre et le haubert,

Arnaud e touto la sequello
Dis evesque e di chantre. Em' éli soun perèu
Li dono di baroun : car blanco coume nèu,
Sein rose tressautant dessouto li fresèu
De sedo e de clàri dentello.
Cavaucon niuech e jour, l'iue fissa peralin
Sus Toulouso ! Uno matinado
Veiran si tourre merletado,
E si porto bèn pestelado ;
Veiran l'espéu pounchu di chivalié latin.

Coume es verai ço que iéu dise !
Entre que l'aubo trais sa premiero clarour,
Vaqui qu'an pareigu de bèu cavaucadour
Que van subre li prat respira la frescour.
« Assistas-nous, grand sant Maurise ! »
Cridon Mountfort e Bar. Autant-lèu li vesènt,
Li chivalié viron la draio,
Van repassa la contro-braio,
E rintron mai dins li muraio
En cridant : « Veici l'ost ! » e revihant li gènt.

Arnaud et toute la séquelle
Des évêques et des chantres. Avec eux sont aussi
Les dames des barons : chairs blanches comme neige,
Seins roses ressautant sous les gorgerins
De soie et de claires broderies.
Ils chevauchent nuit et jour, le regard fixé là-bas
Sur Toulouse ! Une matinée
Ils verront ses tours avec créneaux
Et ses portes bien bâclées ;
Ils verront l'épieu pointu des chevaliers latins.

Combien est vrai ce que je dis !
Aussitôt que l'aube jette sa première clarté,
Voilà que paraissent de beaux cavaliers
Qui vont sur la prairie respirer la fraîcheur.
« Assistez-nous, grand saint Maurice ! »
S'écrient Montfort et Bar. Aussitôt qu'ils les voient
Les chevaliers se retournent sur la sente,
Vont repasser les fossés
Et rentrent dans les murs
En criant : « Voici l'ost ! » et réveillant les gens.

Or, soun lèu pleno li carriero,
Li plaço, li relarg d'uno foulo en coumbour ;
Lèu soun cubert li bàrri e li long courredour ;
Se tocon li tèsto i fenèstro, arquiero e zour,
Gueitant curiouso li bandiero
Jauno, roujo, vióuleto e verdo, à franjo d'or,
I rai de l'aubo trelusènto.
Ausènt chimbalo brusissènto,
Li troumpeto restountissènto,
E li bram e li crid di barbaresc dóu Nord.

Entre lou Lers e la Garouno,
Dins lis ort, dins li prat, li crousaire an planta
Broucido e pavaioun. Lèu-lèu an desbasta
Auferan e soumié qu'èron las de pourta
Arnescaduro emai persouno.
E chascun a basti vite soun campamen.
Pièi, quand arribo la vesprado,
Li tendo soun arengueirado
Subre uno inmènso estendouirado.
Tambèn, di Toulousan es grand l'esbahimen.

Or, elles sont vite pleines les rues,
Les places, les placettes, d'une foule tumultueuse;
Vite ils sont couverts les remparts et les longues courtines;
Les têtes se touchent aux fenêtres, meurtrières et hours,
Guettant curieuses, les bannières
Rouges, jaunes, violettes et vertes, à franges d'or,
Eblouissantes aux rayons de l'aurore;
Ecoutant les cymbales bruissantes,
Les trompettes sonores,
Et les hurlements et les cris des barbaresques du Nord.

Entre le Lers et la Garonne,
Dans les jardins, dans les prairies, les croisés ont planté
Palissades et pavillons. Vite ils ont ôté le bât
A leurs coursiers et sommiers qui étaient las de porter
Gens et bagages.
Et chacun a construit vite son campement.
Puis, quand arrive la vesprée,
Les tentes sont bien alignées
Sur une immense étendue!
Aussi bien, il est grand l'ébahissement des Toulousains.

Mai Jan-Peiret a senti naisse
Un soulas dins soun cor maca pèr mau d'amour;
Éu a vist dóu veiriau de soun aut miradour
Flouteja l'auriban dóu bisbe de Cahour
Aperalin dintre li paisse.
« *Evesque de malur ! se dis, aurai ta pèu,*
Aurai ta barbo e ta coudeno !
Aurai tout lou sang de ti veno,
E t'esclaparai la cadeno
D'un cop de pèiro, pèr noun sali moun espèu !.. »

Davalo l'estrecho viseto,
Acò disènt ; e lèu arribo vers Ramoun
Envirouna deja di comte e di baroun
Que tènon lou counsèu. En Rigau de Caroun
Parlo. Noun a la lengo breto.
Dis que fau, sus lou cop, di muraio sali,
Pica sus l'ost à l'emprouvisto,
A cop d'esparro e de balisto.
E fai : « *Vous juro, pèr ma fisto,*
Que rausa lou veirés avans soulèu fali. »

Mais Jean-Pierret a senti naître
Un soulas dans son cœur meurtri par mal d'amour.
Il a vu par le ventail de sa haute tour,
Flotter l'oriflamme de l'évêque de Cahors
Là–bas là-bas dans la prairie.
« Evêque de malheur ! se dit-il, j'aurai ta peau,
J'aurai ta barbe, j'aurai ta couenne,
J'aurai tout le sang de tes veines,
Je te romprai l'échine
D'un coup de pierre, pour ne pas salir mon épieu ! »

Il descend l'étroite vis,
Disant cela, et il arrive vers Raymond
Qui est entouré déjà de ses comtes et barons
Tenant conseil. Dom Rigaud de Caromb
Parle. Il n'a pas la langue bègue.
Il dit qu'il faut sur-le-champ sortir des murailles,
Frapper sur l'ost à l'improviste
A coups de javelines et de flèches.
« Je vous le jure sur ma foi, dit-il,
En déroute vous le verrez avant le coucher du soleil. »

Entre qu'a di, lou clam s'aubouro,
D'ùni pèr dire noun, d'autre pèr l'aprouva.
Lors de soun escabèu dom Ràmoun s'es leva,
Dins sa man tèn sa lanço au plançoun coulouria,
E dis : « Crese qu'es panca l'ouro
De sourti di muraio e courre lou dangié,
Sènso counèisse lis armado
Que tènon Toulouso assetado.
Quant soun, coume soun coumpausado,
Quant i 'a d'ome de pèd, quant i 'a de cavalié.

« Anas garda li barbacano,
Abaissaren plus tard nòsti pont-levadis ;
Lors faran bon mestié vòsti bras picadis
En trencant e traucant fresèu, brogno, escud lisc,
A cop d'enso e de bigatano. »
Entre qu'a di, lis uco an embouca li cor,
E soun ana dins li carriero
Cridant : « Guerro i clerc ! guerro ! guerro ! »
E peréu l'assemblanço entiero
Se separo en cridant : « Guerro i clerc ! guerro à mort ! »

Aussitôt qu'il a parlé, une clameur s'élève,
Les uns pour le désapprouver les autres pour l'applaudir.
Lors, de son escabelle dom Raymond s'est levé,
Dans sa main il tient sa lance à la hampe coloriée,
Il dit : « Je crois que l'heure n'est pas venue
De sortir des murs et de courir le danger,
Sans connaître les armées
Qui tiennent Toulouse assiégée.
Quel est leur nombre, comment elles se composent,
Combien il y a d'hommes à pied, combien de cavaliers.

« Allez garder les barbacanes,
Nous abaisserons plus tard nos pont-levis.
Alors ils feront bon métier vos bras vaillants
En taillant et transperçant gorgerins, cuirasses et boucliers
A coups de dagues et de lances. » [lisses,
Aussitôt qu'il a parlé, les hérauts ont embouché les cors,
Et sont allés par les rues,
Criant : « Guerre aux clercs ! guerre ! guerre ! »
Et toute l'assemblée aussi
Se sépare en criant : « Guerre aux clercs ! guerre à mort ! »

Lors chascun regagno sa tourre,
Soun arquiero, soun zour, soun veiriau, soun merlet.
A soun pont de Bazacle es tourna Jan-Peiret
Triste e mut, e sarrant dintre soun gantelet
La dago qu'a tant fach escourre
De sang turc, barbaresc, mourre, franc, sarrasin.
E disié souto sa ventaio :
« Iéu sourtirai de la muraio ;
« M'en anarai liéura bataio
« Tout soulet ! óucirai l'Evesque Cahoursin.

« Ié gararai de la centuro
« Soun riche biéu d'evòri. E sus moun blanc chivau
« M'en anarai cerca pèr mount e plano e vau
« La bello de moun cor, que peno grèvo e mau
« Dins la presoun pèr iéu enduro ! »
Si coumpagnoun Blacas, Miravau, Mauleoun,
En lou vesènt branda la tèsto
E faire de terriblo gèsto,
Lagagnous disien : « La tempèsto
Vai s'auboura ! Diéu bon, ajudo soun dagoun ! »

Alors chacun regagne sa tour,
Son archière, son hour, sa fenêtre, son créneau.
A son pont de Bazacle s'en est retourné Jean-Pierret
Triste et muet, serrant dans son gantelet
La dague qui a tant fait couler
De sang turc, barbaresque, maure, franc, sarrasin.
Et il disait sous le ventail de son heaume :
« Moi, je sortirai de la muraille,
Je m'en irai livrer bataille
Tout seul ! j'occirai l'évêque de Cahors.

« Je lui ôterai de la ceinture
Son riche buccin d'ivoire. Et sur mon blanc cheval
Je m'en irai chercher par monts, plaines et vallées
La belle de mon cœur qui, peine extrême et souffrance,
Dans la prison, pour moi endure ! »
Ses compagnons Blacas, Miraval, Mauléon,
En le voyant branler la tête
Et faire de terribles gestes,
Inquiets se disaient : « La tempête
Va se lever ! Dieu bon, viens en aide à sa dague ! »

E lou veson que courrejouno
Soun éume esbrihaudant emé rouge crestau,
Sa brogno, soun auberc, soun fresèu argentau,
Si braguié, sa founteto emai si dous brassau ;
Pièi blouco sa targo redouno;
Pièi pren soun dagoun blanc e tout soun armamen;
Pièi espinchourlo de l'arquiero
S'es panca l'ouro matiniero
Ounte lis aucèu di broutiero
Dóu trelus diamantin canton l'espandimen.

Noun ausis que li cant di prèire
E li clerc saumoudiant alin dins la liuenchour.
Pamens sus l'aurisoun uno roso clarour
Destaco li mountagno e li front dis aubour.
Tant-lèu encambo soun courrèire
Lou valènt Jan-Peiret, e duerbe lou guisquet,
E n'es sourti de la muraio.
A franqui valat, contro-braio,
E dins la prado s'es fa draio
Entre li boutoun d'or, li trèule e li muguet.

Et ils le voient qui lace
Son heaume brillant au rouge cimier,
Sa cuirasse, son haubert, son gorgerin d'argent,
Ses bragues, son plastron et ses deux brassards,
Puis il boucle sa targe ronde ;
Puis il prend sa dague blanche et toutes ses armes.
Puis il guette par la meurtrière
S'il n'est pas encore l'heure matinale
Où les oiseaux des taillis
Chantent l'épanouissement de l'aurore diamantée.

Il n'entend que le chant des prêtres
Et la psalmodie des clercs là-bas dans le lointain.
Cependant à l'horizon une clarté rose
Dessine les montagnes et les fronts des peupliers.
Aussitôt monte sur son coursier
Le vaillant Jean-Pierret, et ouvrant le guichet
Il est sorti de la muraille.
Il a franchi fossé, contre-escarpe,
Et dans la prairie s'est ouvert un sentier
Parmi les boutons d'or, les trèfles et les muguets.

Si coumpagnoun de naut di tourre
Ié cridon de tourna, dins l'èr ausson li bras.
Mai éu sèmpre cavauco e d'éli noun fai cas.
Alor, desvaria, lou grand guerrié Blacas
A pres l'espéu qu'a fach escourre
Lou sang dóu chivalié Raoul d'Angin ; perèu
Mauleoun pren soun armaduro
Esbrihaudanto, lisco e duro ;
Pièi, leissant dins la man seguro
Dóu valènt Miravau la gàrdo di pestèu,

Subre lou prat, bèu cavaucaire
An segui Jan-Peiret. Alor lou blanc soulèu
Parèis sus la mountagno e dauro li cimèu
Di sause e di piboulo, e li piue dis espèu
Di tres ufanous guerrejaire.
Mai lèu soun esta vist pèr lis autre baroun
Que lèu an pres si bigatano.
D'ùni an sali di barbacano,
D'autre an davala di matano !
Avié bèu ié crida lou vièi comte Ramoun :

Ses compagnons du haut des tours
Lui crient de retourner, ils lèvent les bras en l'air,
Mais lui, sans en faire cas, chevauche toujours.
Alors, éperdu, le grand guerrier Blacas
A pris l'épieu qui fit couler
Le sang du chevalier Raoul d'Angin. Comme lui
Mauléon prend ses armes
Eblouissantes, lisses et dures.
Puis laissant dans les mains aguerries
Du vaillant Miraval la garde des portes,

Sur la prairie, beaux chevaliers
Ils ont suivi Jean-Pierret. Alors le blanc soleil
Apparaît sur la montagne et dore les cimes
Des saules et des peupliers et les pointes des lances
Des trois superbes guerroyeurs.
Mais ils sont bien vite vus par les autres barons,
Qui ont pris aussitôt leurs longues piques.
Les uns sont sortis des barbacannes,
Les autres sont descendus des machicoulis !
Il avait beau leur crier le vieux comte Raymond :

« Arrestas-vous ! hòu ! hòu ! » Di porto,
Dis èstro, di guisquet, sorton pèr milié !
Tant-bèn que sus lou cop es coume un fourniguié :
Lóugadié, dardasié, targié vo chivalié
Fan uno armado bello e forto.
Seguisson Jan-Peiret. Lou grand clar dóu matin
Pico lis éume e li roundello,
Li franjo d'or e li fuvello,
E vous fan batre li parpello
Tant brihon lis arnesc di chivalié latin.

Pamens l'esfrai pren li crousaire.
Li prèire óuficiant quiton lèu sis autar,
Si man laisson l'oustìo, aganton lanço e dard,
Pièi vènon se sarra darrié lou comte Bar,
Que tèn deja dubert dins l'aire
Soun bel auriban verd semena de crous d'or.
Clantisson li clàri troumpeto,
De l'auferan la narro peto,
Uiausson li lamo di breto,
E l'eigagno lusis sus li prado e lis ort.

« Arrêtez-vous ! hé ! hé ! » Des portes,
Des fenêtres, des guichets, ils sortent par milliers !
Si bien qu'à l'instant ils forment comme une fourmilière.
Hommes de solde, *dardasiers, targiers*, ou chevaliers
Font une armée forte et belle.
Ils suivent Jean-Pierret. La grande clarté du matin
Frappe les heaumes et les rondaches,
Les franges d'or et les agraffes,
Et elles vous font clignoter les cils,
Tant elles brillent, les armures des chevaliers latins.

Cependant l'effroi gagne les croisés.
Les prêtres qui officient quittent vite les autels,
Leurs mains abandonnent l'hostie, saisissent lances et dards !
Puis ils viennent se serrer derrière le comte Bar,
Qui tient déjà flottant dans l'air
Sa belle oriflamme verte semée de croix d'or.
Les claires trompettes retentissent,
Du coursier la narine ronfle,
Les lames des épées jettent l'éclair,
Et la rosée brille sur les prairies et les jardins.

Lors, Jan-Peiret cridant : « Toulouso ! »
Contro lou comte Bar abrivo soun chivau.
Lou comte Bar peréu pico de l'abrivau,
Mai es pèr se gara davans lou cop mourtau
Que porto l'armo pouderouso
Dóu terriblo Albigés. Sara lou comte Odar
Que reçaupra lou tuert. Presènto
Bravamen sa targo lusènto.
Tant-lèu li dos lanço crussènto
S'entrecroson, e fan grando ounto au comte Bar.

Mai li dos armo soun trop duro,
Ni podon s'esclapa ni podon penetra.
Li courrèire, un istant, soun tóuti dous cabra.
Terriblo justo ! fau qu'un di dous fugue tra
Foro l'estriéu de sa mounturo.
Pamens lou comte Odar sènt si forço fali,
Soun couide tremolo, abandouno
Sa bello lanço brabançouno.
Subran Peiret lou desarçouno,
I 'arribo sus, e lou tèms que fau pèr culi

Alors Jean-Pierret criant : « Toulouse ! »
Contre le comte Bar excite son coursier.
Le comte lui aussi pique de l'éperon,
Mais c'est pour fuir devant le coup mortel
Que va lui porter l'arme puissante
De l'Albigeois. Ce sera le comte Odar
Qui recevra le heurt ; il présente
Bravement sa brillante targe.
Aussitôt les deux lances en grinçant
S'entrecroisent, et font grande honte au comte Bar.

Mais les deux armes sont trop solides,
Elles ne peuvent se rompre ni ne peuvent pénétrer.
Les coursiers, un instant, sont tous les deux cabrés.
Terrible joute ! Il faut que l'un des deux soit jeté
Hors l'étrier de sa monture.
Cependant le comte Odar sent faiblir ses forces,
Son coude tremble, abandonne
Sa belle lance brabançonne.
A l'instant Pierret le désarçonne,
Arrive sus à lui ! Et le temps qu'il faut pour cueillir

Un fres rasin subre lou vise,
Éu l'a mes pèr trenca d'un cop de soun dagoun
Lou góusié rose e blanc dóu guerrié Brabançoun.
Après n'en fai plus cas. Pico de l'esperoun ;
Autant-lèu fa coume lou dise,
Trenco de bras, de tèsto en tout un fourniguié
De lóugadié, de menudaio,
De marrit clerc, de gargavaio,
Qu'entrambon proun dins la bataio,
Mai fan pas mai de mau que la co d'un destrié.

Eiçò noun ié sufis : amiro,
Acoutra bellamen, un chivalié Frisoun
Que porto à soun crestau l'image d'un dragoun,
Floto sus sis espalo un riche sisclatoun ;
Parèis jouine e noun cren li biro,
Soun escud n'es clafi que sèmblo un porc-espin.
Parèis tambèn qu'a bono pougno,
N'en fai e n'en fai de besougno
Emé sa lamo de Coulougno,
Emé sa lanço longo, emé soun achoupin !

Un frais raisin sur le cep,
Il l'a mis pour trancher d'un coup de dague
La gorge rose et blanche du guerrier Brabançon.
Après il n'en fait plus cas. Il pique de l'éperon ;
Aussitôt fait que de le dire,
Il tranche des bras, des têtes à toute une fourmilière
De soldats, de menues gens,
De méchants clercs, de pillards,
Qui gênent assez dans la bataille,
Mais ne font pas plus de mal que la queue d'un destrier.

Ceci ne lui suffit pas : il avise,
Accoutré bellement, un chevalier Frison
Qui porte l'image d'un dragon à son cimier,
Sur ses épaules flotte un riche manteau ;
Il paraît jeune et ne craint pas les traits,
Son bouclier en est couvert et ressemble à un porc-épic.
Il paraît aussi qu'il a bon poignet,
Il en taille et il en taille de la besogne
Avec sa lame de Cologne,
Avec sa longue lance, avec sa hache !

Peiret aubouro sa visiero,
Lou prouvoco subran. Sa voues, maugrat li tuert
Di lanço, di blouquié, di destrau, dis auberc,
Coume un son de troumpeto a clanti dins lis èr,
E fai vira la tèsto autiero
Dóu chivalié Frisoun. Tant-lèu se foundon sus ;
L'enso à la man, l'iro dins l'amo,
Quilon coume dous jai li lamo
En crousejant ; sèmblon dos flamo,
Sèmblon li rai ardènt que jisclon dóu trelus.

Mai en van picon la cuirasso,
En van picon la targo, e l'éume, e lou gambai,
Reboundon en brusènt sènso embreca si tai.
Acò vesènt, Peiret aviso un autre biais :
Viro l'escud que l'embarrasso,
Lacho la dago blanco, ausso soun poung sarra,
N'en pico subre la ventaio
Dóu Frisoun ! E l'éume cascaio,
Cèdo, lou crano s'escarcaio,
Lis iue e li cervello an di trau espira !

Pierret relève sa visière
Et le provoque sur-le-champ. Sa voix, malgré les chocs
Des lances, des boucliers, des haches, des hauberts,
Comme un son de trompette dans les airs a retenti,
Et a fait tourner la tête altière
Du chevalier Frison. Aussitôt ils se fondent sus,
L'épée à la main, l'ire dans l'âme,
Les deux lames crient comme deux geais
En s'entrecroisant ; elles ressemblent à deux flammes,
Elles ressemblent au rayon ardent qui jaillit de l'aurore.

En vain elles frappent la cuirasse,
En vain elles frappent le bouclier et le heaume et la jambière,
Elles rebondissent bruissantes sans ébrécher leur tranchant.
Cela voyant, Pierret avise une autre manière :
Il tourne de côté la targe qui le gêne,
Abandonne la dague blanche, et levant son poing fermé,
Il frappe sur le ventail du heaume
Du Frison ! Et le heaume résonne,
Cède, le crâne est écrasé,
Les yeux et les cervelles ont suinté par les ouvertures !

Tant-lèu n'en fai plus cas, e cerco
Dintre lou mescladis l'evesque de Cahour.
Noun vèi Mountfort que pico à cop d'esquinadour
Contro l'arnesc lusènt de Blacas. Si cop sourd
Noun podon faire mendro berco.
Vèi pas que Kerenor emé soun long espiéu,
D'Arcis a trauca la roundello,
Lou fresèu e la gargamello,
E l'a devala de la sello,
Racant lou sang di narro e rendènt l'amo à Diéu.

Vèi pas que Mauleoun coussejo
Gui, fraire de Mountfort, que póurous, esperdu,
A tra sis armo au sòu e s'es vite rendu
Sèns merci. Mauleoun dins Toulouso l'adu
Bèn estaca 'mé de courrejo...
Mai soun iue, peralin, aperalin a vist,
Mounta sus sa negro cavalo,
Bouco vióuleto, fàci palo,
Mitro au front, auberc sus l'espalo,
L'evesque de Cahour. Lors soun bras picadis

Aussitôt il n'en fait plus cas ; il cherche
Dans la mêlée l'évêque de Cahors.
Il ne voit pas Montfort qui frappe à coups d'épée
Contre l'armure de Blacas ; ses coups sourds
Ne peuvent faire la moindre brêche.
Il ne voit pas que Kérenor avec son long épieu,
D'Arcis a transpercé la rondache,
Le gorgerin et la gorge,
Et qu'il l'a dévalé de la selle,
Vomissant le sang par les narines et rendant l'âme à Dieu.

Il ne voit pas que Mauléon poursuit
Gui, frère de Montfort, qui peureux, éperdu
A jeté ses armes à terre et s'est rendu promptement
Sans merci. Mauléon dans Toulouse l'emmène
Bien attaché avec des courroies...
Mais son œil, là-bas, là-bas a vu,
Monté sur sa noire cavale,
Lèvres violettes, face pâle,
Mitre au front, haubert sur l'épaule,
L'évêque de Cahors. Alors son bras vaillant

A repres l'enso trencarello,
E dintre lou carnas se duerb un dret camin.
Trenco e taio, e se cuerb tout de sang cremesin.
Mai vaqui qu'un nouma Roubert de Mauvesin
Ié bouto en travers sa roundello,
E lou prouvoco ansin : « Ounte vas, arlandié !
Ribaud ! jougaire de chimbalo !
Guerrié sèns noum ! Vos pas l'escalo
D'uno nose encaro verdalo !
Vène que iéu t'est...» Mai lou mot dins soun góusié

S'es estoufa. Sèns dire espèro,
Peiret vèn de l'óucire en ié trencant lou còu.
La tèsto dóu bavard barrulo pèr lou sòu,
E sa bouco mastego e trèule e barbajòu,
Sis iue se remplisson de terro...
Peiret n'en fai plus cas. Tourna s'es revira,
Emé sa dago duerb sa draio
Dins lou grouïn de la bataio.
Tau lou segaire émé sa daio
Duerb un large seioun dintre lou bla daura.

A repris la dague tranchante,
Et dans le charnier il s'ouvre un droit chemin.
Il tranche et taille, et se couvre de sang cramoisi.
Mais voilà qu'un nommé Robert de Mauvoisin
Lui met sa rondache en travers
Et le provoque ainsi : « Où vas-tu, pillard !
Ribaud ! joueur de cymbales !
Guerrier sans nom ! tu ne vaux pas la coquille
D'une noix encore verte !
Viens que je t'ext.... » Mais le mot dans sa gorge

S'est étouffé. Sans lui dire attends,
Pierret vient de l'occire en lui tranchant le cou.
La tête du bavard roule sur le sol,
Et sa bouche mord le trèfle et la joubarbe,
Ses yeux se remplissent de terre...
Pierret n'en fait plus cas. De nouveau il s'est retourné,
Avec sa dague il s'ouvre un chemin
Dans le grouillement de la bataille.
Tel le faucheur avec sa faulx
Ouvre un large sillon dans le blé doré.

Davans la daio tout s'ajouco :
Espigo e gaugalin, e margai, e bluié.
Ansin aubarestié, clerc, targié, dardasié
Sènton lou fiéu jala de la lamo d'acié
Que lis óucis e lis abouco.
Toumbon li tèsto au sòu, reboundon, fan tres saut,
Coume li jaisso dins l'eimino,
Coume la grelo qu'estermino,
Coume li pero cremesino
Quand lou perié s'espòusso i bram dóu vènt-terrau.

Mai au plus bèu de soun óubrage,
Vaqui que dous guerrié vènon mai l'aplanta :
Soun Bretoun de Coutanço e Jan de Carita.
Si dous espiéu au cop bessai van lou tusta!
Mai Peiret gardo soun courage.
Pren lou pourcarissèu que pènjo à soun banchoun,
E sa man seguro lou lanço
Contro Bretoun di de Coutanço.
Fai la plus bello dis óubranço :
Ié travèsso lou fèu, lou toumbo d'abouchoun !

Devant la faulx tout trébuche :
Epis, coquelicots, ivraies et bluets.
Ainsi arbalétriers, clercs, *targiers, dardasiers,*
Sentent le fil glacé de la lame d'acier
Qui les occit et les renverse.
Les têtes sur le sol tombent, rebondissent, font trois sauts,
Comme les vesces dans l'hémine,
Comme le grêlon qui extermine,
Comme les poires cramoisies
Quand le poirier est secoué par le vent-terral.

Mais au plus beau de son ouvrage,
Voilà que deux guerriers viennent encore l'arrêter :
Ce sont Breton de Coutance et Jean de Caritat.
Leurs deux épieux à la fois vont le heurter !
Mais Pierret garde son courage.
Il prend le javelot qui est suspendu au banc de la selle,
Et sa main sûre le lance
Contre Breton dit de Coutance.
Il fait la plus belle des œuvres,
Il lui traverse le foie, le tombe visage contre terre !

Peiret n'en fai plus cas. Se viro
Vers Jan de Carita, qu'a 'sclapa soun espèu
Contro soun aut blouquié, ié crido : « Tu perèu
Sies las de la clarta qu'alargo lou soulèu,
Quand sout li cop de ma grando iro
Vènes t'entrepacha. Miéus auriés fa, jouvènt,
De resta vers ta jouino dono,
Qu'es segur bello, e segur bono
Coume lou pan que Diéu nous dono,
Que d'afrounta lou tai de moun dagoun lusènt.»

Acò disènt, l'uiau dóu glàvi
Esbarluco lis iue de Jan de Carita;
Lou tai i 'a pres lou còu e l'a descapita.
Lou sang gisclo di veno à vous faire pieta.
Soun amo volo vers sis àvi.
Peiret n'en fai plus cas. Contro lou Cahoursin
A mai vira soun blanc courrèire.
L'evesque, entre li clerc, li prèire,
Porto dins l'ampoulo de vèire
Li relicle de sant Nazàri e sant Cernin.

Pierret n'en fait plus cas. Il se tourne
Vers Jean de Caritat, qui a rompu son épieu
Contre son haut bouclier, il lui crie : Toi aussi
Tu es las de la clarté que le soleil répand,
Puisque sous les coups de ma grande colère
Tu viens te fourvoyer. Mieux tu aurais fait, jouvencel,
De rester auprès de ta jeune dame,
Qui est sûrement belle, et sûrement bonne
Comme le pain que Dieu nous donne,
Que d'affronter le tranchant de ma dague brillante.»

Comme il a dit, l'éclair du glaive
Eblouit les yeux de Jean de Caritat ;
Le tranchant lui a pris le cou et l'a décapité.
Le sang jaillit des artères à vous faire pitié.
Son âme s'envole vers ses aïeux.
Pierret n'en fait plus cas. Contre le Cahorsin
Il a de nouveau tourné son blanc coursier.
L'évêque, parmi les clercs, les prêtres,
Porte dans l'ampoule de verre
Les reliques de saint Nazaire et de saint Saturnin.

E canto saume e letanìo,
E pico de l'espiéu e trenco dóu dagoun.
Vèn de trauca la cueisso à Rigaud de Caroun,
Lou chivalié valènt, lou noble e bèu baroun
Qu'èro de grando courtesìo.
S'alestis pèr l'óucire emé l'armo d'aram,
Quand Peiret i 'aganto la mitro,
De soun ampoulo roump la vitro,
E d'aquésti mot lou chapitro,
Lou tenènt revessa subre soun auferan :

« Evesque de Cahour, vas dire
Ounte Angelico enduro e peno, e transo, e mau;
Me vas liéura lou biéu qu'es la seguro clau
De sa negro presoun ; se noun sus toun chivau
Te vau clavela pièi t'óucire !
Pièi te derrabarai la lengo emai lis iue,
Te chaplarai prim coume fiueio,
Pièi te trarai dintre la sueio,
Ounte vendran li porc, li trueio
Apasima sa fam, is ouro de la niue ! »

Il chante psaumes et litanies,
Il frappe de l'épieu et tranche de la dague.
Il vient de percer la cuisse de Rigaud de Caromb,
Le chevalier vaillant, le noble et beau baron
Qui fut de grande courtoisie.
Il s'apprête à l'occire avec l'arme d'airain,
Quand Pierret le saisit par la mitre,
De son reliquaire rompt le vitrage,
Et de ces mots le gourmande,
En le tenant renversé sur son destrier :

« Evêque de Cahors, tu vas me révéler
En quel lieu Angélique endure peines, transes et maux ;
Tu vas me livrer le buccin qui est la sûre clef
De sa noire prison ; sinon sur ton cheval
Je vais te clouer puis t'occire !
Puis je t'arracherai la langue et les yeux aussi,
Je te hâcherai menu comme feuille,
Puis je te jetterai dans le cloaque
Où viendront les porcs et les truies
Apaiser leur faim, aux heures de la nuit ! »

L'evesque de Cahour tremolo,
Bat di pèd, bat di man, rangoulejo, se tors,
Mai en van torno e viro, e fai si grands esfors,
Noun pòu se póutira de l'estò que lou mord.
« T'estranglarai 'mé toun estolo,
Se noun respondes lèu, » repren mai Jan-Peiret.
Alor l'evesque dis : « La bello
Dono Angelico, la rebello,
Iéu l'ai liéurado à Barnabello
Que la tèn enclavado aro dins Cabaret. »

« N'en sabe proun ! » Peiret s'esclamo.
E lacho li fanoun de la mitro. Subran,
L'evesque recala subre soun auferan
Pico de l'abrivau. Vers lou Pont-Mountaudran
Fugis emé la mort dins l'amo.
Peiret souspiro alor. Emé countentamen
Vèi la desfacho di crousaire.
Li fugissèire van se traire
Dintre lou Lers, mai n' i'en a gaire
Que noun trovon aqui la fin de si tourmen.

L'évêque de Cahors tremble,
Bat des pieds, bat des mains, râle, se tord,
Mais en vain il tourne et retourne, et fait de grands efforts,
Il ne peut s'arracher à l'étau qui l'étreint.
« Je t'étranglerai avec ton étole,
Si tu ne réponds vite ! » a repris Jean-Pierret.
Alors l'évêque dit : « La belle
Dame Angélique, la rebelle,
Je l'ai livrée à Barnabelle
Qui la tient aujourd'hui enfermée dans Cabaret. »

« J'en sais assez ! » Pierret s'écrie.
Et il abandonne les fanons de la mitre. Aussitôt
L'évêque replacé sur son coursier
Pique de l'éperon. Vers le Pont-Montaudran
Il fuit avec la mort dans l'âme.
Pierret alors soupire. Avec contentement
Il voit la défaite des croisés.
Les fuyars vont se jeter
Dans le Lers, mais il y en a peu
Qui n'y trouvent la fin de leurs tourments.

Sout li muraio de Toulouso
Cènt milo ome an leissa si cadabre pudènt ;
N' i'a pertout, sus lou prat, sus lou plan, lou [pendènt,
Dins lis ort, dins li vigno, e i 'an leissa tambèn
Grand viéure e despueio ufanouso.
Acò vesènt, Peiret dintre soun éume dis :
« Toulouso, tu sies deliéurado.
Adiéu ! Aro, à ma bèn amado
Dins lou carcer empestelado,
Semounde tout l'esfors de moun bras picadis ! »

E s'es vira vers la mountagno.
Vers la Mountagno-Negro abrivo soun chivau..
En van l'an espera Blacas e Miravau,
E Mauleoun tambèn. De la tourre amoundaut
Regardèron dins la campagno.
Lou soulèu rouge alin dins la mar se trasié.
Veguèron que de vòu de graio
Sus lou carnas de la bataio.
Veguèron de long di muraio
Courre quàuqui chivau cercant si cavalié....

Sous les murs de Toulouse
Cent mille hommes ont laissé leurs cadavres puants ;
Il y en a partout : sur les prairies, dans la plaine, sur les [versants,
Dans les jardins, dans les vignes, ils y ont laissé aussi
Beaucoup de vivres et de riches dépouilles.
Voyant cela, Pierret dans son heaume dit :
« Toulouse, tu es délivrée.
Adieu ! Maintenant, à ma bien-aimée
Emprisonnée dans le cachot,
J'offre tout l'effort de mon bras vaillant ! »

Et il s'est dirigé vers la montagne.
Vers la Montagne-Noire il dirige son coursier...
En vain l'ont attendu Blacas et Miraval,
Et Mauléon aussi. De la tour la plus haute
Ils regardèrent dans la campagne.
Le soleil rouge là-bas se jetait dans la mer.
Ils ne virent que des vols de corneilles
Sur le charnier de la bataille.
Ils virent, le long des murs,
Courir quelques chevaux cherchant leurs cavaliers...

CANT NOUVEN

Eici seguis de quento façoun Jan-Peiret travèsso deniue la Mountagno-Negro e arribo au mas de Caudobroundo; e coume lou pastre de Cabaret, que se capito un Albigés ardènt, ié fai lou raconte di soufranço de la bello Angelico; e coume i 'anbuncio que l'evesque de Cahour vèn d'arriba dins Cabaret; e coume Jan-Peiret, vesti en pastre, vai vesita lou castèu, e coume s'alestis à n'en faire lou sèti éu soulet lendeman de matin.

Lors Jan-Peiret vers la mountagno,
Vers la Mountagno-Negro abrivo soun chivau;
Travèsso li jardin, e li vergié fruchau,
Li vigno, lis estoublo, e rintro dins la vau
A l'ouro que toumbo l'eigagno.
E japon li reinard long di travès escur,
Li ratié quilon sout lis astre,
S'auson li flahuto di pastre,
Pièi tout se taiso. Li mentastre,
Lis espi, li badasso embaumon l'aire pur.

CHANT NEUVIÈME

Ici s'ensuit de quelle façon Jean-Pierret traverse, la nuit, la Montagne-Noire et arrive au *mas* de Chaudebronde; et comment le pâtre de Cabaret, qui se devine être un Albigeois ardent, lui raconte les souffrances de la belle Angélique; et comment il lui annonce que l'évêque de Cahors vient d'arriver à Cabaret; et comment Jean-Pierret, vêtu en pâtre, va visiter le château; et comment il se prépare à en faire le siège, lui tout seul, le lendemain matin.

Alors Jean-Pierret, vers la montagne,
Vers la Montagne-Noire dirige son cheval.
Il traverse les jardins, et les vergers fruitiers,
Les vignes, les chaumes, et pénètre dans la vallée
A l'heure où tombe la rosée.
Et les renards jappent le long des versants obscurs,
Les crécerelles crient sous les astres,
On entend les flûtes des pâtres,
Puis tout se tait. Les menthes sauvages,
Les lavandes, les thyms embaument l'air pur.

20

E Jan-Peiret sèmpre camino
Dins la Mountagno-Negro entre lis aubre grand,
Entre li roco mudo. E sa dago d'aram,
Encaro regoulanto, espousco à l'auferan
E laisso traio cremesino...
Vaqui qu'au founs dóu bos soun iue subran a vist,
A la pourtado d'uno froundo,
Entre li genèsto e li broundo,
Lou lum dóu mas de Caudobroundo ;
Lèu barro soun uiau e dret se ié gandis.

Arribo. La porto es barrado,
Mai sènso davala de soun courrèire blanc,
Arrapo lou martèu e pico : pan ! pan ! pan !
« *Qu'au es aqui ?* » *ié fai la voues d'un bon pacan.*
« *Me baiarés la retirado,*
Fai Jan-Peiret, enjusqu'à l'aubo dóu matin.
Vosto crésènço m'enchau gaire :
Siéu chivalié, mai noun crousaire,
Mis armo aparon lou terraire,
Li dré, la liberta dóu vièi pople Latin ! »

Et Jean-Pierret toujours chemine
Dans la Montagne-Noire parmi les grands arbres,
Parmi les rochers impassibles. Et sa dague d'airain,
Encore ruisselante de sang, asperge le coursier
Et laisse trace cramoisie.....
Voici qu'au fond du bois son œil a vu soudain,
A la portée d'une fronde,
Entre les genêts et les branches,
La lumière du *mas* de Chaudebronde.
Vite il ferme sa visière et tout droit s'y dirige.

Il arrive. La porte est bâclée,
Mais sans descendre de son blanc coursier,
Il saisit le marteau et frappe : pan ! pan ! pan !
« Qui est là ? » répond la voix d'un bon paysan.
« Vous me donnerez l'hospitalité,
Dit Jean-Pierret, jusqu'à l'aurore du matin.
Vos croyances m'importent peu :
Je suis chevalier, mais non croisé,
Mes armes défendent le territoire,
Les droits, la liberté du vieux peuple Latin. »

Tre l'ausi, quito sa cadiero
Lou bon pagés, sa man tiro lou gros pestèu,
Lèvo la longo tanco, e la porto tant-lèu
Viro sus li goufoun. Peiret trais soun mantèu
Subre li bras de la masiero,
Qu'a leissa soun travai pèr veni l'aculi ;
Baio au jouinet de la famiho
Soun long espiéu ; baio à la fiho
Lou biéu escrincela que briho;
Enfin baio à l'eina soun aut blouquié pouli.

Lors davalo de soun courrèire
Que lou varlet s'en vai desbasta tout-d'un-tèms,
E l'apasturara 'mé l'erre nourrissènt.
Jan-Peiret es intra dins lou mas 'mé li gènt.
Li pèd sus l'escarfiò, lou rèire
Èro aqui legissènt sus lou long pergamin
Li vers de la Biblo sacrado.
D'enterin touto l'oustalado,
Dins la sadrèio perfumado
Renjavo li froumage au founs di grand toupin.

Aussitôt l'ouïr, il quitte son siège
Le bon paysan, sa main tire le gros verrou,
Relève la longue traverse, et la porte aussitôt
Tourne sur ses gonds. Pierret jette son manteau
Sur les bras de la ménagère
Qui a abandonné son travail pour l'accueillir;
Il donne au jeunet de la famille
Son long épieu; il remet à la fille
Le buccin ciselé qui brille ;
Enfin il donne à l'aîné son haut bouclier poli.

Alors il descend de son coursier
Que le valet s'en va débâter à l'instant,
Et lui donnera pour pâture l'ers nourrissant.
Jean-Pierret est entré dans le *mas* avec les gens.
Les pieds sur le chenêt, l'ancêtre
Etait là lisant sur le long parchemin
Les versets de la Bible sacrée.
Cependant toute la maisonnée,
Dans la sarriette parfumée,
Rangeait les fromages au fond des grandes jarres.

Mai tóuti an quita soun óubrage
Pèr servi de si man l'ufanous chivalié.
La masiero a dubert l'armàri de nóuguié
E n'a tira li viando em' un pan tout entié ;
Lou pagés i 'adus l'abéurage
Dintre lou vas d'estan. La fiho de l'oustau
Ié porjo li poumo daurado,
Li figo seco e bèn sucrado
Qu'emé si man a daverado
Dessubre lou canis de l'estage plus aut.

E quand de touto la pitanço
An fa l'estalaman, lou pagés s'es vira
Vers un pastre gaiard que s'èro retira
Dins l'oumbro d'un cantoun, quand Peiret èro intra.
« N'agués ni crento ni doutanço,
I 'a di lou bon pagés, aquest noble segnour,
Aqueste ufanous cavaucaire
A ten sa dago, en disènt gaire,
Dóu sang de dous milo crousaire
Dins li champ Toulousan despièi l'aubo dóu jour.

Mais ils ont tous laissé leur ouvrage
Pour servir de leurs mains le beau chevalier.
La ménagère a ouvert l'armoire de noyer
Et en a retiré les viandes et un pain tout entier ;
Le métayer lui apporte le breuvage
Dans le vase d'étain. La fille de la maison
Lui présente les pommes dorées,
Les figues sèches et bien sucrées,
Qu'elle a retirées avec sa main
De dessus la claie de la plus haute étagère.

•

Et quand de toute la pitance
Ils ont eu fait l'étalage, le métayer s'est retourné
Vers un gaillard pâtre qui s'était retiré
Dans l'ombre d'un coin, à l'instant où Pierret était entré.
« N'ayez ni doute ni crainte,
Lui a dit le bon paysan, ce noble seigneur,
Ce beau chevalier
A teint sa dague, en disant peu,
Du sang de deux mille croisés
Dans les champs de Toulouse depuis l'aurore de ce jour.

« Pos dounc tout dire. » Aqueste pastre
Gardavo lis avé dóu mas de Cabaret.
Èro Albigés ardènt e jalous de si dré.
Chasque vèspre venié, countavo au roudelet
E li vitòri e li desastre
De si fraire Albigés coumbatènt à la mort.
Car au castèu touto nouvello
Èro à la dono Barnabello
Countado de fiéu en courdello
Chasque jour, chasque jour, pèr un gènt de Mountfort.

Car la garno, traito e marrido,
Avié vendu sa fé, sa bèuta, soun ounour,
Avié fa 'mpouisouna don Pèire soun segnour,
Pèr pousseda lou biéu dóu bisbe de Cahour !
Avié liéura : terro flourido,
E tourre emai castèu à l'evesque Foulquet ;
Avié liéura, li man ligado,
Sa valetaio e soun armado,
Pèr èstre au fiò tant-lèu jitado.
Un soulet n'escapè : fuguè 'n gardian d'avé.

« Vous pouvez donc tout dire. » Ce pâtre
Gardait les troupeaux du *mas* de Cabaret.
Il était Albigeois ardent et jaloux de ses droits.
Chaque vesprée il venait, contait à la compagnie
Les victoires ou les désastres
De leurs frères Albigeois combattant à mort.
Car, dans le château, toutes les nouvelles
Etaient, à la dame Barnabelle,
Contées de fil en aiguille
Chaque jour, chaque jour, par un envoyé de Montfort.

Car la garce, traîtresse et méchante,
Avait vendu sa foi, sa beauté, son honneur,
Elle avait fait empoisonner son seigneur dom Pierre,
Pour posséder le buccin de l'évêque de Cahors !
Elle avait livré : terre fleurie,
Et tours et château à l'évêque Foulquet ;
Elle avait livré, les mains liées,
Sa valetaille et son armée
Pour être jetées au feu aussitôt.
Un seul s'en échappa : ce fut le pasteur de troupeaux.

Ausès-lou, vai parla : « Bon mèstre,
Fai lou pastre, avançant soun sèti dóu fougau,
L'evesque de Cahour 'mé cènt ome à chivau
Soun arriba 'u castèu, bèn triste e bèn malaut,
En anounciant un escaufèstre.
An di que lou castèu anavo èstre assauta
Pèr un guerrié de la mountagno,
Mai fort, mai grand que Carle-magno !
D'ùni dison que vèn d'Espagno,
D'autre qu'es sarrasin, d'autre qu'es dóu Coumta,

« Dóu Mount-Ventour, dis Aupo blanco ;
Basto, lou verai es qu'an barra de pertout,
An bouta li pestèu, li tanco e li ferrou
I pousterlo, i pourtau ; e sus lou miradou
Quatre vigìo, espaso à l'anco,
Viharan nuech e jour, gueitant tout l'environn.
M'an dis, e la causo es bastanto,
Que lou qu'ansin lis espavanto,
Cerco sa douço e tèndro amanto,
Angelico, que plouro amount dins sa presoun.

Entendez-le, il va parler : « Bon maître,
Dit le pâtre en avançant son siège du foyer,
L'évêque de Cahors, avec cent hommes à cheval,
Sont arrivés au château, bien tristes et bien dolents,
En annonçant un malheur.
Ils ont dit que le château allait être assiégé
Par un guerrier de la montagne,
Plus fort, plus grand que Charlemagne !
Les uns disent qu'il vient d'Espagne,
D'autres qu'il est sarrasin, d'autres qu'il est du Comtat,

« Du Mont-Ventour, des Alpes blanches.
Bref, il est vrai qu'ils ont bâclé toutes les portes,
Ils ont mis les pennes, les barres et les verroux,
Aux poternes et aux portails ; et sur la tour de guet,
Quatre vigies, épée à la hanche,
Veilleront nuit et jour guettant les environs.
On m'a dit, et la chose est évidente,
Que celui qui les épouvante ainsi,
Cherche sa douce et tendre amante,
Angélique, qui pleure là-haut dans sa prison.

« E lou creiriéu, car Barnabello
Jalouso e courroussado, e semblablo à la serp,
Subran a 'nmuraia dins lou sourne carcer,
Pèr ié mouri de fam e dóu fre de l'ivèr,
La douço amanto plourarello!
Pauro dono! l'ai visto un cop tout soulamen,
Mai pòu veni lou pes de l'age,
Mis iue veiran sèmpre l'image
De la candour de soun visage,
Quand entre si bourrèu venguè doulentamen!

« Veirai toujour sa bouco palo
Brulanto de la sé, brulanto de la fam,
Quand vouguè se beissa pèr baisa moun enfant
Qu'èro sus lou lindau, e qu'un mouine michant
D'un cop de crous sus lis espalo
La butè rudamen, e la faguè rintra
Dintre la tourre merletado,
Ounte fuguè tant-lèu clavado,
E d'ounte noun l'an retirado
Que pèr la traire à-niue dins lou carcer mura! »

« Et je le croirais, car Barnabelle
Jalouse et courroucée comme la vipère,
Sur-le-champ a fait emmurer dans le sombre cachot,
Pour l'y laisser mourir de faim et du froid de l'hiver,
La douce amante en pleurs !
Pauvre dame ! Je l'ai vue une fois seulement.
Mais qu'il vienne le poids des ans,
Mes yeux verront toujours l'image
De la candeur de son visage
Quand elle arriva dolente au milieu de ses bourreaux !

« Je la verrai toujours, la lèvre pâle,
Brûlante de soif, brûlante de faim,
Quand elle voulut se baisser pour embrasser mon enfant
Qui était sur le seuil, et que le moine brutal,
D'un coup de crucifix sur l'épaule
La poussa rudement et la fit entrer
Dans la tour crénelée,
Où elle fut aussitôt encloîtrée,
Et d'où on ne l'a retirée,
Cette nuit même, que pour la jeter dans le cachot muré !... »

« E vautre avès vist tàli causo,
S'escrido Jan-Peiret, sèns brula lou castèu,
Barnabello, l'evesque e tóuti li bourrèu ?
Eh! bèn, siéu lou guerrié que vèn d'un cop d'espèu
Toumba muraio e porto-clauso,
E dóu nis de la serp e de la malo-mort
Tira l'amanto douço e bello,
Aquelo que moun cor barbello,
Sereno e siavo vierginello
Que pèr l'amour de iéu laisso gibla soun cors ! »

Acò disènt, quito la taulo,
Courrejouno soun casco e pren soun aut blouquié.
Lors lou pastre ié fai : « Baroun, bèu chivalié,
Leissas vuei vòstis armo emai voste destrié ;
Prenès simplamen uno gaulo,
Prenès aquest mantèu, vendrés à Cabaret.
Sènso que degun se mesfise,
Vous n'en moustrarai lis óublise
Dóu castelas. Vous lou redise,
Vihon quatre vigìo amount sus li paret. »

« Et vous avez vu telles choses,
S'écrie Jean-Pierret, sans brûler le château,
Barnabelle, l'évêque et les bourreaux aussi ?
Eh bien, je suis le guerrier qui vient d'un coup d'épieu
Renverser murailles et portes-closes,
Et du nid de la vipère et de la male-mort
Délivrer l'amante douce et belle,
Celle que mon cœur désire,
Sereine et suave vierge,
Qui pour l'amour de moi laisse meurtrir son corps ! »

En disant cela il quitte la table,
Lace son heaume et prend son haut bouclier.
Lors le pâtre lui dit : « Baron, beau chevalier,
Laissez pour aujourd'hui vos armes et votre palefroi ;
Prenez simplement un bâton,
Prenez ce manteau et vous viendrez à Cabaret.
Sans que personne ne s'en méfie,
Je vous montrerai tous les êtres
Du grand château. Je vous le répète,
Quatre vigies veillent là-haut sur les murailles. »

Peiret a coumprés la sagesso
Di paraulo dóu pastre e subran a quita
Éume, brogno, cueissau e fresèu argenta,
Alcoto emai auberc. Alor s'es acata
D'un aus coume dins sa jouinesso.
Pièi pren un bastoun d'èuse, em 'un grand vas de la
Que s'es carga sus lis espalo,
E sort dóu mas... Baton dis alo
Lis aigloun dins l'aubo pourpalo,
Dins lis éure dóu pous la merlato a sibla.

Lou jour lusis entre li broundo.
Eila sus lou cresten, plus aut que lis abet,
E chimarrant lou cèu s'enauro Cabaret.
'Mé lou pastre fidèu lou valènt Jan-Peiret
N'en soun plus qu'à-n-un cop de froundo.
An resclanti li bièu, e li chin an japa.
Mai se soun dicho li vigìo :
« N'es rèn, ma fisto! es de pauriho,
O bèn de gènt de la pastriho. »
E sènso mai d'avis li laisson arriba.

Pierret a compris la sagesse
Des paroles du pâtre, et aussitôt il a quitté
Heaume, cuirasse, cuissard et gorgerin d'argent,
Cotte de mailles et haubert. Alors il s'est couvert
D'une toison comme dans son enfance.
Puis il prend un bâton d'yeuse, et avec un grand vase de lait
Qu'il a chargé sur ses épaules,
Il sort du *mas*..... Ils battent des ailes,
Les aiglons dans l'aube pourprée,
Dans les lierres qui couvrent le puits le merle a sifflé.

Le jour brille entre les branches.
Au loin sur la crête, plus haut que les sapins,
Et chamarrant le ciel, se dresse Cabaret.
Jean-Pierret avec le pâtre fidèle
N'en sont plus éloignés que de la portée d'une fronde.
Les buccins ont retenti et les chiens ont aboyé.
Mais les vigies se sont dites :
« Ce n'est rien, ma foi, ce sont de pauvres hères,
Ou de simples pâtres. »
Et sans plus de précautions ils les laissent arriver.

An travessa lou pont-que-viro,
An travessa la cour pleno de garnisoun :
Dardasié, lougadié, quau saup quant aqui soun!
Arma, bèn acoutra d'esparro e d'espasoun,
De destrau, de lanço e de biro.
Jan-Peiret a tout vist. Dintre lou courredou
Intron, e prenon la viseto;
La servicialo Guihaumeto
Ié pren lou la, 'mé sa casseto
Tout-d'un-tèms l'a vieja dins lis abéuradou.

Tout escumant, tout caud l'emporto
A dono Barnabello, au bisbe de Cahour
Que dormon dins l'alcovo e liuen di rai dóu jour.
Lors Peiret 'mé lou pastre an tourna dins la cour,
E n'an mai repassa la porto.
Peiret n'avié proun vist! Quand soun esta proun [liuen
Sus lou camin de la mountagno,
Ansin éu dis à sa coumpagno :
« *Pastre, anas traire en malamagno,*
O bèn recounfourta Jan-Peiret de Mount-brun,

Ils ont passé le pont-levis.
Ils ont traversé la cour pleine de garnison :
Dardiers, soldadiers, qui sait combien ils sont !
Armés, bien accoutrés de javelots et d'épées,
De haches, de lances et de flèches.
Jean-Pierret a tout vu. Dans le corridor
Ils entrent, et prennent l'escalier.
La servante Guillaumette
Reçoit le lait, avec sa grande cuillère
Aussitôt elle le transvase dans les coupes.

Tout écumant, tout chaud, elle le porte
A dame Barnabelle et à l'évêque de Cahors
Qui dorment dans l'alcôve, loin des rayons du jour.
Lors Pierret avec le pâtre s'en sont retournés dans la [cour,
Et en ont repassé la porte...
Pierret en avait assez vu ! Quand ils ont été assez loin
Sur le chemin de la montagne,
Il a parlé ainsi à son compagnon :
« Pâtre, tu vas jeter en grande inquiétude,
Ou bien réconforter Jean-Pierret de Mont-Brun,

« Segound ço que dirés : fau faire
Qu'à l'aubo de deman, quand ausirés moun biéu
Que clantira tres cop dins l'andano di liéu,
Lou pont e lou pourtau se duerbon davans iéu,
E pièi me cargue di crousaire
E de la garnisoun que gardo lou castèu. »
Lou pastre a di : « Di pont, di traio,
Dis us e di porto à ferraio,
Iéu tène tóuti li sarraio,
Li cadenau, li clau, e claveto e pestèu.

« Vous duerbirai à l'ouro dicho.
Davans lou double Diéu, lou bon e lou marrit,
E sus lou pergamin di testamen escri,
Lou jure ! duerbirai ! quand me faudrié mouri
Penja subran à la traficho ! »
« Te crese, » a di Peiret. E i 'empauso li man,
Coume un einat dèu toujour faire
A soun cadet e digne fraire.
Pièi, tournant chascun vers soun caire,
Li dous descounfessa se dison : « A deman. »

« Selon ce que tu vas répondre : Il faut faire
Qu'à l'aube de demain, quand tu entendras mon buccin
Qui retentira trois fois dans l'allée des ifs,
Le pont et le portail s'ouvrent devant moi ;
Et puis je me charge des croisés
Et de la garnison qui gardent le château. »
Le pâtre lui a répondu : « Des ponts, des sentiers,
Des huis et des portes à ferrures,
Je tiens toutes les serrures,
Les cadenas, les clefs et clavettes et verroux.

« Je vous ouvrirai à l'heure dite.
Devant le Double Dieu, le Bon et le Mauvais,
Et sur le parchemin des Testaments écrits,
Je le jure ! J'ouvrirai ! Me faudrait-il mourir
Pendu sur-le-champ au clou de la poutre ! »
« Je te crois, » a dit Pierret. Et il lui impose les mains,
Comme un aîné doit le faire toujours
A son digne frère cadet.
Puis, retournant chacun vers leur demeure,
Les deux hérétiques se disent : « A demain. »

Li jai bramasson dins li broundo,
E lou tèms es bèn sol. S'auson di bouscatié
Restounti li grand cop d'apioun sus li saumié,
E dindon li redoun di noumbrous abelié...
En arribant à Caudobroundo,
Peiret pren dins si man sa destrau, soun dagoun,
Sa longo lanço e sis esparro,
E s'en vai tira d'aigo claro
Au pous cubert qu'es sus la raro
De la prado flourido, avau dins lou valoun.

E n'a bagna la pèiro fino,
Un poulit tros de safre ounte vèn lou pagés
Amoula sis óutis quand n'an plus lou tai fres,
Ounte vèn l'artisan de tout lou ribeirés
Douna lou fiéu à soun eisino.
Alor pren soun dagoun encaro ensaunousi,
E sus lou safre bèn lou freto,
Pièi à si dous tai fai lisqueto
Pèr l'afiela ; lou rènd que breto
De rèi ni d'emperaire an jamai tant lusi !

Les geais crient dans les branches,
Et le soleil est bon. Des bucherons on entend
Retentir les grands coups de cognées sur les troncs,
Et tintent les clarines des nombreux troupeaux...
En arrivant à Chaudebronde,
Pierret prend dans ses mains sa hache, sa dague,
Sa longue lance et ses javelines,
Et il s'en va tirer de l'eau claire
Au puits couvert de lierres qui est sur le bord
Du pré fleuri, là-bas dans le vallon.

Et il en a mouillé la pierre fine,
Un joli morceau de sablon sur lequel vient le métayer
Aiguiser ses outils quand ils ont le tranchant émoussé,
Où vient l'artisan des environs
Donner le fil à ses instruments.
Alors il prend sa dague encore ensanglantée,
Et sur le sablon il la frotte bien,
Puis il repasse ses deux tranchants
Pour les affiler ; il la rend telle que jamais épée
De roi ni d'empereur n'avait tant brillé.

Lou seco bèn, e pièi lou pauso
Subre li margarido e sus li boutoun d'or
De la prado flouridò. E sa man pren alor
L'apioun escrincela. Pamens dintre soun cor
L'amour, qu'es uno douço causo,
I 'entretèn d'enterin un siau countentamen:
Dins soun pantai vèi Angelico
Que sort dóu carcèr magnefico!
Vèi Barnabello que suplico,
Cregnènt la justo mort e lou negre tourmen.

Éu perdouno à la malurouso,
Car d'òdi n'i' a pièi ges dins lou cor plen d'amour.
E perdouno peréu au bisbe de Cahour.
E se vèi cavaucant deja vers lou Ventour
Emé sa jouino e bloundo espouso...
Sus lou safre enterin, sèmpre de soun apioun
Freto lou tai en miejo-luno;
E pièi a pres uno pèr uno
Lis esparro de legno bruno,
Lis apouncho tant bèn que sèmblon d'aguihoun.

Il l'essuie bien, et puis la dépose
Sur les marguerites et les boutons d'or
Du pré fleuri. Et sa main prend alors
La hache sculptée. Cependant dans son cœur
L'amour, qui est une douce chose,
Entretient un suave contentement :
Dans son rêve il voit Angélique
Qui sort triomphante du cachot !
Il voit Barnabelle suppliante,
Craignant la juste mort et le noir tourment.

Il pardonne à la malheureuse,
Car il n'y a plus de haine dans le cœur débordant d'amour.
Il pardonne aussi à l'évêque de Cahors.
Et il se voit déjà chevauchant vers le Ventour
Avec sa jeune et blonde épouse...
Sur le sablon, cependant, sans relâche, de sa hachette
Il frotte le tranchant en demi-lune ;
Il a pris ensuite une à une
Les javelines au bois noir,
Il les appointe si bien qu'on les dirait des aiguillons.

Enfin, acabo soun óubrage
Quand lou soulèu se trais dins la mar peravau!
Alor lou bèu guerrié remounto de la vau
E vèn 'mé l'òrdi rous arriba soun chivau.
Pièi quito lou simple abihage
De gardaire d'avé, pèr se vesti lou cors
De l'armaduro trelusènto
Que la fiho dóu mas, risènto
E bèn braveto ié, presento,
I 'acroco memamen si bèu fuveloun d'or.

E causso si pèd dins lou ferre,
E sarro bèn la vis que fisso l'abrivau.
Estaco si gambais, geinouiero e cueissau,
Coto de maio, auberc, cuirasso emai brassau.
La gènto chato ié vai querre
Lou fresèu trelusènt e l'éume à naut crestau,
Lou biéu plen d'escrinceladuro
Que se pendoulo à la centuro.
Quand a carga l'arnescaduro,
Bouto si gantelet que luson argentau.

Enfin, il achève son ouvrage
Quand le soleil se précipite dans la mer, là-bas, là-bas !
Alors le beau guerrier remonte de la vallée
Et vient avec l'orge roux nourrir son cheval.
Puis il quitte le simple vêtement
De pasteurde troupeaux, pour se vêtir le corps
De l'armure brillante
Que la fille du mas, grâcieuse
Et bien *bravette*, lui présente,
Elle lui accroche même de ses mains ses belles agraffes d'or.

Et il chausse ses pieds dans le fer,
Et il serre bien la vis qui fixe l'éperon.
Il attache ses jambières, genouillères et cuissarts,
Cotte de mailles, haubert, cuirasse et brassards aussi.
La gentille fille va lui quérir
Le gorgerin brillant et le heaume à haut cimier,
Le buccin tout sculpté,
Qui se suspend à la ceinture.
Quand il a chargé toute l'armure,
Il met ses gantelets qui brillent argentés.

E sort alor de la bastido.
I 'an adu l'auferan bèn caparaçouna,
Bèn barda, bèn sela, tout lou cren bèn trena.
Basto, emé tout l'arnesc fourbi, bèn adourna.
Lou bèu guerrié n'en pren li guido.
E maugrat lou gros pes de tout soun garnimen
E la rejour di geinouiero,
Maugrat l'autour de la bastiero
E lou gansai dis estriviero,
L'abile cavalié l'encambo lestamen.

Tant-lèu, bragant sus li calado,
E niflant lou coumbat, endiho lou destrié,
Mord lou madre, s'apresto à faire bon mestié.
Lors, plantant l'abrivau, l'ufanous chivalié
A di bon-sero à l'oustalado...
Èro sourno la niue. 'Mé soun lume à la man,
Li gènt dóu mas tant que pousquèron,
Pecaire! de liuen l'esclarèron,
Pièi, triste e mut, tóuti rintrèron
Quand res n'ausiguè plus li pas de l'auferan...

Alors il sort de la *bastide*.
On lui a amené le coursier bien caparaçonné,
Bien bardé, bien sellé, tout le crin bien tressé.
Bref, avec tout le harnais fourbi, bien orné.
Le beau guerrier en prend les rênes,
Et malgré tout le poids de son armure
Et la roideur des genouillères,
Malgré la hauteur de la selle
Et le balancement des étrivières,
L'habile cavalier l'enjambe lestement.

Aussitôt, piaffant sur les dalles,
Et reniflant le combat, le destrier hennit,
Mâche le mors et s'apprête à faire bon métier.
Lors, plantant l'éperon, le chevalier superbe
A dit bonsoir à la maisonnée.....
La nuit était sombre. Avec leur lampe à la main,
Les gens du mas, aussi longtemps qu'ils purent,
Pecaire, l'éclairèrent de loin.
Puis, tristes et müets ils rentrèrent
Quand ils n'entendirent plus les pas de l'alferan...

CANT DESEN

Eici seguis de quento façoun Jan-Peiret fai lou sèti de Cabaret, e coume uno pèiro pico soun auferan e lou toumbo; e coume éu s'atrovo pres sout lou pes de l'arnesc e de l'armaduro; e coume li gènt dou castèu lou creson mort; e coume dono Barnabello e l'evesque decidon de faire peri la bello Angelico; e coume Jan-Peiret se desgajo subran de dessouto l'arnesc e fai grand mazant. E coume noun atrovo dono Angelico dins sa presoun; e coume dous soldadié de l'evesque Foulquet l'an raubado. E coume Jan-Peiret li perseguis; e coume bèu à la coucourdo ensourcelado de l'armitan de Sant-Marti.

N'a rèn dourmi de la niuechado
La dono Barnabello emé soun Cahoursin.
N'a fa que virouia dessubre li couissin.
Pièi quand l'aubo es vengudo au bisbe a parla 'nsin
« Mounsen, me vèn uno pensado.
Mounsen, revihas vous! Mounsen, ai proun soufri!
Escoutas dono Barnabello
Qu'enduro uno transo crudello
Pèr vosto neboudo rebello,
Que lou carcèr pèr elo es panca proun marrit!

CHANT DIXIÈME

Ici s'ensuit de quelle façon Jean-Pierret fait le siège de Cabaret, et comment une pierre frappe son alferan et le renverse, et comment il se trouve pris sous le poids du harnais et de l'armure; et comment les gens du château le croient mort; et comment dame Barnabelle et l'évêque décident de faire périr la belle Angélique; et comment Jean-Pierret se dégage de dessous les harnachements et fait grand massacre. Et comment il ne trouve pas dame Angélique dans sa prison ; et comment deux *soldadiers* de l'évêque Foulquet l'ont enlevée. Et comment Jean-Pierret les poursuit, et comment il boit à la gourde ensorcelée de l'ermite de Saint-Martin.

Elle n'a rien dormi de la nuitée
La dame Barnabelle avec son Cahorsin.
Elle n'a fait que tourner et retourner sur les coussins.
Puis quand l'aurore est venue, à l'évêque elle a parlé ainsi :
« Monseigneur, il me vient une pensée !
Monseigneur, réveillez-vous! Monseigneur, j'ai assez souffert!
Ecoutez dame Barnabelle
Qui endure cruelles transes
Pour votre nièce rebelle,
Pour qui le cachot n'est pas assez cruel !

« Mounsen, quaucarèn me tourmento!
Me sèmblo qu'au-jour-d'uèi Peiret vai arriba;
Davans soun grand courrous vese adeja toumba
Touto la garnisoun dins un gigant coumbat.
Vese esclapa li ferramento
Di porto dóu castèu. Pèr li maudi de Diéu
Sian pres, e tant-lèu nous estacon,
A nous martirisa se bracon,
E nous tirasson e nous macon,
Pièi dins lou fiò cremant nous trason tóuti viéu!

« Mounsen, Mounsen! dins la mountagno
Anen-nous-en; anen à Narbouno, Mounsen,
Anen ounte voudrés, mai lèu anen-nous-en.
Davans que de parti, moun iro vòu pamens
Vèire crema coume uno aragno
Angelico, que tène avau dins lou carcèr.
Mai noun! à moun espagnouleto
La penjarai la verineto,
E iéu meme, em 'uno brouqueto,
Ié cavarai lis iue! Quand vendra soun cat-fèr,

« Monseigneur, quelque chose me tourmente !
Il me semble qu'aujourd'hui Pierret arrivera.
Devant son grand courroux je vois déjà tomber
Toute la garnison dans un combat gigantesque.
Je vois briser les ferrures
Des portes du château. Par les maudits de Dieu
Nous sommes pris ; ils nous attachent,
Ils nous martyrisent,
Ils nous traînent et nous meurtrissent,
Puis dans le feu dévorant ils nous jettent vifs !

« Monseigneur, Monseigneur! dans la montagne
Allons-nous-en. Allons à Narbonne, Monseigneur,
Allons où vous voudrez, mais vite allons-nous-en.
Cependant avant de partir mon courroux veut
Voir brûler comme une araignée
Angélique, que je tiens là-bas dans le cachot.
Mais non ! à mon espagnolette
Je la pendrai, la haineuse,
Et moi-même avec une broche
Je lui crèverai les yeux ! Quand il viendra, son chat sauvage,

L'atrouvara desfigurado,
E i 'aussara lou cor soun cadabre jala.
Oh! m'apasimo un pau rèn que de n'en parla!»
Lou vièi evesque alor, gratant soun su pela,
Fretant si parpello emplastrado,
Dóu founs de sa litocho ansin i 'a respoundu :
« Santo Marìo! Vierge, Maire
Dóu Crist qu'es mort entre dous laire,
Ajudas-nous en tal afaire!
Ma dono Barnabello, eici vous ai adu

« Mi voulounta, mi complasènço.
Farés ço que voudrés e tout à vostre grat.
De neboudo n'ai ges! aquelo qu'avès tra
Avau, pèr ié peri, dins lou cros enmura,
Pago sa desóubeïssènço
A nosto santo Glèiso. E i 'a plus ni parènt,
Ni crestian soumés au Sant-Paire,
Ni dóu Sant-Crist un bon crousaire,
Que se fague soun aparaire
Sènso èstre escumenja de ma man tout-d'un-tèms!»

« Il la trouvera défigurée,
Et son cadavre glacé lui soulèvera le cœur.
Oh ! cela m'apaise un peu rien que d'en parler !.. »
Le vieil évêque alors, grattant sa tête chauve,
Frottant ses cils collés,
Du fond de son lit ainsi lui a répondu :
« Sainte-Marie ! Vierge, Mère
Du Christ mort entre deux larrons,
Aidez-nous en telle affaire !
Ma dame Barnabelle, je vous ai apporté ici

« Ma volonté, mes complaisances.
Vous ferez ce qui vous plaira et tout à votre gré.
De nièce je n'en ai plus ! Celle que vous avez jeté
Là-bas, pour y périr, dans le cachot muré,
Paye sa désobéissance
A notre Sainte Eglise. Et il n'y a plus ni parent,
Ni chrétien soumis au Saint-Père,
Ni du Saint-Christ un bon croisé,
Qui se fera son protecteur
Sans qu'il soit à l'instant par moi-même excommunié ! »

Coume parlavo enca, li vitro
Brounsisson cop-sus-cop au son d'un biéu guerrié.
Barnabello en quilant a sauta de soun lié,
Boundo, cour touto nuso, es presso de foulié,
Trapejo l'estolo e la mitro !
L'evesque estabousi s'es auboura tant-leù.
Dintre la cour, sus li muraio
La garnisoun es touto en aio,
E s'apreparo à la bataio.
De la porto dóu pont s'eigrejon li pestèu.

Pamens, li dos màn sus la tèsto,
L'evesque en s'escridant : Sant Blàsi, ajudas-nous!
Se bouto à la fenèstro, e si dous iue cirous
Avison Jan-Peiret qu'arribo en grand courrous.
Coume l'uiau de la tempèsto
Sa longo dago lus. Soun blouquié naut e lourd
Sèmblo la grando luno blanco,
E soun crestau toco li branco.
Terrible e mut, l'espiéu à l'anco
Passo lou pont-que-viro e rintro dins la cour.

Comme il parlait encore, les-vitres
Bruissent coup-sur-coup au son d'un buccin guerrier.
Barnabelle en criant a sauté de son lit,
Elle bondit, elle court toute nue, elle est prise de folie,
Elle piétine la mitre et l'étole !
L'évêque ébahi s'est aussitôt levé.
Dans la cour, sur les murailles
La garnison est toute affairée,
Et se prépare au combat.
De la porte du pont les verroux grincent.

Cependant, les deux mains sur la tête,
L'évêque criant : « Saint Blaise, secourez-nous ! »
Se met à la fenêtre, et ses deux yeux chassieux
Avisent Jean-Pierret qui arrive en grand-courroux.
Comme l'éclair de la tempête
Sa longue dague brille. Son bouclier haut et lourd
Ressemble à la grande lune blanche,
Et son cimier touche aux branches des arbres.
Terrible et muet, l'épieu à la cuisse
Il franchit le pont-levis et entre dans la cour.

Pamens de tóuti lis arquiero,
De tóuti li matano e de chasque merlet
Volon lis esparroun, li matras, li saget,
Tros de ferre, carrèu, e calado, e palet,
Mai tout acò n'es que póussièro
Contro lou bel eros e contro soun destrié,
Qu'au grand galop fan soun intrado
Dintre la cour esbadarnado.
Lou martre es dins la garenado,
Lou reinard es intra dintre lou galinié !

La garnisoun espaventado,
Mita sus li muraio e mita dins la cour,
En desordre s'aparo e n'es touto en coumbour.
Vaqui qu'un trentenau d'aquéli ferridour
S'aquialo dins la cantounado,
E vague de manda biro e matras pounchu !
Mai Jan-Peiret se trais ferouge,
Lou calada de sang es rouge,
D'un cop d'espiéu n'en trauco douge !
Tau l' àsti bèn garni de rascle becaru.

Cependant, par toutes les meurtrières,
Par tous les machicoulis et de chaque merlon
Volent les javelines, les dards, les flèches,
Morceaux de fer, carreaux, pierres et palets.
Mais tout cela n'est que poussière
Contre le beau héros et son destrier,
Qui au grand galop font leur entrée
Dans la cour grande ouverte.
La martre est entrée dans la garenne !
Le renard est entré dans le poulailler !

La garnison épouvantée,
Moitié sur les murs, moitié dans la cour,
En désordre se défend et en est toute tumultueuse.
Voilà qu'une trentaine de ces ferrailleurs
S'accule dans un coin,
Et lance maintes flèches et maints dards pointus.
Mais Jean-Pierret s'y précipite furieux,
Le pavé est rouge de sang,
D'un coup d'épieu il en transperce douze !
Telle la broche bien garnie de râles au long bec.

Alor a pres sa dago claro,
De dèstro pico un cop, de senèstro a pica,
Di trento ferridour que i 'avié tout-escap
Rèsto plus qu'un mouloun de si membre trenca.
Lou sòu es apaia d'esparro,
De blouquié rout, de casco e li tèsto dedins,
De bras, de man sarrant em' iro
La destrau, la pico o la biro.
Un tau carnas lou cor treviro!
Pamens, sèmpre d'amount, touto meno d'engin

Plòuvon subre lou cavaucaire.
Mai éu a dins sa man pres l'apioun trencarèu,
E maugrat li pertrais, li ferre, li carrèu,
Vèn pèr entamena la porto dóu castèu.
Ai las ! un marrit froundejaire
Que s'atrovo pousta, bèn pèr un cop d'asard,
Subre la machicouladuro,
Mando uno roco grosso e duro
Que barrulo dins la reinuro,
Vèn pica lou destrié, lou toumbo sus li bard !

Alors il a pris sa dague claire.
De dextre il frappe un coup, de sénestre il a frappé !
Des trente ferrailleurs qu'il y avait là tout à l'heure
Il ne reste plus qu'un monceau de leurs membres tranchés.
Le sol est couvert de javelines,
De boucliers brisés, de casques avec les têtes dedans,
De bras, de mains serrant encore avec rage
La hache, la pique ou le dard.
Un tel carnage vous tourne le cœur.
Cependant, sans cesse de là-haut, toutes sortes d'engins

Sont jetés sur le chevalier.
Mais il a dans sa main pris la hache tranchante,
Et malgré les fascines, les fers, les carreaux,
Il s'avance pour entâmer la porte du château.
Aï ! las ! Un méchant frondeur
Qui se trouve posté, bien par un coup du hasard,
Sur le machicoulis,
Lui lance une roche grosse et dure
Qui roule dans la rainure,
Vient frapper le destrier, l'abat sur les dalles !

E Jan-Peiret à la revèsso
S'atrovo pèr lou sòu engaja sout l'arnesc,
E noun pòu boulega tant es rude lou pes
Que i 'ensarro li cambo ! Autant-lèu l'an vist pres,
Autant-lèu an laussa lis erso,
An durbi li pourtau, li pousterlo, lis us,
E bramant coume de bestiàri,
Davalon di tourre, di bàrri,
Sorton di cavo e dis armàri,
Mouine, clerc e truand ; arribon tant e plus !

E l'envirounon, lou trapejon,
Chascun pico soun cop, ié mandon de caiau,
De cop d'enso, de pico e de cop de destrau.
Mai noun podon trauca la brogno e lou bliau ;
Picon en van, en van l'eigrejon.
(Se soun tant courajous es que lou creson mort.)
Soun armaduro es bèn jouitado,
Sa visiero es bèn crouchetado,
La dago la miéu afielado
Noun pòu atrouva 'n joui pèr ié trauca lou cors.

Et Jean-Pierret à la renverse
Se trouve sur le sol engagé sous le harnais,
Et il ne peut plus bouger, tant est rude le poids
Qui lui enserre les jambes ! Aussitôt qu'ils l'ont vu pris,
Aussitôt ils ont levé les herses,
Ils ont ouvert les portes, les poternes, les huis ;
Et hurlant comme bêtes fauves,
Descendent des tours, des murailles,
Sortent des caves et des armoires,
Moines, clercs et truands ; ils arrivent tant et plus !

Et ils l'entourent, le piétinent,
Chacun frappe son coup, ils lui lancent des cailloux,
Des coups d'épées, de piques et de haches.
Mais ils ne peuvent trancher la cuirasse et le haubert ;
Ils frappent en vain, en vain ils le secouent.
(S'ils sont si courageux, c'est qu'ils le croient mort.)
Son armure est bien jointe,
Sa visière est bien fermée,
La dague la mieux effilée
Ne peut trouver un joint pour lui transpercer le corps.

Li destrau se soun embrecado,
Lis espadoun peréu. Reboundon li saget
E li matras pounchu, coume sus la paret
Reboundarien de cese embandi 'mé li det.
E la sequello es courroussado.
Noun pousquènt l'estrifa, de-que fan li truand?
Ié trason rousigoun, pelagno,
Rusco, cruvèu, flo d'escupagno,
E l'ourduro de sa pissagno,
Pièi lou picon dóu pèd, oh! li lache! en ourlant.

Pamens la dono Barnabello,
Si page, sis amant e Mounsen de Cahour,
Quand lou creson bèn mort, davalon dins la cour,
E cantant Te Deum, *n'an fan tres cop lou tour.*
Pièi, la marrido, la crudello,
Pèr mies ensadoula sa negro jalousié,
Ourdouno que ié vagon querre
Lou maçoun emé si pau-ferre
Pèr que i' ane tira di ferre
Aquelo que se dis l'amanto dóu guerrié.

Les haches se sont ébréchées,
Les épées aussi. Les flèches et les dards pointus
Rebondissent comme sur la paroi
Rebondiraient des pois chiches lancés avec les doigts.
Et la séquelle en est courroucée.
Ne pouvant le mettre en pièces, que font-ils les truands?
Ils lui jettent trognons, pelures,
Ecorces, coquilles, flots de crachats,
Avec l'ordure de leur urine,
Puis, les lâches en hurlant le frappent à coups de pieds.

Cependant la dame Barnabelle
Avec ses pages, ses amants et Monseigneur de Cahors,
Quand ils le croient bien mort, descendent dans la cour,
Et chantant *Te Deum,* en font trois fois le tour.
Puis, la méchante, la cruelle,
Pour mieux soûler sa noire jalousie,
Elle ordonne qu'on aille lui chercher
Le maçon avec ses leviers
Pour qu'il vienne lui sortir des fers
Celle qui se dit l'amante du guerrier.

Ourdouno peréu de i 'adurre
Li cro, lis estanaio emai lou fugueiroun,
Li menoto de ferre emai lou bro de ploumb,
E tóuti lis engin de l'orro enquisicioun.
Grando soufrènço vòu qu'endure
Aquelo que nourris sa negro jalousié !..
Lou maçoun qu'èron ana querre,
Es arriba 'mé si pau-ferre,
E n'es ana tira di ferre
Aquelo que se dis l'amanto dóu guerrié.

En esperant l'orre espetacle,
La foulo di truand e li mouine e li clerc,
Li page, lis amant, de si mantèu cubert,
Danson un brande fòu, e fan clanti lis èr
En cridant : « Diéu a fa miracle! »
D'enterin Barnabello emé lou Cahoursin,
Envirouna de si dounzello,
E fouliganudo e putanello,
Coume de gènt qu'an la vanello
Se soun estalouira sus li rìchi couissin...

Elle ordonne aussi qu'on lui apporte,
Les crochets, les tenailles et le réchaud,
Les menottes de fer et le broc de plomb,
Et tous les engins de l'inquisition horrible.
Grande souffrance elle veut faire endurer
A celle qui nourrit sa noire jalousie !...
Le maçon que l'on est allé quérir
Est arrivé avec ses leviers,
Et s'en est allé sortir des fers
Celle qui se dit l'amante du guerrier.

En attendant l'horrible spectacle,
La foule des truands, et les moines et les clercs,
Les pages, les amants, couverts de leurs manteaux,
Dansent un branle fou, et font retentir les airs
En criant : « Dieu a fait miracle ! »
Cependant Barnabelle avec le Cahorsin,
Entourés de damoiselles,
Putains folâtres,
Comme des gens lascifs
Se sont étendus sur les riches coussins....

Sèmpre lou brande virouiejo,
En quilant, en ourlant, à l'entour de Peiret.
Mai trovon qu'es pas proun : dison qu'à la [paret
Fau penja lou cadabre ! E pèr l'auboura dré
Tant-lèu an coupa li courrejo
Que tènon lis arnesc ; pièi en pes an aussa
L'auferan qu'ensarro si cambo.
Mai entre-que plus rèn l'entrambo,
Peiret vite soun enso arrambo,
Rugis coume un leioun, s'aubouro courroussa !

Coume uno nisado de gàrri
Li mouine, page, amant, truand e clerc nebla,
Courron s'entre-tustant, quau d'eici quau d'eila.
Barnabello e l'evesque, à geinoun, afoula,
Baison lis os d'un relicàri.
L'espadoun trenco en long emai trenco en travers,
Trenco li crano e lis esquino ;
Tout ço que toco l'estermino ;
La lamo tubo cremesino !
Lou sang taco la brogno e lou casco e l'auberc.

Toujours le branle tournoie,
En criant, en hurlant, autour de Pierret.
Mais ils trouvent que ce n'est pas assez : ils décident qu'à la [muraille
Il faut pendre le cadavre ! Aussitôt les uns se sont mis
A couper les courroies
Qui retiennent les harnais, d'autres ont soulevé
Le coursier qui lui enserre les jambes ;
Mais aussitôt que plus rien ne l'entrave
Pierret saisit vite sa dague,
Rugit comme un lion, se dresse courroucé !

Comme une nichée de rats,
Moines, pages, amants, truands et clercs au teint blême
Courent s'entre-heurtant, d'ici, de là.
Barnabelle et l'évêque à genoux, affolés,
Baisent les os d'un reliquaire.
La dague tranche en long et tranche en travers,
Tranche les crânes et les échines,
Tout ce qu'elle touche elle l'extermine.
La lame fume cramoisie !
Le sang tache la cuirasse, le casque et le haubert.

E lou tranchet lusènt decolo
Sètanto ferredour e quatorge baroun,
Un di fiéu d'Ademar e Jòrdi de Crihoun.
En van li dous jouvènt i 'an baisa li geinoun;
Coume de tros de reguingolo
Si membre chapouta sautejon sus li bard!
Sèns mai de cas Peiret se viro.
Soun pitre fort alor souspiro.
Reculissènt touto soun iro
E tant que dins soun cor i 'avié de fèu amar,

Pènjo soun enso à la fuvello,
Duerb l'uiau de soun èume e s'esclamo : « Gifau,
Loubo de la fourèst, chino dóu cadarau,
Venès, i 'a de pitanço !» E si pèd fan tres saut,
Arribo sus la Barnabello,
L'arrapo pèr li péu, pren l'evesque au coutet,
E fai tūsta li dous visage!
O malo-mort ! orre baisage!
Lis escracho coume dous age!
Si cervello e sis iue ié gisclon dins li det!...

Et le tranchant brillant décapite
Septante ferrailleurs et quatorze barons,
Un des fils d'Adhémar et Georges de Crillon.
En vain les deux jouvencels lui ont baisé les genoux;
Comme des tronçons d'anguilles
Leurs membres tranchés sautillent sur les dalles !
Sans plus en faire cas, Pierret se tourne.
Sa forte poitrine alors soupire.
Recueillant toute sa rage
Et tout le fiel amer qu'il a dans son cœur,

Il suspend sa dague à l'agrafe,
Ouvre la visière de son heaume et s'écrie : « Gerfauts,
Louves de la forêt, chiennes de la voirie,
Venez, il y a de la pitance ! » Et sur ses pieds il fait trois sauts,
Il arrive sur la Barnabelle,
La saisit par la chevelure, il prend l'évêque par le cou,
Et fait heurter les deux visages !
O male mort ! horrible baiser !
Il les écrase comme deux grains de raisin !
Leurs cervelles et leurs yeux jaillissent entre ses doigts !...

Sout lou bournèu de la font claro,
Lou valènt Jan-Peiret a si man refresca.
Soun front tout regoulant a vitamen seca.
S'estènt bèn alesti, s'estènt bèn alisca,
Despièi li pèd jusqu'à la caro,
Es intra tout doulènt dintre lou castelas.
Rapide mounto la viseto ;
Sono lou pastre e Guihaumeto ;
Alor ause un brut de claveto,
Un pourtissoun se duerb e vèi lou pastre, ai las !

Emé la caro trevirado,
Que ié dis : « Bèu segnour, mai es vous ? mai [cresiéu
Segur qu'avias rendu vosto bello amo à Diéu ! »
Peiret lou rasseguro en se monstrant graciéu.
Ounte Angelico es embarrado
Lèu soun ana, lou pastre ensignant lou camin.
Courredour sourne, salo basso,
Viseto en formo de limaço,
Us estrechan, porto grandasso,
Cavo umido e jalado à douna lou fremin,

Sous la borne de la fontaine claire
Le vaillant Jean-Pierret a lavé ses mains.
Il a essuyé son front ruisselant.
Après s'être bien aproprié, bien accoutré,
Depuis les pieds jusqu'à la tête,
Il est entré tout dolent dans le vaste château.
Il monte rapide la vis,
Il appelle le pâtre et Guillaumette.
Alors il entend un bruit de clavette,
Un guichet s'ouvre et il voit le pâtre, hélas!

Avec la face bouleversée,
Qui lui dit : « Beau seigneur, est-ce vous ? je croyais
Bien sûrement que vous aviez rendu votre belle âme à Dieu!
Pierret le rassure en se montrant souriant.
A l'endroit où Angélique est emmurée
Vite ils sont allés. Le pâtre lui enseigne le chemin.
Corridors sombres, salles basses,
Vis en forme de limaçon,
Huis étroits, grandes portes,
Caves humides et glacées à donner le frisson,

Travèsson tout à grand cambado.
O coutèu de doulour ! atrovon lou carcer
Roumpu, dessagela, tout grand badant dubert.
Angelico i'es plus! A travès li prat verd
E la fourèst l'an enmenado
Dous ardi souldadié de l'evesque Foulquet !
Acò vesènt, bèn duro transo,
Orro e pougnènto maluranço,
E peniblo desesperanço,
An envahi subran lou cor de Jan-Peiret.

Si lagremo bagnon la lauso
E li cadeno routo ounte, i'a qu'un istant,
Èro enclauso e riblado aquelo qu'amo tant.
Li clafis de poutoun. Si bouco, en li tustant,
Bretounejon d'estràngi causo.
Invoco lou Diéu bon, prègo lou Diéu marrit :
« Dins quest carcer, crido, demore,
Double Diéu fai qu'eici iéu more!
Car m'es bèn dous, e noun m'es orre
D'atrouva lou trespas ounte elo a tant soufri !»

Ils traversent tout à grandes enjambées.
O couteau de douleur ! Ils trouvent le cachot
Démolli, descellé tout grand béant ouvert.
Angélique n'y est plus ! A travers la verte prairie
Et la forêt, l'ont emmenée
Deux soldats hardis de l'évêque Foulquet !..
Cela voyant bien dures transes,
Horrible et poignante douleur,
Et pénible désespoir,
Ont envahi soudain le cœur de Jean-Pierret.

Ses larmes mouillent la dalle
Et les chaînes brisées auxquelles, il n'y a qu'un instant,
Etait enclose et rivée celle que tant il aime.
Il les couvre de baisers. Ses lèvres, en les heurtant,
Bégaient d'étranges paroles.
Il invoque le Dieu bon, il prie le Dieu du mal :
« Dans ce cachot, s'écrie-t-il, je demeure,
Double-Dieu, fais que je meure ici !
Car il m'est bien doux et ne me fait pas horreur
De trouver le trépas où elle a tant souffert ! »

Mai la doulour fai plaço à l'iro.
Jan-Peiret, tout-d'un-tèms, menèbre s'es aussa.
Dins soun éume badant sis iue an uiaussa.
Sarrant soun espadoun, s'escrïdo courroussa :
« Me trauque l'espèu o la biro !
Noun es dins un carcer que mor un chivalié !
Mor quand sa lanço es esclapado,
Mor quand soun enso es embrecado,
Mor quand sa cuirasso es traucado,
Mor pèr sa dono, mai quand a fa grand trafié ! »

De la pousterlo entreduberto
Que douno sus lou prat, s'ensor, acò disènt.
A l'estable es ana lou pastre tout-d'un-tèms
Querre un bèu destrié negree m'un arnesc lusènt,
Brido de cuer, sello e cuberto,
E n'a remés li guido i man de Jan-Peiret,
En disènt : « Mancon à l'estable
Tres bèu courrèire. Es supausable
Que lis an pres li miserable
Qu'enmenon vosto amanto à l'evesque Foulquet

Mais la douleur fait place à la colère.
Jean-Pierret, tout à coup, sombre s'est dressé.
Dans son heaume béant ses yeux ont jeté l'éclair.
Saisissant sa dague il s'écrie courroucé :
« Que l'épieu ou la flèche me transpercent !
Ce n'est pas dans un cachot que meurt un chevalier !
Il meurt quand sa lance est brisée.
Il meurt quand sa dague est ébréchée.
Il meurt quand sa cuirasse est trouée.
Il meurt pour sa dame, mais quand il a fait grand carnage ! »

Par la poterne entr'ouverte
Qui donne sur la prairie, il sort disant cela.
A l'étable est allé le pâtre aussitôt
Lui chercher un beau destrier noir avec un harnais luisant,
Brides de cuir, selle et couverture,
Et il en a mis les guides aux mains de Jean-Pierret,
En disant : « A l'étable, manquent
Trois beaux coursiers. Il est à supposer
Qu'ils ont été pris par les misérables
Qui enmènent votre amante à l'évêque Foulquet.

« Car s'èro toujour ausi dire
Que Mounsen de Toulouso e lou fiéu de Mount[fort
Avien eici pousta dous ome abile e fort,
Em 'ordre de rauba la bello di péu d'or,
Au risco de se faire óucire. »
Sèns respondre, a planta l'abrivau Jan-Peiret.
Lou soulèu rouge trecoulavo
Dintre la mar avau qu'ourlavo.
Subre lou liéu lou chot miaulavo,
Quand l'amant tout doulènt sourtè de Cabaret..

Touto la niue cour sus li cimo,
Passo lis esclargiero e franquis li roucas,
Li vabre, li tourrènt, sènso n'en faire cas.
Lou mutige eternau règno sus lou bouscas
Qu'es sèmpre en revacioun sublimo.
Quand sor de la mountagno à l'aubo dóu matin,
Rescontro un bon vièi labouraire
Qu'emé si biòu e soun araire
Anavo ensemença soun caire :
« Brave ome, ansin ié fai, subre voste camin,

« Car nous avions toujours ouï-dire
Que Monseigneur de Toulouse et le fils de Montfort
Avaient posté ici deux hommes forts et habiles,
Avec ordre d'enlever la Belle aux cheveux d'or,
Au risque de se faire occire.... »
Sans lui répondre, Jean-Pierret a piqué de l'éperon.
Le soleil rouge par delà les collines
Descendait dans la mer hurlante ;
Sur l'if le chat-huant miaulait,
Quand l'amant tout dolent sortait de Cabaret......

Toute la nuit il court sur les cîmes,
Passe les clairières, franchit les rocs,
Les abîmes, les torrents, sans en faire cas.
Le silence éternel règne sur la forêt
Toujours plongée dans son rêve sublime.
A l'aube du matin, quand il sort de la montagne,
Il rencontre un bon vieux laboureur
Qui avec ses bœufs et son araire
S'en allait ensemencer son coin de terre :
« Brave homme, lui dit-il, sur votre chemin,

« N'aurias pas vist en cavaucado
Uno dounzello bloundo emé dous cavalié ?
Elo palo e bèn umblo, éli fier e galié.
De niue lis ai perdu dintre lou mountagnié,
E n'en retrove plus li piado. »
« Mai si, fai lou bouié, sus l'aussic s'apuiant,
Ah ! poudès courre e pièi mai courre !
Vesès alin aquelo tourre ?
Es Penautier subre lou mourre.
Eh bèn ! n'en soun dos lègo au mens dóu pas que van ! »

Peiret mai buto soun courrèire.
Tantost en camin founs, tantost au descubert.
Passo colo e valeugo, ermas, vigno e prat verd,
Passo sout Penautier qu'a pas un us dubert.
Dret filo e noun regardo à rèire.
Vaqui qu'arribo au rode ounte i 'a tres camin !
Grand pensamen acò ié douno.
Aqueste lou meno à Narbouno,
L'autre lou meno à Carcassouno,
Lou tresen à Toulouso e Castel-sarrasin !

« N'auriez-vous pas vu en chevauchée
Une damoiselle blonde avec deux cavaliers ?
Elle, pâle et bien humble, eux, fiers comme coqs ?
De nuit je les ai perdus dans la montagne
Et je n'en trouve plus les traces. »
« Mais si, dit le laboureur, s'appuyant sur l'aiguillade,
Ah ! vous pouvez courir et puis courir encore !
Voyez-vous là-bas cette tour ?
C'est Penaltier sur la colline.
Eh bien, ils en sont à deux lieues au moins du pas dont ils y
[vont ! »

Pierret de nouveau pousse son coursier.
Tantôt en chemin creux, tantôt à découvert.
Il passe collines et vallées, hermes, vignes et vertes prairies,
Il passe sous Penaltier qui n'a pas un huis ouvert.
Droit il file et ne regarde arrière.
Voilà qu'il arrive en un lieu où se rencontrent trois chemins !
Grand souci cela lui donne.
Celui-ci le mène à Narbonne
L'autre le mène à Carcassonne,
Le troisième à Toulouse et Castel-Sarrasin !

Pren lou tresen, car à Toulouso
Soun Mountfort e Foulquet au Castèu-Narbounés...
A camina longtèms sènso rescountra res.
Enfin vèi un pichot que sus lou rebeïrés
De l'Audo tranquilasso e blouso
Gardo un vòu de pavoun : « Mignot, ansin ié fai,
Auriés pas vist dous cavaucaire
Em' uno dounzello, pecaire !
Un pau neblado, anant dóu caire
D'alin? » « *Si, fai l'enfant, e courrien quenounsai!*

E zóu! Peiret mai esperouno
Soun bèu courrèire negre. E n'en fai de camin,
E n'en fai! Mai quand l'astre arribo à soun declin
Eu n'a res vist encaro e toco à Sant-Martin,
Un ermitage ounte se douno
La retirado i vïajour. Peiret ablasiga
Davalo aqui de sa mounturo,
Que vite i ribo s'apasturo,
E demando de nourrituro
A l'ome dóu bon Diéu, que vèn de rapluga.

Il prend le troisième, car à Toulouse
Il y a Montfort et Foulquet au Château-Narbonnais..
Il chemine longtemps sans rencontrer personne.
Enfin il voit un enfant qui sur les bords
De l'Aude tranquille et limpide
Garde un vol de paons : « Mignon, lui dit-il,
N'aurais-tu pas vu deux chevaucheurs
Avec une damoiselle, pecaïre,
Un peu pâle, allant du côté
De là-bas ? » — « Si, dit l'enfant, et ils couraient très vite ! »

Et zou ! Pierret de nouveau éperonne
Son beau coursier noir. Et il en fait du chemin,
Et il en fait ! Mais quand l'astre du jour arrive à son déclin
Il n'a vu personne encore et il touche à Saint-Martin,
Un ermitage où l'on donne
L'hospitalité aux voyageurs. Pierret perclus
Descend de son coursier,
Qui vite se met à paître les rives,
Et il demande un peu de nourriture
A l'homme du bon Dieu qui vient de grapiller.

N'avié ni taulo ni cuïero,
N'avié qu'uno escudello en bouis mau travaia,
Sus lou rebord d'un ro qu'éu-meme avié taia,
L'a servido lèu-lèu cauchado de caia,
En remiéutejant de preiero.
Mai sènso aussa lis iue e sènso dire un mot.
En van Peiret lou questiounavo,
En van si transo ié countavo.
L'ermitan sèmpre mut restavo.
De jamai plus parla parèis qu'avié fa vot.

Noun disié rèn, mai escoutavo
E seguissié l'istòri emé grando atencioun;
Memamen que semblavo aguedre coumpassioun
Dóu valènt Jan-Peiret qu'èro en desoulacioun
Pèr la dono que tant amavo.
Peiret s'es laissa prendre à soun biais cautelous,
E ié dis coume fai la guerro
E pèr si crèire e pèr sa terro,
Contro li raço estranjo e fèro,
Contro lis Alemand qu'an lou pelage rous.

L'ermite n'avait ni table ni cuiller,
Il n'avait qu'une écuelle en bois mal travaillée ;
Sur le rebord d'un roc, qu'il avait taillé lui-même,
Il la lui a servie pleine de lait caillé,
En marmottant des prières.
Mais sans lever les yeux et sans dire un mot.
En vain Pierret le questionnait,
En vain il lui contait sa douleur,
L'ermite toujours muet restait.
De ne jamais plus parler il paraît qu'il avait fait vœu.

Il ne disait rien, mais il écoutait
Et suivait l'histoire avec grande attention.
Il semblait mêmement avoir compassion
Du vaillant Jean-Pierret qui se désolait
Pour celle qu'il aimait tant.
Pierret s'est laissé prendre à ses manières cauteleuses,
Il lui dit comment il fait la guerre
Pour ses croyances et pour son pays,
Contre les races étrangères et barbares,
Contre les Allemands qui ont le pelage roux.

D'au mai parlo, d'au mai l'ermito
Es pèr éu prevenènt. Tiro de soun sarroun
Un poulit tros de bresco, e de rous ameloun
Qu'avié fa grasiha subre lou fugueiroun;
E sèmpre à mai parla l'encito.
Basto, quand n'a proun di, sèmpre avenènt ié sor
Uno lusènto coucourdeto
D'un vin que dirias de clareto.
Peïret béu à la gargaleto!...
Ai las! tre qu'a begu, sus la pèiro s'endor!...

Plus il parle, plus l'ermite
Est pour lui prévenant. Il tire de son sac
Un joli rayon de miel et de rousses amandes
Qu'il avait fait griller sur le réchaud,
Et il l'excite à parler encore.
Bref, quand il en a assez dit, toujours cauteleux il lui présente
Une luisante gourde
De vin que l'on dirait de clairette.
Pierret boit à la régalade !...
Hélas ! Aussitôt qu'il a bu, sur la pierre il s'endort !

CANT VOUNGEN

Eici seguis de quento façoun Mounsen Foulquet reçaup dono Angelico au Castèu-Narbounés, e coume ié prepauso pèr espous Amaury de Mountfort, e coume Angelico lou rebuto. E coume l'evesque ié fai canta pèr de jouglar li prouësso d'Amaury e la coumplancho messourguiero de la vido e de la mort de Jan-Peiret, e coume un di jouglar enmalicia n'en canto la coumplancho veridico; e coume aquest jouglar se devino èstre Bernat de Ventadour; e coume subran lou Castèu-Narbounés s'atrovo assieja pèr lou comte Ramoun; e coume Angelico es deliéurado.

En Foulquet à l'èstro se bouto
A touti lis istant de la niue e dóu jour.
Dóu Castèu-Narbounés trèvo lou miradour.
E soun iue cerco, cerco alin dins la liuenchour
De-long di draio e sus li routo.
E vesènt res veni, barro lou fenestroun,
Vai recita soun breviàri
Subre li courtino di bàrri,
Prègo sant Cersi e sant Nazàri,
E lèu revènt à l'èstro espincha l'environ.

CHANT ONZIÈME

Ici s'ensuit de quelle façon Monseigneur Foulquet reçoit damoiselle Angélique au Château-Narbonnais, et comment il lui propose pour époux Amairic de Montfort, et comment Angélique le rebute ; et comment l'évêque lui fait chanter par des jongleurs les prouesses d'Amairic et la complainte mensongère de la vie et de la mort de Jean-Pierret ; et comment un des jongleurs indigné en a chanté la complainte véridique ; et comment ce jongleur se devine être Bernard de Ventadour ; et comment soudain le Château-Narbonnais se trouve assiégé par le comte Raymond ; et comment Angélique est délivrée.

Monseigneur Foulquet à la fenêtre se met
A tous les instants de la nuit et du jour.
Du Château-Narbonnais il hante la vedette.
Et son œil cherche, cherche là-bas dans le lointain,
Le long des sentiers et sur les routes.
Et quand il ne voit venir personne il referme la fenêtre,
Il va réciter son bréviaire
Sur les courtines des remparts,
Il prie saint Saturnin et saint Nazaire,
Et bientôt revient à la fenêtre pour guetter les environs.

Vaqui qu'un bèu matin, vai vèire
Davala dóu coulet dins lou plan laboura,
Entre li vigno verdo e lis ort e li prat,
Tres riche cavaucaire anant grand patara.
Lèu recounèis ome e courrèire.
Quito lou fenestroun e dins sa barbo ris,
Bouto sus pèd la valetaio ;
Pièi vèn éu-meme, tout en aio,
Vira la clau dins la sarraio
Que duerbe lou pourtau dóu grand pont-levadis.

E s'es clina davans la Bello,
Pièi i 'a baisa li det ; i 'a soustengu la man
Quand elo a davala de soun negre auferan.
E la dono a clina soun visage charmant,
E l'a segui, la douço agnèlo,
Dintre lou courredour, dintre la grando vis.
E pièi l'evesque l'a leissado
Dins uno salo tapissado
D'estofo richamen teissado,
Moublado de bahut, sèti, couissin, tapis.

Voilà qu'un beau matin, il va voir
Descendre des collines dans la plaine labourée,
Entre les vignes vertes et les jardins et les prairies,
Trois riches chevaucheurs allant au grand galop.
Vite il reconnaît hommes et coursiers.
Il quitte la fenêtre et rit dans sa barbe ;
Il met sur pied la valetaille ;
Puis, vient lui-même, tout en hâte,
Tourner la clef dans la serrure
Qui ouvre le portail du grand pont-levis.

Et il s'est incliné devant la Belle ;
Puis il lui a baisé les doigts ; il lui a soutenu la main
Quand elle est descendue de son noir alferan.
Et la damoiselle a incliné son charmant visage,
Et l'a suivi, douce brebis,
Dans le corridor, dans le grand escalier.
Et puis l'évêque l'a laissée
Dans une salle tendue
D'étoffes richement tissées,
Meublée de bahuts, siéges, coussins et tapis.

Lors soun vengudo li chambriero,
Adusènt sus si man li vas escrincela,
Tóuti plen de perfum, e, blanc coume lou la,
Un vestimen de lin abilamen fiela.
I 'aduson peréu l'aigadiero
Qu'an emplido à la font. Sus li disque d'aram,
Li frucho rousso, vermeialo,
Bleto, cendrouso, encro, pourpalo ;
Basto, uno pitanço reialo
Que ié mando Mounsen pèr aplanta sa fam.

Quand li servicialo engaubiado
De la dono an agu trena la como d'or,
Soun vestimen de lin i 'an bouta sus lou cors,
I 'an óufert pan e vin e la frucho de l'ort,
Pièi mai souleto l'an leissado.
Alor la pauro enfant s'es boutado à ploura.
Plouro lou jour e la vesprado,
E plouro touto la niuechado !
Passon jour, semano, mesado !
Sèmpre fai que crida : « Moun sant Crist adoura!

Alors sont venues les chambrières
Apportant sur leurs mains les vases ciselés,
Remplis de parfums ; apportant, blanc comme le lait,
Un vêtement de lin filé habilement.
Lui apportant encore l'aiguière
Qu'elles ont emplie à la fontaine ; et sur les disques d'airain,
Les fruits roux, vermeils,
Mats, cendrés, noirs, pourprés ;
Bref, une pitance royale
Que lui envoie Monseigneur pour apaiser sa faim.

Quand les servantes habiles
Ont eu de la damoiselle tressé la chevelure d'or,
Son vêtement de lin lui ont mis sur le corps,
Lui ont offert pain et vin et le fruitage du jardin,
Puis seulette elles l'ont de nouveau laissée.
Alors la pauvre enfant s'est mise à pleurer.
Elle pleure le jour et la vesprée,
Elle pleure toute la nuitée !
Passent les jours, les semaines, les mois.
Elle ne cesse de crier : « Mon Saint Christ adoré !

« Se d'autri man que la man leno
Dóu valènt Jan-Peiret dèvon touca ma car,
Ame mai l'escourpioun e l'aragno di bard
Que lou velout moulet, la sedo e lou broucart !
Santo Mario-Madaleno,
Amanto dóu sant Crist, invoucas-lou pèr iéu.
Dins moun cors l'amo me tremolo !
E de la pòu iéu vendrai folo,
Se l'ome que porto l'estolo,
La mitro emé l'anèu, faus prèire de moun Diéu,

« Vèn mai, 'mé sa bouco pudènto,
Vèn mai beisa ma man ! » Coume èro acò disènt,
Un jour, la grosso clau fai tres tour en crussènt,
E la porto a vira sus si goufoun d'argènt.
Es Mounsen qu'intro e se presènto,
E dis : « Ma dono bello, aduse à vòsti pèd
D'un bèu segnour lou tèndre óumage,
Vòsti vertu, voste courage,
La bèuta de voste visage,
An gagna soun amour e fourça soun respèt.

« Si d'autres mains que la douce main
Du vaillant Jean-Pierret doivent toucher ma chair,
Je préfère le scorpion ou l'araignée des dalles
Aux velours moëlleux, la soie et les brocarts !
Sainte Marie-Magdeleine,
Amante du Saint Christ, priez pour moi !
Dans mon corps l'âme tremble.
La peur me rendra folle,
Si l'homme qui porte l'étole,
La mitre et l'anneau, faux prêtre de mon Dieu,

« Vient encore avec sa bouche puante,
Vient encore baiser ma main !... » Comme elle disait [cela,
Un jour, la grosse clef fait trois tours en grinçant,
Et la porte tourne sur ses gonds d'argent.
C'est Monseigneur qui entre, se présente,
Et dit : « Ma damoiselle, j'apporte à vos pieds
Le tendre hommage d'un beau seigneur,
Votre vertu, votre courage,
La beauté de votre visage,
Ont gagné son amour et forcé son respect.

« Aquest baroun d'auto lignado,
Tendra lèu dins si man ciéutat, bourg, castèu-fort
Despièi alin Bèu-caire enjusqu'amount Cahor !
I'a dous jour, sout Muret, Amaury de Mountfort
Emé sa lanço coulouriado
A rausa cènt milo ome ! E dóu rèi d'Aragoun
A pica sus la mameliero,
L'a davala de la bastiero :
Contro lou to d'uno figuiero
Éu i l'a tranca la gorjo emé soun blanc dagoun.

« Es aquéu valènt cavaucaire,
Es lou fiéu de Mountfort, qu'es guerrié courajous
E superbe e galant autant qu'es sage e dous,
Que pèr vous saluda me mando davans vous.
Diéu fague que posque vous plaire ! »
Alor dono Angelico a laussa si bèus iue,
E d'uno voues grèvo e seguro :
« Venès de dire uno impousturo,
Fai, coume avès uno tounsuro,
E coume un Diéu soulet fai lou jour e la niue,

« Ce baron de haute lignée,
Tiendra bientôt dans ses mains, cités, bourgs, châteaux-forts,
Depuis là-bas Beaucaire jusqu'à Cahors là-haut !
Il y a deux jours, sous Muret, Amalric de Montfort,
Avec sa lance coloriée,
A défait cent mille hommes ! Et le roi d'Aragon,
Il l'a frappé sur la mamelière,
L'a dévalé de la selle,
Contre le tronc d'un figuier
Il lui a tranché la gorge avec sa blanche dague.

« C'est ce vaillant chevalier,
C'est le fils de Montfort, qui est guerrier courageux
Et superbe et courtois, autant qu'il est sage et doux,
Qui pour vous saluer devant vous me mande.
Dieu fasse qu'il puisse vous plaire ! »
Alors dame Angélique a levé ses beaux yeux,
Et d'une voix grave et assurée :
« Vous venez de dire une imposture,
Dit-elle, comme il est vrai que vous êtes tonsuré,
Comme il est vrai qu'un seul Dieu fait le jour et la nuit,

« Coume sant Cernin dins Toulouso
Fuguè grand sant evesque e martire glourious,
Amaury de Mountfort n'es qu'un lache ourguious!
Mounsen, entournas-me dins moun carcer oumbrous.
La mort me sara meliçouso!
Car noun iéu vole vèire un barbaresc dóu Nord
Me bouta la bago nouvialo,
E sus moun front de prouvençalo
Veni frusta sa barbo salo,
S'apelarié-ti Bar o lou fiéu de Mountfort! »

Acò disènt, sus sa figuro,
Pèr escoundre si plour, se trais un velet blu.
Subran de sa doulour clantisson li senglut.
Mai Mounsen, cautelous, e pas mai esmóugu,
Ansin ié fai : « *Soun un pau duro,*
Madono, li resoun de voste grand courrous.
Pamens, en vesènt vòsti transo
E vosto inmènso maluranço,
Vous perdoune sènso ahiranço.
Crist ansin perdounè sus l'aubre de la crous.

« Comme il est vrai que saint Saturnin dans Toulouse
Fut un grand saint évêque et martyr glorieux,
Amairic de Montfort n'est qu'un lâche orgueilleux !
Monseigneur, retournez-moi dans mon cachot sombre.
La mort m'y sera délicieuse !
Car je ne veux pas voir un barbare du Nord
Me donner la bague nuptiale,
Et sur mon front de provençale
Venir frôler sa barbe inculte,
S'appellerait-il Bar ou le fils de Montfort! »

Cela disant, sur son visage,
Pour cacher ses pleurs, elle jette un voile bleu.
Soudain de sa douleur éclatent les sanglots.
Mais Monseigneur cauteleux et peu ému,
Lui parle ainsi : « Elles sont un peu dures
Les paroles de votre grand courroux.
Cependant, en voyant vos transes,
Et votre immense douleur
Je vous pardonne sans haine.
Christ ainsi pardonna sur l'arbre de la croix.

« Se sabias coume van li causo,
Madono, m'es avis qu'autromen parlarias,
E qu'à mi bon counsèu sus-lou-cop vous rendrias.
Mai vole qu'ausigués l'istòri dóu marrias
Qu'es de voste malur l'encauso.
Sout la touno eilavau de la cour dóu castèu,
Ai acampa bello coumpagno,
Dounzello de Franço e d'Espagno ;
Dono bloundo, bruno, castagno,
E jouglar, que diran tensoun e planh nouvèu.

« Vous countaran la traito vido
Dóu marrit Jan-Peiret que troumpè voste amour.
Pèr contro, vous diran li vers dóu troubadour
Que dóu bel Amaury celèbron la valour,
E n'en sarés esbalauvido.
D'aut ! l'ourdoune, aussas-vous, couchas voste chagrin,
Quitas aquesto tristo salo.
Avau sout la touno verdalo,
Ause adeja brut de chimbalo,
E rire de dounzello, e fifre, e tambourin. »

« Si vous saviez comment vont les choses,
Damoiselle, il m'est avis qu'autrement vous auriez parlé,
Et qu'à mes bons conseils sur-le-champ vous vous rendriez.
Mais je veux que vous entendiez l'histoire du misérable
Qui est de votre malheur la cause.
Là-bas sous la tonnelle de la cour du château,
J'ai réuni belle compagnie :
Damoiselles de France et d'Espagne,
Blondes, brunes et châtaines,
Et des jongleurs qui diront tensons et complaintes nou-
[velles.

« Ils vous diront la triste vie
De Jean-Pierret le misérable qui trompa votre amour.
Par contre, ils vous diront les vers du troubadour,
Qui du bel Amairic célèbrent la vaillance,
Et vous en serez éblouie...
Allons ! Je l'ordonne, relevez-vous, chassez vos chagrins,
Quittez cette triste salle.
Là-bas sous la tonnelle verdoyante,
J'entends déjà bruits de cymbales,
Et rires de damoiselles, et fifres, et tambourins. »

Acò di, l'evesque s'aubouro
E davalo premié. Li servicialo alor
Emé li jòuini page an soustengu lou cors
Linge, caste e charmant, de la bello i péu d'or,
Qu'en seguissènt l'evesque, plouro.
Ansin an devala dins la cour dóu castèu.
Entre li dono enfenestrado,
Subre lou mitan d'uno estrado,
Angelico s'es assetado,
S'acatant castamen dintre soun blanc mantèu.

Pèr contro, lis àutri dounzello
Laissavon vèire is iue dis evesque e di clerc,
Entre li perlo e l'or di coursage dubert,
Si mameloun ardi 'mé si piue rose en l'er.
Èron tant claro si gounello,
Que, sènso lou vougué, tau que Diéu nous a fa,
Vesias sa bello carnaduro
E jouino, e fresco, e blanco, e duro,
Que boulegavo emé lussuro,
E cridavon, li sèns, pèr n'èstre satisfa !

Cela dit, l'évêque se dresse
Et descend le premier. Les servantes alors
Avec les jeunes pages ont soutenu le corps
Svelte, chaste et charmant de la belle aux cheveux d'or
Qui verse des pleurs en suivant l'évêque.
Ils ont ainsi dévalé dans la cour du château.
Parmi les dames enfenestrées,
Sur le milieu d'une estrade,
Angélique s'est assise
En se couvrant chastement de son blanc mantelet.

. . . . .

Par contre, les autres damoiselles
Laissaient voir aux yeux des évêques et des clercs,
Entre les perles et l'or des corsages ouverts,
Leurs seins hardis aux tétins roses redressés.
Si claires étaient leurs robes,
Que, sans le vouloir, tels que Dieu nous a faits,
Vous voyiez leur belle carnation,
Et jeune, et fraîche, et blanche, et ferme,
Qui tressautait luxurieuse ;
Et les sens criaient pour en être satisfaits !

Basto, la niue èro vengudo,
Bellasso niue d'avoust. Lampo d'or e flambèu
Esbrihaudon l'acamp, colouno e chapitèu.
Alor Mounsen Foulquet sono si menestrèu.
Autant-lèu s'avanço, saludo,
La troupo di jouglar, e subre lou tapis
En miejo luno s'arrenguielo...
Tiron si violo di bretello ;
Lors un d'éli se descapello
E dis ansin : « Mounsen, sus lou pont-levadis,

« Avèn trouva, sèns sòu ni maio,
Un paure troubadour que demando à canta.
Es vièi, e i'a tres jour n'a begu ni tasta ;
Recebès lou Mounsen au mens pèr carita. »
— « Que vague emé la valetaio
Cura lou founs di jato ! ansin respond Foulquet ;
Eici trop bello es la coumpagno
Pèr un troubaire de baragno,
Pèr un manjaire de castagno ! »
— « Mai noun ! an di li dono, ausiren li coublet

Bref, la nuit était venue.
Belle nuit d'août ! Lampes d'or et flambeaux
Eclairent la réunion, les colonnes et les chapiteaux.
Alors Monseigneur appelle ses menestrels.
A l'instant s'avance et salue
La troupe des jongleurs, et sur le tapis
Elle se range en demi-cercle.
Les jongleurs tirent alors les violes des bretelles,
Mais l'un d'eux se découvrant
Parle ainsi : « Monseigneur, sur le pont-levis,

Nous avons trouvé, sans sol ni maille,
Un pauvre troubadour qui demande à chanter ;
Il est vieux, il y a trois jours qu'il n'a bu ni mangé,
Recevez-le, Monseigneur, au moins par charité. »
— « Qu'il aille avec la valetaille
Curer le fond des jattes ! répond Foulquet,
Ici trop belle est la compagnie
Pour un troubadour de haies,
Pour un mangeur de châtaignes ! »
— « Oh ! non ! ont dit les damoiselles, nous entendrons les
[couplets

« D'aquéu brave ome. Li troubaire
Soun jamai vièi ni paure, e devèn li sousta. »
Mounsen, counfus, se clino, e sènso ripousta,
Mando querre aquest ome. Es un mendi crouta,
'M 'uno violo asclado, pecaire !
Qu'a li cordo apoundudo e que lus quenounsai,
Tant pèr la man es carressado.
En intrant, vers la balustrado
Ount soun li dono enfenestrado,
Pamens fai soun salut em 'un bèn poulit biai.

Subran clantisson li chimbalo,
Li chimbalo d'argènt e li fifre galoi,
Emai li tambourin e peréu lis auboi,
Peréu li carlamuso e clincleto de boi.
Jogon li danso prouvençalo,
Serenado espagnolo, e lis èr di cansoun
E di coumplancho aragouneso,
E sarrasino emai franceso.
Coume uno aureto pounenteso
Que passo dins li pin, charmo l'acord di soun.

« De ce brave homme. Les troubadours
Ne sont jamais vieux ni pauvres, et nous devons les [protéger ! »
Monseigneur, confus, s'incline, et sans riposter
Envoie quérir cet homme. C'est un mendiant courbé,
Portant une viole fêlée, pécaïre !
Qui a les cordes ajoutées et qui luit beaucoup,
Tant par la main elle est caressée.
En entrant, vers la balustrade
Où sont les dames enfenestrées,
Cependant il adresse un salut avec bien belles manières.

Aussitôt retentissent les cymbales,
Les cymbales d'argent et les fifres joyeux,
Et les tambourins, et aussi les hautbois,
Et les cornemuses, et les castagnettes.
Ils jouent les danses provençales,
Sérénades espagnoles, airs des chansons
Et des complaintes aragonaises,
Sarrasines et françaises.
Comme une brise du ponant
Qui passe dans les pins, l'accord des sons vous charme.

Pièi l'un di jouglar pren sa violo,
E canto. Vès eici ço que dis sa cansoun :
« Amaury de Mountfort e soun paire Simoun,
Dins la glèiso à Muret èron en ouresoun,
Quand cuerbiguèron plano e colo
Li cènt milo Albigès venént sout l'auriban
Dóu rèi En Pèire. Or, li crousaire,
Pèr s'apara dins talo afaire,
Noun soun que vue cènt guerrejaire !
Grando pòu lis a pres. Sonon lou toco-san.

« Lis escudié van lèu lou dire
A Mountfort e soun fiéu que soun ageinouia.
Mai li guerrié dóu Crist noun se soun esfraia.
An escouta la messo e pièi an coumunia,
Pièi an prega li sant martire,
Li vierge, li pountife e li sant counfessour.
Quand an agu fa si preiero,
An sourti dedins la carriero.
An vist d'aqui l'armado entiero
De Pèire d'Aragoun avau dins la liuenchour.

Puis l'un des jongleurs prend sa viole,
Et chante. Voici ce que dit sa chanson :
« Amairic de Montfort et son père Simon,
Dans l'église de Muret étaient en oraison,
Quand vinrent à couvrir plaines et collines
Les cent mille Albigeois qui suivent la bannière
Du roi Dom Pierre d'Aragon. Or, les croisés,
Pour se défendre en telle occurence,
Ne sont que huit cents guerroyeurs !
Grande peur les a pris. Ils sonnent le toc-sin.

« Les écuyers vont vite le dire
A Montfort et à son fils qui sont agenouillés.
Mais les guerriers du Christ point ne sont effrayés.
Ils ont ouï la messe et puis ont communié,
Ils ont prié les saints martyrs,
Les vierges, les pontifes et les saints confesseurs.
Quand ils ont eu dit leur prière,
Ils sont sortis dans la rue.
De là ils ont vu l'armée entière
De Pierre d'Aragon là-bas dans le lointain.

« Grand sant Jaque de Coumpoustello !
Amaury fai alor en jougnènt li dos man,
Benesissès ma brogno e mis armo d'aram. »
E mounto, ansin pregant, subre soun auferan
Que boundo, e coume uno ourindello
A franqui li rempart miraculousamen !
Vesènt acò, Mountfort soun paire,
E lis evesque, e li crousaire,
Dison : « Diéu meno nosto afaire ! »
D'un grand courage alor soun pres subitamen.

« Estacon éume e mameliero,
E cueissau, e gambais, e fresèu, e brassau,
Baison si relicàri e mounton à chivau.
Li vaqui qu'an sali deforo li pourtau.
Peralin veson li bandiero
Dóu valènt Amaury, qu'es sont l'aflat de Diéu.
Éu, tout soulet, liéuro bataio !
Blouquié de cuer, aubert de maio,
Car de baroun soun enso taio,
E chaplo soun apioun, e trauco soun espèu !

« Grand saint Jacques de Compostelle !
Dit Amairic en joignant les deux mains,
Bénissez ma cuirasse et mes armes d'airain. »
Ainsi priant il monte sur son coursier
Qui bondit, et comme une hirondelle
Franchit les remparts miraculeusement !
Voyant cela, Montfort son père,
Et les évêques et les croisés,
Disent : « Dieu conduit notre affaire ! »
D'un grand courage ils sont subitement pris.

« Ils attachent heaumes et mamellières,
Et cuissards, et jambiers, et gorgerins, et brassards.
Ils baisent leurs reliquaires et montent à cheval.
Les voilà, ils ont sailli des portails.
Là-bas, là-bas, ils voient les bannières
Du vaillant Amairic qui va sous la protection de Dieu.
Lui, tout seul, livre bataille !
Boucliers de cuir, auberts à fines mailles,
Chairs de barons sa dague taille,
Et sa hache tranche, et son épieu transperce !

« *Vaqui que d'un cop de sa lanço*
Tusto Pèire Lou Grand, lou bèu rèi d'Aragoun.
Lou tusto e lou revèsso ! Emé soun blanc dagoun
Ié trenco la garganto à ras de soun mentoun !
Lou bèu travai ! la bello óubranço !
Alor soun arriba Mountfort emé li siéu.
Enca plus bèu es l'espetacle :
Li tranchet trovon plus d'oustacle,
Car Diéu acabo lou miracle
En dounant is eirege uno pòu de couniéu :

« *Jiton sis armo pèr miéus courre.*
Mai, avugla que soun pèr la pòu e l'esfrai,
Vènon tóuti brounca sout lou terrible tai
De l'apioun di crousaire. E tant es gros lou rai
De sang rouge que fan escourre,
Que valat, camin founs e li pous n'en soun ras !
Que plano e colo secarouso
N'en soun vengudo gabinouso !
Basto, n'an tourna dins Toulouso
Que lou comte Ramoun emé quàuqui marrias !..

« Voilà que d'un coup de sa lance
Il heurte Pierre-le-Grand, le beau roi d'Aragon.
Il le heurte et le renverse ! avec sa blanche dague
Il lui tranche la gorge ras du menton !
Le beau travail ! La belle œuvre !
Alors sont arrivés Montfort et les siens.
Plus beau encore est le spectacle :
Les tranchants ne trouvent plus d'obstacles,
Car Dieu achève le miracle
En donnant aux hérétiques une peur de lapereaux.

« Ils jettent leurs armes pour mieux courir.
Mais, aveuglés qu'ils sont par la peur et l'effroi,
Ils viennent tous broncher sous le terrible tranchant
De la hache des croisés. Et si gros est le jet
De sang rouge qu'ils font couler,
Que les fossés, les chemins creux et les puits en sont ras !
Que plaines et collines desséchées
En ont été détrempées !
Baste ! Ne sont retournés dans Toulouse
Que le comte Raymond avec quelques pillards !..

« N'es que bèn tard, à la vesprado,
Quand se soun pèr óucire enfaucha li pougnet,
Qu'Amaury 'mé soun paire an rintra dins Muret.
Guerrié devot dóu Crist, se soun gandi tout dret
De-vers la glèiso aluminado,
Pèr canta Te Deum, *rèndre gràci au Segnour...*
Talo es la vertadiero istòri
De la mai grando di vitòri,
Ounte se cuerbiguè de glòri
Amaury de Mountfort, lou bèu cavaucadour !..»

E coume a di, mai li chimbalo
An tourna resclanti 'mé li fifre galoi,
Emai li tambourin, e peréu lis auboi,
Peréu li carlamuso e clincleto de boi.
Jogon li danso prouvençalo,
Serenado espagnolo, e lis èr di cansoun
E di coumplancho aragouneso,
E sarrasino emai franceso.
Coume uno aureto pounenteso
Que passo dins li pin, charmo l'acord di soun.

« Ce n'est que très tard, à la vesprée,
Quand ils se sont foulés les poignets à force d'occire,
Qu'Amairic avec son père sont rentrés dans Muret.
Guerriers dévots du Christ, ils se sont dirigés tout droit
Vers l'église illuminée,
Pour chanter *Te Deum,* rendre grâces au Seigneur...
Telle est l'histoire véridique
De la plus grande des victoires,
Où se couvrit de gloire
Amairic de Montfort, le beau chevalier !... »

Aussitôt qu'il a dit, de nouveau les cymbales
Ont retenti avec les fifres joyeux,
Avec les tambourins et aussi les hautbois,
Et les cornemuses, et les castagnettes.
Ils jouent les danses provençales,
Sérénades espagnoles, airs des chansons
Et des complaintes aragonaises,
Sarrasines et françaises.
Comme la brise du ponant
Qui passe dans les pins, l'accord des sons vous charme.

Quand a feni la musiqueto,
Vèn un autre jouglar. Aquest dóu chivalié
Jan-Peiret de Mount-Brun a di la felounié
Dins la coumplancho escricho en de vers messourguié :
« Un chivalié de besuqueto,
Qu'avié noum Jan-Peiret, traite e feloun fuguè,
Car laissè Toulouso cremanto,
Car óublidè sa douço amanto,
Pèr courre li garno e li panto.
Tambèn de malo-mort un bèu jour periguè.

« Aquéu michant guerrié dóu Diable,
(Car èro un Albigés di plus marrit que i 'a),
Un jour à Sant-Martin passè desvaria,
Sus soun destrié tenènt peniblamen quiha,
Tant èro las lou miserable !
Venié de Cabaret, que n'a plus soun segnour,
Ounte i 'a dono Barnabello
Emé si page e si femello
E de panturlo uno sequello.
En drihanço i 'avié passa bèn quàuqui jour.

Quand se tait la musiquette,
Il vient un autre jongleur. Celui-ci du chevalier
Jean-Pierret de Mont-Brun a dit la félonie
Dans la complainte écrite en vers mensongers :
« Un chevalier de pacotille,
Qui avait nom Jean-Pierret, félon et traître fut.
Car il abandonna Toulouse en feu,
Car il oublia son amante,
Pour courir les garces et les prostituées.
Aussi bien de malemort un beau jour il périt.

« Ce méchant guerrier du Diable,
(Car il était Albigeois des plus mauvais qu'il y eut),
Un jour à Saint-Martin vint à passer tout désorienté,
Sur son destrier se tenant péniblement,
Tant il était las le misérable!
Il venait de Cabaret, qui n'a plus son seigneur,
Où il y a dame Barnabelle
Avec ses pages et ses femelles
Et une sequelle de gueuses.
En orgie il avait passé là bien quelques jours.

« Sout lis aubre de l'ermitage
Venguè dounc s'endourmi lou feloun chivalié.
D'enterin soun chivau dins la tepo paissié.
D'aqui vèn à passa Mountfort sus soun destrié :
« Quau dor alin souto l'oumbrage ? »
A di lou noble comte à si bèu coumpagnoun.
« Bessai, respond un cavaucaire,
M'a bèn tout l'èr d'un rusticaire
Que laisso pausa soun araire,
Car vese à cousta d'éu lusi soun aguihoun. »

— « Soun aguihoun es uno lanço !
A replica Mountfort, es un bèu chivalié.
Aro vese sa dago emai soun naut blouquié,
Vese soun auferan eila dins lou pasquié.
Vole faire uno bono óubranço :
Iéu vole ana planta moun espèu dins soun cors. »
E lèu abrivo soun courrèire.
Quand n'es proche, fai : « Bèu dourmèire,
Revihas-vous, fasès-vous vèire !
Se noun vous traucara la lanço de Mountfort. »

« Sous les arbres de l'ermitage
Il vint s'endormir le chevalier félon.
Cependant son cheval dans le gazon paissait.
Par là vint à passer Montfort sur son destrier :
« Qui dort là-bas sous l'ombrage ? »
A dit le noble comte à ses beaux compagnons.
« Ma foi, répond un chevalier,
Il m'a bien tout l'air d'un laboureur
Qui laisse reposer son araire,
Car je vois à côté de lui briller son aiguillade. »

« Son aiguillade est une lance !
A répliqué Montfort, c'est un beau chevalier.
Maintenant je vois sa dague et son haut bouclier,
Je vois son coursier là-bas dans le pâturage.
Je veux faire une belle œuvre :
Je veux aller planter mon épieu dans son corps. »
Aussitôt il éperonne son coursier.
Quand il en est proche, il dit : « Bel endormi,
Réveillez-vous, faites vous voir !
Sinon vous transpercera la lance de Montfort. »

« Mai lou guerrié noun se reviho.
Lou lassige lou tèn sus la tepo abouca.
Lors lou noble Simoun, las de lou prouvouca,
Mando soun escudié que s'en vai lou trauca
Entre lou fresèu e l'auriho.
E l'eirege n'es mort sènso se reviha.
E pièi Mountfort liéuro à l'ermito,
Que d'aquéu liò tout proche abito,
Soun cors saunous. Aquest lou jito
Dins lou fiò que lou crèmo ; e pièi n'a rambaia

Li cèndre dins uno ampouleto.
Aqui, mounta descèndre, e pièi remounta mai,
E sèmpre, eternamen faran aquéu travai !
Pèr que meme soun cors n'ague repaus jamai
E soufre coume soun armeto !... »
Vejaqui la coumplancho.... Estrassant soun velet,
Dono Angelico s'es aussado.
Terriblamen es courroussado.
Mai dóu mendi la violo usado
Tant-lèu clantis doulènto e plouro sout si det,

« Mais le guerrier ne se réveille.
La lassitude le tient sur le gazon couché.
Lors le noble Simon, las de le provoquer,
Mande son écuyer qui s'en va le percer
Entre le gorgerin et l'oreille.
Et l'hérétique en est mort sans se réveiller...
Et puis Montfort livre à l'ermite,
Qui de ce lieu tout près habite,
Son cadavre sanglant. Celui-ci le jette
Dans le feu qui le consume ; et puis il en a ramassé

Les cendres dans un sablier.
Là, monter, descendre, et puis remonter encore,
Et toujours éternellement elles feront ce travail !
Pour qu'il soit dit que même son corps n'ait de repos jamais
Et souffre comme son âme damnée !... »
Voilà la complainte.... Déchirant son voile,
Dame Angélique s'est dressée.
Terriblement elle est courroucée.
Mais du mendiant la viole usée
Aussitôt retentit dolente et pleure sous ses doigts.

Dóu mendicant la fàci es bello.
Sa barbo blanco briho e soun ten es flouri.
S'es auboura superbe, éu adès tant marrit.
L'iro lus dins soun iue, e jito aqueste crid :
« Evesque, clerc e la sequello,
Pregas Diéu e si sant ! Dóu valènt Jan-Peiret
Iéu vous dirai la vido franco ;
Iéu porte pendoulado à l'anco
Ma brusissènto dago blanco !
Ausès, malin reinard, coume caminè dret !

« — Amor que n'a lou mau d'amour,
En Jan-Peiret, à la primo aubo,
A davala souto lis aubo.
— Amor que n'a lou mau d'amour,
En Jan-Peiret crido : « Toulouso ! »
Dessus la pradello eigagnouso.
— Amor que n'a lou mau d'amour
En Jan-Peiret de la crousado
A prouvouca li sèt armado !

Du mendiant la face est belle.
Sa barbe blanche brille et son teint est fleuri.
Il s'est dressé superbe, lui tout à l'heure si chétif.
L'ire brille dans ses yeux. Et il jette ce cri :
« Evêque, clercs et la sequelle,
Priez Dieu et ses saints ! Du vaillant Jean-Pierret
Je vous dirai la vie loyale;
Je porte apendue à ma hanche
Ma bruissante dague blanche !
Ecoutez, méchants renards, comme il chemina droit!

« Parce qu'il a le mal d'amour,
Dom Jean-Pierret, à l'aube-prime,
A dévalé sous les peupliers.
Parce qu'il a le mal d'amour,
Dom Jean-Pierret crie : « Toulouse ! »
Sur la prairie trempée de rosée.
Parce qu'il a le mal d'amour,
Dom Jean-Pierret de la croisade
A provoqué les sept armées !

« — *Amor que n'a lou mau d'amour,*
En Jan-Peiret emé sa lanço
A fa, mourbiéu! roujo drihanço!

— *Amor que n'a lou mau d'amour,*
En Jan-Peiret dins la bataio
De milo aubert a rout li maio.

— *Amor que n'a lou mau d'amour,*
En Jan-Peiret a fach encourre
Bar e Mountfort darrié li mourre.

— *Amor que n'a lou mau d'amour,*
Lou bèu guerrié dins la mountagno
S'es en ana 'mé grando lagno.

— *Amor que n'a lou mau d'amour,*
Vai destousca de Barnabello
Lou castèu e la ciéutadello.

— *Amor que n'a lou mau d'amour,*
Saup qu'aqui trèvo soun amanto
Angelico, douço e charmanto.

— *Amor que n'a lou mau d'amour,*
Lanço à la cueisso, e sènso escorto
Franquis lou pont, passo la porto.

« Parce qu'il a le mal d'amour,
Dom Jean-Pierret avec sa lance
A fait, morbleu ! orgie rouge !

Parce qu'il a le mal d'amour,
Dom Jean-Pierret dans la bataille
De mille hauberts a brisé les mailles.

Parce qu'il a le mal d'amour,
Dom Jean-Pierret a pourchassé
Bar et Montfort par delà les monts.

Parce qu'il a le mal d'amour,
Le beau guerrier dans la montagne
S'en est allé en grand souci.

Parce qu'il a le mal d'amour,
Il a trouvé de Barnabelle
Le château et la citadelle.

Parce qu'il a le mal d'amour,
Il sait que là est son amante
Angélique, douce et charmante.

Parce qu'il a le mal d'amour,
Lance à la cuisse, et sans escorte
Il franchit le pont, passe la porte.

« — Amor que n'a lou mau d'amour,
Tant-lèu soun bras óucis e taio
Un fourniguié de menudaio.

— Amor que n'a lou mau d'amour,
Oucis e trenco li putano,
E gènt d'espaso e de soutano.

— Amor que n'a lou mau d'amour,
Oucis la dono Barnabello,
E pèr lou sòu trais si cervello.

— Amor que n'a lou mau d'amour,
Pièi la pousterlo vite eigrejo.
Mai a trouva la presoun viejo !!

— Ai las ! paure malaut d'amour !
Lors remountant sus soun courrèire,
A persegui li ravissèire.

— Ai las ! paure malaut d'amour !
Sus soun camin vèi un ermito,
Vite si transo ié recito.

— Ai las ! paure malaut d'amour !
L'ermito i 'óufris de clareto
Que tèn dedins sa coucourdeto.

« Parce qu'il a le mal d'amour,
Aussitôt son bras occit et taille
Une fourmilière de méchants guerriers.

Parce qu'il a le mal d'amour,
Il occit et taille les putains,
Et gens d'épée et de robe.

Parce qu'il a le mal d'amour,
Il occit la dame Barnabelle
Et sur le sol en répand la cervelle.

Parce qu'il a le mal d'amour,
La poterne vite il ouvre.
Mais il a trouvé le cachot vide ! !

Hélas ! pauvre malade d'amour !
Lors remontant sur son coursier,
Il a poursuivi les ravisseurs.

Hélas ! pauvre malade d'amour !
Sur son chemin il rencontre un ermite,
Vite ses transes il lui raconte.

Hélas ! pauvre malade d'amour !
L'ermite lui offre du vin de clairette
Qu'il tient dans une petite gourde.

« — *Ai las ! paure malaut d'amour !*
La licour èro ensourcelado !
Peiret n'en béu uno goulado !

— *Ai las ! paure malaut d'amour !*
Vès-aqui que tant-lèu soumiho
D'uno som que rèn lou reviho.

— *Ai las ! paure malaut d'amour !*
Ai ! ai ! Mountfort pèr aqui passo,
'Mé soun esparro lou matrasso !
En Jan-Peiret ansin trespasso,
Pèr trahisoun e mau d'amour ! »

« *Mendi ! sèntes la car rimado !*
Crido Mounsen Foulquet, d'iro bretounejant.
Qu'aquéu negre eireti dins un estre mejan
Lèu fugue enmuraia ! Pamens vole qu'avans
Sa lengo fugue derrabado,
Sis auriho perdu, e si pougnet rassa !
Pèr que sa lèngo plus mentigue,
Que soun auriho plus ausigue,
E que sa violo plus clantigue ! »
Li sarjant, li varlet arribon acoussa.

« Hélas ! pauvre malade d'amour !
La liqueur était ensorcelée,
Pierret en boit une goulée !

Hélas ! pauvre malade d'amour !
Voilà qu'aussitôt il sommeille
D'un sommeil dont rien ne le réveille.

Hélas ! pauvre malade d'amour !
Aïe ! aïe ! Montfort par là vient à passer,
Avec son épieu le transperce !
Dom Jean-Pierret ainsi trépasse
Par trahison et mal d'amour ! »

« Mendiant ! tu sens la chair brûlée !
S'écrie Monseigneur Foulquet bégayant de colère.
Que ce noir hérétique, dans un étroit réduit,
Soit à l'instant emmuré ! Cependant je veux qu'avant
Sa langue soit arrachée,
Ses oreilles aussi, et ses poignets sciés !
Pour que sa langue plus ne mente,
Que son oreille plus n'entende,
Et que sa viole plus ne retentisse !.. »
Les sergents, les valets arrivent empressés.

Mai lou mendi crido : « Toulouso ! »
E deforo subran clantis uno clamour.
S'ause un brut d'atalage, uno grando coumbour.
Ramoun! Ramoun! Ramoun! crido dins li faubourg,
Crido la voues espetaclouso
Dóu pople toulousen... Tabason li móutoun
Contro li muraio e li porto.
Cènt milo guerrié soun pèr orto.
'Mé sèt cènt baroun pèr escorto,
Dins la fièro Toulouso arribo don Ramoun...

L'evesque, li clerc, li dounsello,
Au brut dóu toco-san courron pèr se sauva.
E sorton di pousterlo e dis us mau clava.
Foulquet, éu, n'es sourti pèr lou founs sous-cava
Que l'a mena sus la pradello....
Souleto avié resta dono Angelico en plour.
S'aprouchè d'elo lou troubaire,
E ié diguè : « De voste amaire,
Lou mai valènt di guerrejaire,
Vesès lou coumpagnoun, Bernat de Ventadour. »

Mais le mendiant, crie : « Toulouse ! »
Et au dehors soudain éclate une clameur.
On entend un bruit d'attelages, un grand tumulte.
Raymond! Raymond! Raymond! crie dans les faubourgs,
Crie la voix puissante
Du peuple toulousain... Les béliers frappent
Contre les murailles et les portes,
Cent mille guerriers sont sur pied.
Avec sept cents barons pour escorte,
Dans la fière Toulouse est entré Dom Raymond...

L'évêque, les clercs, les damoiselles,
Au bruit du tocsin courent pour se sauver.
Ils sortent par les poternes et les huis mal fermés.
Foulquet, lui, est sorti par le souterrain profond
Qui l'a conduit sur la prairie...
Seulette était restée dame Angélique en pleurs.
Le troubadour s'approcha d'elle
Et lui dit : « De votre amant,
Le plus vaillant des guerriers,
Vous voyez le compagnon, Bernard de Ventadour.»

CANT DOUGEN

Eici seguis de quento façoun Angelico, emé la bello coumpagno de Blacas, Miravau, Mauleoun, Ventadour, sor de Toulouso ; e coume la bello cavaucado s'en vai à Sant-Martin jura, sus la toumbo de Jan-Peiret, la mort dóu comte Simoun de Mountfort. E coume lou comte Simoun revèn de Bèu-caire e fai un segound sèti de Toulouso ; e coume dins mant coumbat moron Miravau, Mauleoun e Blacas ; e coume Mountfort enfin peris de la man d'Angelico...

Subre soun acanèio amblanto
Dono Angelico sor de Toulouso un matin.
Pelegrino d'amour s'en vai à Sant-Martin,
Ounte soun bèl amant, trahi pèr lou destin,
Dor sout la tepo verdejanto.
La dono porto l'éume emé negre crestau ;
Contro l'arestòu de sa lanço
Lou gounfaloun negre balanço,
Car soun amo es en dòu e transo,
E regolon si plour sus l'aubert argentau.

CHANT DOUZIÈME

Ici s'ensuit de quelle façon Angélique, en la belle compagnie de Blacas, Miraval, Mauléon et Ventadour, sort de Toulouse ; et comment la belle chevauchée s'en va à St-Martin jurer, sur la tombe de Jean-Pierret, la mort du comte Simon de Montfort; et comment le comte Simon revient de Beaucaire et fait un second siége de Toulouse ; et comment dans maints combats meurent Miraval, Mauléon et Blacas ; et comment enfin Montfort périt de la main d'Angélique...

Sur sa haquenée qui amble,
Dame Angélique sort un matin de Toulouse.
Pélerine d'amour, elle s'en va à Saint-Martin,
Où son bel amant, trahi par le sort,
Dort sous le gazon verdoyant.
La dame porte le heaume au noir cimier,
Contre la hampe de sa lance
Le gonfalon noir ondoie,
Car son âme est en deuil et transe,
Et ses pleurs ruissellent sur le haubert d'argent.

Ié fan bello e richo coumpagno :
Miravau, Mauleoun, Blacas e Ventadour,
Tóuti quatre ufanous e fier cavaucadour.
Éli peréu an l'amo emplido de doulour
E lou cor tout en malamagno.
S'en vai la cavaucado entre li champ bladous,
Li jardin, li vigno espandido,
S'en vai ansin touto amudido,
Cerca sout la tepo flourido
Lou cros de Jan-Peiret, aquéu bèl amourous !

En arribant à l'ermitage
N'en an vist l'ermitan qu'anavo à soun clausoun,
Emé sa grando saco, emé soun eissadoun.
Mai es tourna tant-lèu e s'es trach i geinoun
Di chivalié de naut lignage,
En ié fasènt ansin : « Siéu voste servitour,
E me vesès tout lèst à faire
Ço que voudrés pèr vous coumplaire.
Vous gardon Diéu, sa santo Maire,
Sant Estève, sant Jan, sant Just e sant Vitour.»

Lui font riche et belle compagnie :
Miraval, Mauléon, Blacas et Ventadour,
Tous les quatre superbes et fiers chevaucheurs.
Ils ont eux aussi l'âme emplie de douleur
Et le cœur tout en grand malaise.
Elle s'en va la chevauchée parmi les champs de blés,
Les jardins, les vignes feuillées,
Elle s'en va ainsi toute silencieuse,
Chercher sous le gazon fleuri,
La tombe de Jean-Pierret, ce bel amoureux !

En arrivant à l'ermitage
Ils ont vu l'ermite qui allait à son enclos,
Portant son grand sac et sa bêche.
Mais il s'est retourné aussitôt et s'est jeté aux genoux
Des chevaliers de haute lignée,
En leur disant : « Je suis votre serviteur,
Et vous me voyez prêt à faire
Ce que vous voudrez pour vous complaire.
Vous gardent Dieu, sa Sainte Mère,
Saint Estève, saint Jean, saint Just et saint Victor ! »

De la ventaio de soun éume
Ansin ié fai Blacas : « Ermitan coumplasènt,
Nous menaras au rode ounte vuei es jasènt
L'Albigés matrassa pèr lou dagoun lusènt
Dóu grand devot de sant Antèume,
Lou comte de Mountfort. » — « S'es qu'acò, macastin
Fai l'ermitan que tremoulavo,
Sara la plus facilo cavo.
Basto, reclausirai mi favo
E mi jaisso, aquest vèspre, o deman de matin. »

Tant-lèu meno la cavaucado
Alin dintre la vau, sus lou prat fresqueirous,
Entre lou feneirat naut e verd, óudourous,
Cubert de parpaioun, esbarlugant de flous.
Ié mostro uno pèiro plantado
E ié dis : « Es aqui qu'es jasènt l'Albigés. »
Alor li cinq bèu cavaucaire
Ensèn toumbon de plour, pecaire !
Subre lou cros dóu guerrejaire,
Lou flèu de la crousado e l'amant bèn courtés.

Par le ventail de son heaume
Ainsi lui parle Blacas : « Complaisant ermite,
Tu nous conduiras à l'endroit où aujourd'hui est gisant
L'Albigeois transpercé par la dague brillante
Du grand dévot de saint Anthelme,
Le comte de Montfort. » — « Si ce n'est que cela, par ma [foi !
Dit l'ermite qui déjà tremblait,
Ce sera la plus facile des choses.
Baste ! je sarclerai mes fèves
Et mes vesces, ce soir, ou demain dans la matinée. »

Aussitôt il conduit la chevauchée
Là-bas dans la vallée, sur la fraîche prairie,
Dans la fenaison haute et verte, odorante,
Couverte de papillons, éblouissante de fleurs.
Il leur montre une pierre plantée
Et leur dit : « C'est ici qu'est gisant l'Albigeois. »
Alors les cinq beaux chevaliers
Ensemble versent des pleurs, pécaïre !
Sur la tombe du guerrier,
Le fléau de la croisade et l'amant bien courtois.

Pamens Blacas, duerbènt soun éume,
Lou proumié parlo ansin : « Que se change en darbou
L'estello à sege rai que briho à moun blasoun !
E que moun noum se perde ! E qu'à moun gargasssou
Passon plus car, ni pan, ni liéume,
Se noun dèu, moun aram, un jour trauca Mountfort !
Car i 'a la pouncho de ma lanço
Qu'a grando set de revenjanço
Contro dos négri maniganço
Que Rouger lou viscomte e Peiret n'en soun mort !

E Miravau, duerbènt soun éume,
Lou segound parlo ansin : « Que se change en quinsou
L'autour capouchouna qu'ilustro moun blasoun !
Que ma dono m'óublide ! E qu'à moun gargassoun
Passon plus car, ni pan, ni liéume,
Se noun dèu, moun aram, un jour trauca Mountfort !
Beziés e si tourre cremado,
E Na Guiraudo aclapouirado,
Tóuti li flour d'aquesto prado,
Contro lou barbaresc cridon venjanço à mort ! »

Cependant Blacas, ouvrant son heaume,
Le premier parle ainsi : « Qu'elle se change en taupe
L'étoile aux seize rais qui brille à mon blason !
Et que mon nom se perde ! Et que par mon gosier
Ne passent plus chairs, ni pain, ni légumes,
S'il ne doit, mon airain, un jour transpercer Montfort !
Car j'ai la pointe de ma lance
Qui a grande soif de vengeance
Contre deux noires trahisons
Dont Roger le vicomte et Pierret sont morts ! »

Et Miraval ouvrant son heaume,
Le second parle ainsi : « Qu'il se change en pinson
L'autour capuchonné qui illustre mon blason !
Que ma dame m'oublie ! Et que par mon gosier
Ne passent plus chairs, ni pain, ni légumes,
S'il ne doit, mon airain, un jour transpercer Montfort !
Béziers et ses tours incendiés,
Et dame Guiraude lapidée,
Toutes les fleurs de cette prairie,
Contre le barbaresque crient vengeance à mort ! »

E Mauleoun duerbènt soun éume,
Lou tresen parlo ansin : « Que se change en chiroun
Lou leioun que rugis dessubre moun blasoun !
Siegfelouno ma raço ! E qu'à moun gargassoun
Passon plus car, ni pan, ni liéume,
Se noun dèu, moun espiéu, un jour trauca Mountfort :
I 'a de sant Gille la fouitado,
I 'a de Muret la grand rauzado,
Dos ounto que saran lavado
Quand nous saren venja di clerc vengu dóu Noord !»

E Ventadour duerbènt soun éume,
Lou quatren parlo ansin : « Qu'en malin serpatoun
De moun arpo d'argènt, se chanjon li courdoun !
Moun cervèu fugue estèrle ! E qu'à moun gargassoun
Passon plus car, ni pan, ni liéume,
Se noun dèu, moun aram, un jour trauca Mountfort !
Car tant que lusira sa lanço
E regnara soun ahiranço,
Noun i 'aura pas ni benuranço
Subre la Terro d'Oc maudicho pèr lou Sort ! »

Et Mauléon ouvrant son heaume,
Le troisième parle ainsi : « Qu'il se change en ciron
Le Lion qui rugit sur mon blason !
Soit félonne ma race ! Et que par mon gosier
Ne passent plus chairs, ni pain, ni légumes,
S'il ne doit, mon épieu, un jour transpercer Montfort !
Il y a de saint Gilles la fouettée,
Il y a de Muret la grande défaite,
Deux hontes qui ne seront lavées
Que le jour où nous nous serons vengés des clercs venus du [Nord ! »

Et Ventadour ouvrant son heaume,
Le quatrième parle ainsi : « Qu'en couleuvres malignes,
De ma harpe d'argent, se changent les cordons !
Que mon cerveau soit stérile ! Et que par mon gosier
Ne passent plus chairs, ni pain, ni légumes,
S'il ne doit, mon airain, un jour transpercer Montfort !
Car tant que brillera sa lance
Et régnera sa haine,
Nous n'aurons ni paix ni bonheur
Sur la Terre d'Oc maudite par le Destin !

Angelico duerbènt soun éume,
A soun tour parlo ansin : « Que fugon d'escourpioun
Li tres ile espandi dessubre moun blason!
Qu'un lache me bacelle, e qu'à moun gargassoun
Passon plus car, ni pan, ni liéume,
Se noun dèu moun esparro un jour trauca Mountfort.
Car dóu Sant-Crist es óutrajado
La religioun, pèr la crousado!
Car sout li flour d'aquesto prado
Es jasènt lou guerrié bèl amant de moun cor !»

E coume an di, sus li figuiero
E sus li sause clar, bouscarlo e pimparin
Countùnion si ramage; e dóu demo azurin
Dardaio lou soulèu subre li gres aurin
Planta de vigno muscadiero...
E pièi la cavaucado a représ tourna-mai
Lou camin que meno à Toulouso;
Tristo s'en vai e silenciouso.
Passo lou Lers is aigo blouso,
Sus lou pont Mountaudran, coume la niue se fai.

Angélique ouvrant son heaume,
A son tour, parle ainsi : « Qu'ils soient des scorpions
Les trois lys épanouis sur mon blason !
Qu'un lâche me soufflette ! Et que par mon gosier
Ne passent plus chairs, ni pain, ni légumes,
Si ma javeline ne doit un jour transpercer Montfort !
Car du Saint-Christ est outragée
La religion, par la croisade !
Car sous les fleurs de cette prairie
Est gisant le guerrier bel amant de mon cœur ! »

Et quand ils ont dit, sur les figuiers
Et sur les saules clairs, fauvettes et mésanges
Reprennent leur ramage; et du dôme azuré
Le soleil darde (ses rayons) sur les grès dorés,
Plantés de vignes *muscadières*...
Et puis la chevauchée a repris de nouveau
Le chemin qui mène à Toulouse;
Triste, elle s'en va, et silencieuse.
Elle passe le Lers aux eaux limpides,
Sur le pont Montaudran, comme la nuit se fait.

... Pamens, message sus message,
Aliço de Mountfort despacho à soun espous,
Qu'es à Bèu-caire. Dis : « Venès en grand courrous,
Moun marit, venès lèu emé baroun noumbrous,
Car an reçaupu grand dóumage
Lis afaire dóu Crist. » Encaro ié disié :
« Toulouso la grando, la bello,
Vostro n'es plus ! Garno rebello,
A dubert si vint ciéutadello
Au vièi comte Ramoun vengu sus bèu destrié.

« Ramoun a fa drihanço roujo !
A chapla vòsti clerc e vòsti servitour.
E Mounsegne Foulquet, lou bèn devot pastour,
Pèr miracle bastant dóu Sant-Crist redemtour,
S'es sauva de l'iro feroujo
D'aquéu comte malin. Venès lèu, moun marit !
A Mountóuliéu siéu retirado
Emé li porto bèn barrado.
Arribas lèu 'mé vosto armado,
Se noun quand revendrés auren tóuti peri ! »

Cependant, message sur message,
Alix de Montfort dépêche à son époux,
Qui est à Beaucaire. Elle dit : « Venez en grand courroux,
Mon mari, venez vite avec barons nombreux,
Car elles ont reçu grands dommages
Les affaires du Christ. » Encore elle lui disait :
« Toulouse la grande, la belle,
Vôtre n'est plus ! Rebelle garce,
Elle a ouvert ses vingt citadelles
Au vieux comte Raymond venu sur beau destrier.

« Raymond a fait orgie rouge !
Il a occis vos clercs et vos serviteurs.
Et Monseigneur Foulquet, le pasteur très dévot,
Par miracle éclatant du Saint-Christ rédempteur,
S'est sauvé de la colère furieuse
De ce comte méchant. Venez vite, mon mari !
A Montolieu je suis retirée,
Avec les portes bien barrées.
Arrivez vite avec votre armée,
Sinon quand vous reviendrez nous aurons tous péri ! »

Entre qu'a legi lou message,
Lou comte emé sa dago óucis lou messagié.
Noun vòu que si baroun, nimai si chivalié
Counèigon la nouvello e lou vaste dangié.
Mai fasènt rire soun visage,
I 'anóuncio que vai faire un bon apountamen
Emé li valènt guerrejaire
Que, tant bèn, aparon Bèu-caire ;
Car dins Toulouso sis afaire
L'apèllon au plus lèu. Ço que fai vitamen...

Un bèu matin, à l'aubo blanco,
Li crousaire an plega bagage e pavaioun,
E sus sis auferan an mounta li baroun,
E darrié l'auriflor dóu fier comte Simoun
Van cènt milo ome, espiéu à l'anco.
Peréu clerc e truand vènon, afoudron tout !
Fau bèn que mange la vermino ;
Quand a manja porc e galino,
Manjo li jaisso à pleno eimino,
Pièi manjo agland e favo, e pièi de barbo-à-bouc !

Aussitôt qu'il a lu le message,
Le comte avec sa dague occit le messager.
Il ne veut pas que ses barons, non plus ses chevaliers
Connaissent la nouvelle et le grand danger.
Mais, faisant rire son visage,
Il leur annonce qu'il va faire un bon arrangement
Avec les vaillants guerroyeurs
Qui, si bien, défendent Beaucaire;
Car dans Toulouse ses affaires
L'appellent au plus vite. Ce qu'il fait à l'instant.

Un beau matin, à l'aube blanche,
Les croisés ont plié bagages et pavillons,
Et sur leurs alferans les barons ont monté,
Et derrière l'oriflamme du fier comte Simon
Vont cent mille (hommes) l'épieu à la hanche.
Vont aussi clercs et truands, dévastant tout!
Il faut bien que la vermine mange;
Quand elle a mangé porcs et poules,
Elle mange les vesces à pleine émine,
Puis mange glands et fèves, et puis herbages!

E mounte passon rèn demoro :
Li granjo, li vilage e li bourg soun saucla.
Li pàuris abitant tóuti viéu soun brula ;
Lis óulivié, li vigno e li terro de bla
Soun rausa, qu'es causo bèn orro !
Basto, lou negre flèu arribo en Lauragués.
Aqui Mountfort conto à l'armado,
Coume Toulouso s'es liéurado
Emé si tourre merletado,
Au vièi comte Ramoun, l'ami dis Albigés.

E li baroun de sa coumpagno
N'en soun mai qu'esbahi, soun mai que courroussa.
E pèr faire lou sèti an vitamen passa
Lou Lers à Mountaudran. Li clerc an coumença
A Nosto-Damo-de-Limagno
Une bello nouveno. E l'evesque Foulquet
Emé de mouine predicaire
Vai bousca de nouvèu crousaire
Subre lis estràngi terraire,
Pèr rouina soun païs ! — Que l'estrangle un chouquet !

Et où ils passent, rien ne demeure :
Les granges, les villages et les bourgs sont pillés.
Les pauvres habitants tous vifs sont brûlés.
Les oliviers, les vignes et les terres en blé
Sont dévastés, c'est chose horrible !
Bref, le noir fléau arrive en Lauraguais.
Là Montfort raconte à son armée,
Comment Toulouse s'est livrée
Avec ses tours à créneaux,
Au vieux comte Raymond, l'ami des Albigeois.

Et les barons de sa compagnie
En sont plus qu'ébahis et plus que courroucés.
Et pour faire le siège ils ont vite passé
Le Lers à Montaudran. Les clercs ont commencé
A Notre-Dame-de-Limagne
Une belle neuvaine. Et l'évêque Foulquet
Avec des moines prêcheurs
Va quérir de nouveaux croisés
Dans les terres étrangères,
Pour ruiner son pays ! — Qu'un hoquet l'étrangle !

.... Mountfort ris dins sa barbo rousso.
Soun vengu de pertout, dóu Nord e dóu Miejour,
Dóu levant, dóu pounènt, evesque e bèu segnour,
E comte emai baroun, arquetié. ferredour,
Truand, manjaire de garousso.
Ensarro la ciéuta pèr d'aut e pèr de bas
Emé sis armado noumbrouso.
Éu vai subran crema Toulouso.
Adiéu la bello e l'ufanouso !
Fai anouncia l'assaut au brut di tarabast.

Pamens se fai dire la messo,
Devoutamen coumùnio, e fai soun óuresoun
A Mounsegne sant Marc. Es encaro à geinoun,
Quand soun escudié vèn, ié dis : « Comte Simoun,
Uno tourre es adeja presso;
Nosto armado en cantant lou Veni Creator
Douno l'assaut en quatre rode
Maugrat li pertrais e li code !
Vous n'en mai dire noun lou pode.
Mai, tre que lusira la lanço de Mountfort

.... Montfort rit dans sa barbe rousse.
Sont venus de partout, du Nord et du Midi,
Du levant, du ponant, évêques et beaux seigneurs,
Et comtes et barons, archers et ferrailleurs,
Truands, mangeurs de vesces.
Il bloque la cité par en haut et par en bas
Avec ses armées nombreuses.
Il va sur-le-champ brûler Toulouse !
Adieu la belle et la superbe !
Il fait annoncer l'assaut au bruit des crécelles.

Cependant il se fait dire la messe,
Dévotement communie, et fait son oraison
A Monseigneur saint Marc. Il est encore agenouillé,
Quand son écuyer vient, lui dit : « Comte Simon,
Une tour est déjà prise ;
Notre armée en chantant le *Veni Creator*,
Donne l'assaut en quatre endroits
Malgré les fascines et les pierres !
Vous en dire davantage je ne puis ;
Mais aussitôt que brillera la lance de Montfort

« Subre lou front de la bataio,
L'eirege sara pres subran d'un tal esfrai
Que liogo de nous traire e carrèu e pertrais,
Fara sa soumessioun sènso merci, bessai !
Sara pèr éu ben grando auvaio. »
Mountfort, sènso respondre à-n'-aquéli prepaus,
S'es fa legi lis evangèli,
A mai prega lou grand sant Gèli
Emai Mounsegne sant Basièli,
Pièi a courrejouna soun éume à naut crestau.

A pres sa lanço coulouriado,
A pres sa grando targo e sis armo d'aram,
Soun abrivau a poung au vèntre l'auferan,
E dintre la bataio es arriba subran.
Tout just l'aubo èro esparpaiado.
Li Toulousan amount èron dins la clarour,
Espés, sarra sus li muraio.
En bas, dintre li contro-braio,
Subre li prat, li pont, li traio,
L'armado di crousaire èro enca dins l'errour.

« Sur le front de la bataille,
L'hérétique sera pris sur le champ d'un tel effroi,
Qu'au lieu de nous jeter et carreaux et fascines,
Il fera sa soumission sans merci, peut-être !
Ce qui sera pour lui bien grande déconfiture. »
Montfort, sans répondre à ces propos,
S'est fait lire les Evangiles,
Il a de nouveau prié le grand saint Gilles,
Aussi Monseigneur saint Basile ;
Puis il a lacé son heaume portant le haut cimier.

Il a pris sa lance coloriée,
Il a pris sa grande targe et ses armes d'airain,
Son éperon a piqué au ventre le coursier,
Et dans la bataille il est arrivé aussitôt.
A peine l'aube commençait à poindre.
Les Toulousains, là-haut, étaient dans la clarté,
Epais, serrés sur les murailles.
Là-bas, dans les fossés,
Sur la prairie, les ponts, les trailles,
L'armée des croisés était encore dans l'ombre.

Lèu lou soulèu dauro matano,
Merlet, espiéu, esparo, éume, breto, auriban.
Alor Mountfort parèis ufanous, fier e grand
Coume l'aubre di mount qu'amaduro l'aglan.
De joio o de pòu tout tresano.
Ounte es que picara l'aram de soun espèu?..
A l'istant, de la barbacano,
Que sousto la porto Sardano,
Arma d'apioun, de bigatano,
Sorton li Toulousan sarra coume un troupèu,

Coume un troupèu de brau sauvage
Qu'un eissam agaris. Es lou bèu Miravau,
Casco d'or, blouquié d'or, subre soun blanc chivau,
Que li meno au masant : toumbon escadafau,
Escalo e tóuti lis óubrage ;
Oucison li crousaire e taion à-de-rèng !
N'en tuon coume de caniho !
Dintre li valat lou sang viho,
Dins li prat n' i'a jusqu 'i caviho !
Mountfort e Miravau se tuerton tout d'un tèms :

Bientôt le soleil dore machicoulis,
Créneaux, épieux, javelines, heaumes, épées, oriflammes.
Alors Montfort paraît, superbe, fier et grand
Comme l'arbre des monts qui mûrit le gland.
De joie ou de peur tout tressaille !
Où frappera l'airain de son épieu ?...
A l'instant, de la barbacane
Qui défend la porte Sardane,
Armés de haches et de piques,
Sortent les Toulousains serrés comme un troupeau,

Comme un troupeau de taureaux sauvages
Qu'un essaim harcèle. C'est le beau Miraval,
Casque d'or, bouclier d'or, sur son blanc cheval,
Qui les mène au carnage. Ils renversent échafaudages,
Echelles et tous les ouvrages ;
Ils exterminent les croisés, les taillent sans merci :
En tuent comme des chenilles !
Dans les fossés le sang croupit,
Dans les prés il y en a jusqu'aux chevilles.
Montfort et Miraval se heurtent sur-le-champ !

Si dous espiéu se croson, quilon,
Tau lou brut de la limo, e la dènt dóu rasset.
Segur li dous espiéu de sang avien grand set,
Mai lou de Miravau se roump coume un bos sec,
Li sèt tros en l'èr volon, siblon,
Retoumbon sus lou prat! Las! aquéu de Mount-fort
Trauco la brogno, roump la maio,
Trauco lou vèntre e la fruchaio!
E l'auferan dins la bataio
Emporto Miravau 'mé l'àsti dins lou cors!

Li Toulousan d'en aut di bàrri,
En vesènt tau desastre ausson li bras en l'èr,
E plouron lou guerrié qu' avau sus lou prat vert
Rangoulejo la mort, envirouna di clerc
Tóuti jouious de soun auvàri...
Mai vaqui que se duerb lou pourtau dóu Salas.
N'en sort pas sièis, n'en sort pas douge,
N'en sort dès milo ome ferouge,
Éume barra, bèu crestau rouge,
Seguisson au coumbat Mauleoun e Blacas!

Leurs deux épieux se croisent, crient,
Tel le bruit de la lime avec la dent de la scie.
Sûrement les deux épieux, de sang, avaient grand'soif,
Mais celui de Miraval se rompt comme un bois sec,
Les sept tronçons en l'air volent, sifflent,
Retombent sur la prairie ! Hélas ! celui de Montfort
Transperce la cuirasse, brise la maille,
Transperce le ventre et les boyaux !
Et le coursier dans la bataille
Emporte Miraval avec l'épieu dans le corps !

Les Toulousains du haut des murailles,
En voyant tel désastre, lèvent les bras en l'air,
Et pleurent le guerrier qui là-bas sur le pré vert
Râle la mort, entouré de clercs
Tous joyeux de son malheur...
Mais voici que s'ouvre le portail du Salas.
Il n'en sort pas six, il n'en sort pas douze,
Il en sort dix mille combattants furieux,
Heaumes fermés, beaux cimiers rouges,
Ils suivent au combat Mauléon et Blacas !

Lors la tremour pren li crousaire :
Enlaisson sis escalo e gato e trabuquet,
Courron souto un plueias de carrèu, de saget
Que parton dis arquiero, e matano, e merlet.
D'ùni, pèr se tira d'afaire,
Se trason dins lou Lers, d'autre i pont van passa.
Mai l'aigo dóu Lers es eirejo !
Autant la lanço n'ien cóussejo,
Autant n'en nègo e n'en carrejo !
E lis aigo soun roujo ! e Diéu es courroussa !

Quand Mountfort es sus l'autro ribo,
Se reviro, e que vèi ? Vèi lou prat bataié
Cubert de sis arquin e de si dardasié ;
Vèi lou Lers carrejant clerc, baroun e destrié ;
Vèi lou fiò que lou vènt arribo,
Brulant gato, calabre, escalo, escadafau ;
Vèi li toulousan sus li bàrri
Que rison bèn de soun auvàri.
Lors a baisa soun relicàri ;
E courage repren, quand lou legat Arnaud

Lors, la peur s'empare des croisés.
Ils laissent leurs échelles, chattes et catapultes,
Courent sous une pluie de carreaux, de flèches,
Qui partent des archières, et machicoulis, et créneaux.
Les uns, pour se tirer d'affaire,
Se jettent dans le Lers, d'autres aux ponts vont passer.
Mais l'eau du Lers est hérétique !
Autant la lance lui en jette,
Autant elle en noie et en charrie !
Et les eaux sont rouges ! Et Dieu est courroucé !

Quand Montfort a mis le pied sur l'autre rive
Il se retourne, et que voit-il ? Il voit le champ de bataille
Couvert de ses archers et lanceurs de dards ;
Il voit le Lers charriant clercs, barons et destriers ;
Il voit le feu que le vent attise,
Brûlant chattes, catapultes, échelles, échafauds.
Il voit les Toulousains sur les murailles
Riant bien de sa déconfiture.
Alors il a baisé son reliquaire ;
Et courage il reprend, quand le légat Arnaud

Parèis alin dintre li vigno
Segui de cènt baroun e de madono Alis,
E d'evesque e de clerc pourtant lou crucifis,
E cantant d'uno voues lou saume : Qui regis.
Devoutamen Mountfort se signo,
Davalo de chivau e se bouto à geinoun.
E quand a fini sa preiero
Ié dis coume dins la ribiero
E dins li prat e li broutiero
An peri pèr la fe si plus fidèu baroun.

Mai dis qu'encaro a bon courage,
E que liéura bataio éu tournara subran,
E passara lou Lers sus lou pont Mountaudran,
Se volon l'ajuda 'mé sis armo d'aram
Li bèu baroun de naut lignage
Que vènon d'arriba. Lors un baroun ié dis :
Qu'èron vengu pèr lis afaire
De la Glèiso, sa santo maire,
E pèr lou Crist, lou grand Sauvaire,
Qu'adounc poudié coumta sus si bras picadis.

Apparaît là-bas dans les vignes
Suivi de cent barons et de madame Alix,
Et des évêques et des clercs portant le crucifix,
Et chantant à l'unisson le psaume : *Qui regis.*
Dévotement Montfort fait le signe de la croix,
Descend de cheval et se met à genoux.
Et quand il a fini sa prière
Il raconte comment dans la rivière
Et sur le pré et dans l'oseraie
Ont péri pour la foi ses plus fidèles barons.

Mais il dit qu'il a encore bon courage,
Et que, livrer bataille il retournera à l'instant,
Et passera le Lers sur le pont Montaudran,
S'ils veulent l'aider avec leurs armes d'airain
Les beaux barons de haute lignée
Qui viennent d'arriver. Lors un baron lui dit,
Qu'ils étaient venus pour les affaires
De l'Eglise leur sainte Mère,
Et pour le Christ le grand Sauveur,
A donc il pouvait compter sur leurs bras vaillants.

Tant-lèu ajuston si cuirasso,
Courrejounon sis èume e si bèu fresèu d'or,
E bloucon si roundello, ausson sis aureflor,
E van passa lou pont, cridant : « Mountfort ! [Mountfort ! »
Arribon coume un cop d'aurasso
Subre li Toulousan, qu'èron escampiha,
Acabant l'obro dóu carnage,
Pihant lis armo e li bagage,
E tout ço que fai un usage.
Vint couble de saumié bèn carga, bèn biha,

N'en carrejavon li despouio,
Quand es tourna Mountfort emé si cènt baroun,
Arma, bèn acoutra, picant de l'esperoun,
Emé clerc e truand, pesouious e larroun,
Troupèu d'aragno e de favouio,
Que picon de la pouncho e picon dóu tranchet,
E fan de mau coume la pèsto.
Coupon de bras, trancon de tèsto,
Rèn lis entramblo e lis arrèsto !
Or, quand li Toulousan d'en-aut de si paret

Aussitôt ils ajustent leurs cuirasses,
Lacent leurs heaumes et leurs beaux gorgerins d'or,
Et bouclent leurs rondaches, lèvent leurs oriflammes,
Et vont passer le pont en criant : « Montfort ! Montfort ! »
Ils arrivent comme un coup d'orage
Sur les Toulousains, qui étaient éparpillés
Achevant l'œuvre du carnage,
Pillant les armes et les bagages
Et tout ce qui fait un usage.
Vingt couples de saumiers bien chargés, bien billés,

En charriaient les dépouilles,
Quand est retourné Montfort avec ses cent barons,
Armés, bien accoutrés, piquant de l'éperon,
Avec clercs et truands, pouilleux et voleurs,
Troupeau d'araignées et de crabes,
Qui frappent de la pointe et frappent du tranchant,
Et font du mal comme la peste.
Coupent des bras, tranchent des têtes !
Rien ne les entrave, rien ne les retient !
Or, quand les Toulousains du haut de leurs murailles

Veson talo malemparado
Cridon : « Secours ! Secours ! » sonon lou toco-san.
Mauleoun e Blacas, envirouna subran
Pèr li baroun crousaire, ai las ! trespassaran
Alin sus l'erbo de la prado !
Pamens de la fuvèllo an tira si dagoun,
E fan l'óubranço la plus bello,
Trencon li membre e li roundello,
E lou sang pisso, e li cervello
S'escampon au soulèu. E picon d'à-plegoun !

Dous contro cènt ! cridon : « Toulouso ! »
Aro soun enca dous contro sètanto-cinq.
Ai ! Mauleoun reçaup sèt cop de picoussin !
Blacas rèsto soulet contro trento e pièi vint.
Ai ! trege lanço pouderouso
Ié travèsson lou vèntre, e lou pitre, e li flanc !!
« Vivo lou Crist, noste sauvaire !
Que nous deliéuro dóu rausaire ! »
Cridon li chivalié crousaire.
Mountfort remèrcio Diéu en jougnènt li dos man.

Voient telle mésaventure
Ils crient : « Secours ! Secours ! » sonnent le toc-sin.
Mauléon et Blacas sont environnés soudain
Par les barons croisés, hélas ! ils trépasseront
Là-bas, sur l'herbe de la prairie !
Cependant de l'agraffe ils ont retiré leurs dagues,
Et font l'œuvre la plus belle,
Ils tranchent les membres et les rondaches,
Et le sang jaillit, et les cervelles
S'épandent au soleil ! Ils frappent les yeux fermés !

Deux contre cent ! ils crient : « Toulouse ! »
Maintenant ils sont encore deux contre septante cinq.
Aï ! Mauléon reçoit sept coups de haches !
Blacas demeure seul contre trente et puis vingt.
Aï ! treize lances puissantes
Lui traversent le ventre et la poitrine et les flancs !!
« Vive le Christ notre Sauveur !
Qui nous délivre de l'exterminateur ! »
S'écrient les chevaliers croisés.
Montfort remercie Dieu en joignant les deux mains.

E pièi tiro lou relicàri
Que tèn sèmpre estrema de dessubre soun cors.
Lou tiro pèr un trau fa dins sa brogno d'or
Tout esprès pèr acò just au rode dóu cor.
Dis l'óuresoun de sant Nazàri
E pièi estrèmo mai l'ampoulo di sants os...
Soun mort Blacas, lou grand rausaire,
E Mauleoun, fier guerrejaire,
E Miravau, bèu cavauçaire!
Mort tambèn Jan-Peiret, bèl amant, bèl eros!

Pamens countùnio la bataio.
Aro li Toulousan sorton à plen pourtau,
E dóu pont de Basacle apereilamoundaut,
Davalo un bèu guerrié subre soun blanc chivau.
En van di tourre e di muraio
Ié cridon de tourna. Volo soun chivau blanc
Au mitan de la baganarro,
Endiho e fai peta sa narro.
Lou guerrié porto qu'uno esparro
De bèl acié lusènt que sarro dins sa man!

Et puis il retire le reliquaire
Qu'il tient toujours serré sur son corps.
Il le retire par une ouverture pratiquée dans sa cuirasse d'or
Tout exprès pour cela, juste à l'endroit du cœur.
Il dit l'oraison à saint Nazaire
Et puis renferme encore l'ampoule des saints os...
Sont morts Blacas l'exterminateur,
Et Mauléon le fier guerroyeur
Et Miraval le beau chevaucheur !
Mort aussi Jean-Pierret, bel amant, beau héros !

Cependant la bataille continue,
Maintenant les Toulousains sortent à pleines portes,
Et du pont de Bazacle là-haut,
Descend un beau guerrier sur son cheval blanc.
En vain des tours et des murailles
On lui crie de retourner. Son cheval blanc vole
Au milieu de la bataille,
Il hennit et fait ronfler ses naseaux ;
Le guerrier ne porte qu'une javeline
De bel acier brillant qu'il serre dans sa main !

Fai cas de rèn. Matras e biro
Picon soun blouquié d'or e soun riche bleiau,
E soun èume d'argènt e soun negre crestau.
Cercon, sis iue ardènt, di jour de soun uiau,
Lou comte de Mountfort. Grando iro
Entretèn dins soun amo aquest jouine guerrié,
Qu'a poulit biais e fièro mino,
Pitre auturous e taio fino.
Sout l'armaduro l'on devino
Un jouvènt arderous deja pros chivalié.

Cèrco Mountfort e lou destrìo.
Ié volo sus. Mountfort, autant-lèu lou vesènt,
Ié crido ansin : « Quau sies, bèn ardi mescresènt?
Noun t'esbarlugo dounc moun bèu dagoun lusènt?
Pèr Madono Santo Marìo !
Jouvènt, me fas pieta ! Pamens te fau peri.
La Glèiso, nosto santo maire,
E Mounsegnour noste Sant-Paire,
Vicàri dóu Crist, i crousaire
An ourdouna d'óucire Albigès e Faidit. »

Il ne fait cas de rien. Dards et flèches
Frappent son bouclier d'or et sa riche cuirasse,
Et son heaume d'argent, et son noir cimier.
Ses yeux ardents cherchent, par les trous de sa visière,
Le comte de Montfort. Grande colère
Entretient dans son âme ce jeune guerrier,
Qui a belles manières et fière mine,
Poitrine forte et taille svelte;
Sous l'armure l'on devine
Un jouvencel ardent déjà preux chevalier.

Il cherche Montfort et il le découvre.
Il vole sus à lui ! Montfort aussitôt le voyant,
Lui parle ainsi : « Qui es-tu, hardi mécréant ?
Tu n'es donc pas ébloui par ma dague brillante ?
Par Madame Sainte Marie !
Jouvencel, tu me fais pitié. Cependant il te faut périr.
L'Eglise notre sainte Mère,
Et Monseigneur notre Saint-Père,
Vicaire du Christ, aux croisés
Ont ordonné d'occire Albigeois et Faidits. »

Acò disènt, sa dago blanco
Aganto dins si man, la fai vira tres cop
Subre soun crestau, sèmblo uno garbo de fiò!
Mai lou jouine guerrié, sènso respondre un mot,
L'aviso au moumen que sus l'anco
A soun blouquié vira, ié mando l'esparroun
Au rode ounte es lou relicàri
Que tèn lis os de sant Nazàri
Emai un tros dóu sant susàri,
Pico bèn en favour dintre lou fendascloun,

De l'ampoulo roump lou vitrage,
Estrasso lou bleiau, trauco la blanco car,
S'emplanto dins lou cors enjusqu'au fèu amar!
Mountfort trais un crid rau, lacho soun dagoun clar,
La tressusour cuerb soun visage.
Racant lou sang di narro e di jour de l'uiau,
Es empourta pèr soun courrèire,
Que noun saup ounte vai. Li rèire,
E li femo, autant lèu lou vèire
D'en-aut de la paret, bandisson li caiau

Cela disant, sa dague blanche
Il saisit dans ses mains, la fait tournoyer trois fois
Au-dessus de son cimier, semblable à une gerbe de feu !
Mais le jeune guerrier sans répondre une parole
L'avise au moment où sur la hanche
Il a son bouclier tourné, lui lance la javeline
A l'endroit où il a son reliquaire
Qui contient les os de saint Nazaire
Et un lambeau du saint suaire,
Frappe bien favorablement dans la petite ouverture,

De l'ampoule rompt la vitre,
Déchire l'armure, transperce la blanche chair,
S'implante dans le corps jusques au fiel amer !
Montfort jette un cri rauque, abandonne sa dague claire,
La sueur de la mort couvre son visage.
Vomissant le sang par les narines et par les jours de sa visière,
Il est emporté par son coursier,
Qui ne sait où il va. Les vieillards
Et les femmes, aussitôt le voyant,
Du haut des murailles, lancent les pierres

Di trabuquet e di calabre.
Fan tant bèn lis engin, que, coume passo avau
De long di contro-braio, un roc d'un mié quintau
Vous i 'escracho lou cap, lou toumbo de chivau!
Tant-lèu es pudènt soun cadabre...
Sèt jour, sèt niue, li clerc canton De profundis,
Miserere, *peréu l'absouto...*
Pièi soun armado s'es deirouto.......
— Tant que tendran la memo routo,
N'en pereclitaran lis afaire dóu Crist!...

FIN

Des trabuquets et des catapultes.
Font si bien les engins, que, comme il passe là-bas
Le long des fossés, un roc d'un demi quintal
Lui écrase la tête, le renverse de son destrier !
Aussitôt est puant son cadavre...
Sept jours, sept nuits, les clercs chantent *De profundis*,
Miserere, aussi l'absoute..
Puis leur armée s'est mise en déroute.......
— Aussi longtemps qu'ils suivront la même route,
En péricliteront les affaires du Christ !

Avignon, 14 juillet 1880.

